U d'/of OTTAWA
39003002190675

1 1967

Universitas
BIBLIOTHECA

1 1967

ŒUVRES

DE PARNY

ÉLÉGIES ET POÉSIES DIVERSES

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET ANNOTÉE PAR A.-J. PONS

AVEC UNE PRÉFACE DE

M. SAINTE-BEUVE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 214

1171

is Monnet

Louis Mennet

ŒUVRES

DE PARNY

PARIS — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT

rue Saint-Louis, 46, au Marais

ŒUVRES

DE PARNY

ELÉGIES ET POÉSIES DIVERSES

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET ANNOTÉE PAR M. A.-J. PONS

AVEC UNE PRÉFACE DE

M. SAINTE-BEUVE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

1862

BIBLIOTHECA

PQ
2017
.P33
1862

PARNY

POÈTE ÉLÉGIAQUE

« Parny : le premier poëte élégiaque français. On lui reproche *la Guerre des Dieux* et on a raison ; mais les Élégies restent, ces Élégies sont un des plus agréables monuments de notre poésie moderne. »

FONTANES, *Projet de rétablissement de l'Académie française*, 1800.

J'ai déjà écrit sur Parny [1] ; je voudrais parler de lui une fois encore, et cette fois sans aucune gêne, sans aucune de ces fausses réserves qu'imposent les écoles dominantes (celle même dont on est sorti) et les respects humains hypocrites. Pour cela, je limite mon sujet comme les présents éditeurs eux-mêmes ont limité le choix des œuvres, comme Fontanes demandait qu'on le fît dès 1800 ; je laisse de côté le Parny du Directoire et de l'an VII, le chantre de *la*

1. Au tome III des *Portraits contemporains et divers*, édition de 1855, pages 118-155.

Guerre des Dieux : non que ce dernier poëme soit indigne de l'auteur par le talent et par la grâce de certains tableaux ; mais Parny se trompa quand il se dit, en traitant un sujet de cette nature :

La grâce est tout ; avec elle tout passe.

Un tel poëme, qui n'aurait pas eu d'inconvénient lu entre incrédules, aux derniers soupers du grand Frédéric, et qui aurait fait sourire de spirituels mécréants, prit un tout autre caractère en tombant dans le public : il fit du mal ; il alla blesser des consciences tendres, des croyances respectables, et desquelles la société avait encore à vivre. Je laisserai donc ce poëme tout à fait en dehors de mon appréciation présente, et il ne sera question ici que du Parny élégiaque, de celui dont Chateaubriand disait : « Je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages : poëte et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme. »

Né à l'île Bourbon, le 6 février 1753, envoyé à neuf ans en France, et placé au collége de Rennes, où il fit ses études, Évariste-Désiré de Forges (et non pas Desforges) de Parny entra à dix-huit ans dans un régiment, vint à Versailles, à Paris, s'y lia avec son

compatriote Bertin, militaire et poëte comme lui. Ils étaient là, de 1770 à 1773, une petite coterie d'aimables jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans, qui soupaient, aimaient, faisaient des vers, et ne prenaient la vie à son début que comme une légère et riante orgie. Que de générations de jeunes gens et de poëtes ont fait ainsi, et depuis lors et de tout temps! Mais le propre de cette aimable société de la *Caserne* et de *Feuillancour*, c'est que la distinction, l'élégance, le goût de l'esprit, surnageaient toujours jusque dans le vin et les plaisirs.

Rappelé à l'âge de vingt ans à l'île Bourbon par sa famille, Parny y trouva ce qui lui avait manqué jusqu'alors pour animer ses vers et leur donner une inspiration originale, la passion. Il y connut la jeune créole qu'il a célébrée sous le nom d'Éléonore; il commença par lui donner des leçons de musique; mais le professeur amateur devint vite autre chose pour son Héloïse; les obstacles ne s'aperçurent que trop tard, après la faute, après l'imprudence commise; l'heure de la séparation sonna; il y eut ensuite un retour, suivi bientôt de refroidissement, d'inconstance. C'est l'éternelle histoire. Parny a eu l'honneur de graver la sienne en quelques vers brû-

lants, naturels, et que la poésie française n'oubliera jamais.

Les *Poésies érotiques* (vilain titre, à cause du sens trop marqué qui s'attache au mot *érotique;* je préférerais *Élégies*), les *Élégies* de Parny, donc, parurent pour la première fois en 1778, et devinrent à l'instant une fête de l'esprit et du cœur pour toute la jeunesse du règne de Louis XVI. L'oreille était satisfaite par un rhythme pur, mélodieux ; le goût l'était également par une diction nette, élégante, et qui échappait au jargon à la mode, au ton du libertinage ou de la fatuité. Les connaisseurs faisaient une différence extrême de cette langue poétique de Parny d'avec celle des autres poëtes du temps, les Boufflers, les Pezai, les Dorat : c'eût été une grossièreté alors de les confondre.

Serions-nous devenus moins délicats en devenant plus savants? Je sais que tout a changé ; nous n'en sommes plus à Horace en fait de goût, nous en sommes à Dante. Il nous faut du difficile, il nous faut du compliqué. Le critique, et même le lecteur français, ne s'inquiète plus de ce qui lui plaît, de ce qu'il aimerait naturellement, sincèrement; il s'inquiète de paraître aimer ce qui lui fera le plus d'honneur aux yeux du prochain. Oui, en France, dans ce

qu'on déprime ou ce qu'on arbore en public, on ne pense guère le plus souvent au fond des choses ; on pense à l'effet, à l'honneur qu'on se fera en défendant telle ou telle opinion, en prononçant tel ou tel jugement. Le difficile est très-*bien porté ;* on s'en pique, on a des admirations de vanité. Un critique spirituel et sensé le remarquait à propos de la musique d'Auber, en parlant d'un de ses derniers opéras qui avait fort réussi : « Pour remporter ce succès avec une œuvre si élégante et si claire, un style si aimable et si charmant, il a fallu, disait-il, un très-grand talent et un très-grand bonheur : car aujourd'hui, par la pédanterie qui court, par les doctrines absurdes qu'on voudrait accréditer, par l'ignorance et l'outrecuidance de quelques prétendus savants, la clarté, la grâce et l'esprit sont un obstacle plutôt qu'un avantage... Le beau mérite que d'entendre et d'admirer ce que tout le monde admire et comprend ! » Ainsi parlait un critique, qui est aussi un traducteur de Dante [1], et auquel bien des gens doivent de le lire en français : car l'original leur est absolument fermé. J'insiste sur ce travers de notre goût, sur cette gloriole de notre esprit. Que ceux qui arrivent à con-

1. M. P.-A. Fiorentino.

quérir et à admirer ces fortes choses à la sueur de leur front, en aient la satisfaction et l'orgueil, je ne trouve rien de mieux : mais que des esprits médiocres et moyens se donnent les airs d'aimer et de préférer par choix ce qu'ils n'eussent jamais eu l'idée de toucher et d'effleurer en d'autres temps, voilà ce qui me fait sourire. Un des derniers traducteurs de Dante, une manière de personnage politique, me faisant un jour l'honneur de m'apporter le premier volume de sa traduction, me disait d'un air dégagé : « Je l'ai traduit *avec charme.* » C'est là de la fatuité. Ce même homme, il y a trente ans, eût traduit Horace à la suite de Daru, *avec charme*, ou plutôt par mode encore, tout comme depuis il avait fait pour Dante. Il n'en est pas moins vrai que nous tenons tous plus ou moins de cette nouvelle et rude éducation que l'on s'est donnée : nous avons repris à la scolastique et au gothique par quelque bout ; le moyen âge s'impose à nous, il nous domine : un peu de *Sic et non* a bien son charme ; nous avons tous, à doses plus ou moins inégales, avalé de l'Ozanam, de cet ardent et vigoureux écolier dont ils sont en train de faire un grand homme. Ce qui me console, c'est que les gens d'esprit de ces doctes générations assurent que cette voie est la meil-

leure, en définitive, pour en revenir à apprécier tout ce qui rentre dans le génie de la France, et ce qui exprime le goût français. Est-il donc bien nécessaire d'en passer par la méthode de Gervinus pour sentir et admirer la Fontaine? Pour faire à Gresset sa vraie place, pour réserver le rang qu'elle mérite à une élégie de Parny, est-il donc indispensable d'avoir fait le tour des littératures, d'avoir lu les *Niebelungen*, et de savoir par cœur des stances mystiques de Calderon? Peut-être. C'est, dans tous les cas, le chemin le plus long, et le jour où l'on rentre au logis, on court risque d'être si fort fatigué, que le sommeil s'ensuive. Le simple fruit qu'on se proposait de déguster au retour ne sera-t-il pas de bien peu de saveur pour un palais blasé et dédaigneux?

J'admets pourtant que si un peu de science nous éloigne, beaucoup de science nous ramène au sentiment des beautés ou des grâces domestiques; et alors l'élégie de Parny, vue à son heure, est, en effet, une des productions de l'esprit français qui mérite d'être conservée comme spécimen dans l'immense herbier des littératures comparées. Sans y mettre tant de façons, revoyons-la un moment, vivante et dans sa fleur, sous ce règne de Louis XVI, pendant les dix

heureuses années qui précédèrent la plus terrible des révolutions.

Le poëte est amoureux; il l'est comme on l'était alors, et même un peu mieux, comme on l'est dans les époques naturelles, c'est-à-dire avec tendresse et abandon, d'une manière précise, positive, non angélique, non alambiquée, et aussi sans y mêler un sentiment étranger qui simule la passion et qui va par delà. Je m'explique. Les Byron, les René, les Musset sont très-peu, à mes yeux, des amoureux simples. Ils aiment une personne de rencontre, mais ils cherchent toujours plus loin, au delà; ils veulent sentir fort, ils veulent saisir l'impossible, embrasser l'infini. Je prends Musset comme le plus voisin de nous et à notre portée : croyez-vous qu'en aimant sa maîtresse, celle qu'il a tant célébrée, il n'aimât pas surtout le génie en elle, autre chose que la femme, l'idéalisation d'un rêve? « Le bonheur! le bonheur! s'écriait-il dans sa violence de désir; et la mort après! et la mort avec! » Beau cri, mais qui dépasse, ce me semble, la portée de l'amour, qui suppose dans le cœur une rage de bonheur antérieure à l'amour, et laquelle aussi lui survivra.

Parny est moins violent et plus simplement amoureux: il est amoureux d'une personne, nullement

d'un prétexte et d'une chose poétique. Sa première élégie reste charmante : *Enfin, ma chère Éléonore...* c'est l'*a b c* des amoureux. Tous ceux qui l'ont lue l'ont retenue, et de tous ceux qui la savent par cœur, pas un ne l'oublie. Oh ! je ne vous la donne pas pour une création profonde et neuve : c'est un lieu commun qui recommence sans cesse aux approches de quinze ans pour toutes les générations de Chloé et de Daphnis; mais ici le lieu commun a passé par le cœur et par les sens, il est redevenu une émotion, il est modulé d'une voix pure; il continue de chanter en nous bien après que le livre est fermé, et le lendemain au réveil on s'étonne d'entendre d'abord ce doux chant d'oiseau, frais comme l'aurore.

Faites l'épreuve, s'il est encore temps, si vous n'avez pas atteint le chiffre fatal où il est honteux d'aimer : *Nec amare decebit...*, cet âge, « où, comme le dit Joseph de Maistre, il ne faut être fou qu'en dedans; » si donc vous trouvez encore une heure de reste pour avoir une écolière *en musique et même en amour*, récitez à une jeune fille naïve une élégie de Lamartine, si belle qu'elle soit, et une élégie de Parny, vous verrez laquelle elle comprendra, laquelle elle retiendra.

Je ne crains pas le sourcil jaloux des censeurs;

qu'ils viennent se montrer, s'ils osent, en ces matières aimables ! Je les renverrai, non pas couronnés, mais fouettés de roses. Le plus rébarbatif de tous, M. de Bonald, a dit : « Je crois que la poésie érotique est finie chez nous, et que, dans une société avancée, on sentira le ridicule d'entretenir le public de faiblesses qu'un homme en âge de raison ne confie pas même à son ami. La poésie érotique n'est pas l'enfance, mais l'enfantillage de la poésie. » Voilà l'anathème du vieux Caton : — pas si Caton qu'il en avait l'air, pas si Aristide du moins, et qui, dans son austérité de censeur en titre, ne dédaignait ni les places, ni les émoluments, ni les biens solides pour sa famille : — « Les Bonald, je les connais, » disait M. Royer-Collard. — Il a donc lancé l'anathème aux poëtes amoureux. Je ne sais si leur règne est aussi fini que le prédisait ce prophète du passé. Ce serait tant pis pour la joie humaine ! *Le Devin du village* pourrait bien en savoir plus long sur l'amour que l'auteur de *la Législation primitive*. Jusqu'à Parny du moins, le refrain de la célèbre chansonnette restait une vérité (*C'est un enfant, c'est un enfant !*), et l'élégie du poëte est bien celle de cet éternel enfant.

Parny, je dois le dire, a fait quelques concessions de détail, quelques corrections que je n'approuve pas

dans ses Élégies revues par lui sous l'Empire. Il y a de lui une *Frayeur* que j'aime mieux dans les premières éditions, et qui y est beaucoup mieux motivée. Il y a, par-ci par-là, des invocations à la *bouteille*, qui ont disparu dans les éditions plus rassises. Il a eu tort. Laissons aux folies de la jeunesse, dès qu'elles ont jailli et que la coupe circule, la mousse petillante et rosée dont elles se couronnent.

Une très-belle élégie, c'est le *Projet de solitude :*

> Fuyons ces tristes lieux, ô maîtresse adorée !
> Nous perdons en espoir la moitié de nos jours.

L'écho de Lamartine, cette fois, en a répété quelque chose :

> La moitié de leurs jours, hélas ! est consumée
> Dans l'abandon des biens réels.

La pièce de Parny (trente-deux vers en tout) est pure, tendre, égale, d'un seul souffle, d'une seule veine. C'est du parfait Tibulle retrouvé sans y songer, et la flûte de Sicile n'a rien fait entendre de plus doux.

Le *Fragment d'Alcée* n'est que du grec transparent et pour la forme. Parny est trop entièrement épris et trop paresseux pour aller faire comme André

Chénier, pour revenir, par une combinaison de goût et d'érudition, aux maîtres de la lyre éolienne. Ici il n'a voulu que masquer sous des noms anciens le déplaisir tout moderne d'un amant qui sent sa maîtresse lui échapper aux approches de Pâques. Les vers sont beaux, fermes, pleins, et d'un épicuréisme hardi qui rappelle Lucrèce.

Le *Plan d'études* :

> De vos projets je blâme l'imprudence :
> Trop de savoir dépare la beauté...

est agréable. *La Rechute* est d'un sentiment vrai, naturel, sans rien de forcé, ni du côté de l'angélique, ni du côté de l'érotique. Le *Retour* est d'un bel élan au début, d'un jet vif et bien lancé :

> Ah! si jamais on aima sur la terre,
> Si d'un mortel on vit les dieux jaloux...

et l'ensemble a de la légèreté et de la délicatesse. *Le Raccommodement* est joli. Le *Souvenir* serait une vraie élégie si la fin répondait au commencement; mais l'expression abstraite gâte l'effet : il y manque l'image. J'en dirai autant de *Ma Retraite;* on sent ce qui fait défaut à l'aimable poëte. Il a plus de sentiment que d'imagination, que d'étude et de science

pittoresque, que de style et d'art poétique. L'invention lui est refusée. Il ne songe pas à rehausser et à redorer son cadre, à rajeunir ses images de bordure et de lointain par l'observation de cette nature nouvelle, qu'il avait eue pourtant sous les yeux et qu'il éteignait sous des couleurs un peu vagues : il estimait que Bernardin de Saint-Pierre l'exagérait et la rendait trop ; lui, il ne la rendait pas. Tout à l'amour et au sentiment, il ne prenait pas garde à sa flore des Tropiques, et ne paraissait pas se douter qu'il y avait là pour le premier occupant une conquête et un trésor. Il laissa cueillir la pomme d'or de son île natale par un étranger. La langue poétique elle-même avait besoin alors d'être refrappée, d'être retrempée ; elle est fluette, mince et atteinte de sécheresse. Parny s'en sert avec élégance, pureté, grâce, mais une grâce qui n'est pas la divine et la suprême. En un mot, c'est un amant, c'est un poëte que Parny, ce n'est pas un enchanteur : il n'a pas la magie du pinceau. Il n'est pas de force à créer son instrument ; il se sert bien d'une langue toute faite, trop faite, et déjà affaiblie et un peu usée.

Je n'ai pas craint de marquer les défauts : il est juste de rappeler les qualités et les avantages. La passion chez Parny se présente nue et sans fard. Il

n'y ajoute rien : il n'y met pas des couleurs à éblouir et à distraire du fond. il ne pousse pas non plus de ces cris à se tordre les entrailles. La nature parle ; l'expression suit, facile, heureuse, égale à ce qui est à dire. Ce sont deux ou trois belles élégies que celles où il essaye de décrire le calme retrouvé ; où il retrouve tout à coup à l'improviste la passion tumultueuse, et où il invoque enfin avec succès la bienheureuse Indifférence :

D'un long sommeil j'ai goûté la douceur, etc...
J'ai cherché dans l'absence un remède à mes maux, etc...
Calme des sens, paisible Indifférence, etc...

La seconde de ces élégies est de toute beauté, dans la première moitié surtout, où s'exhale une si poignante douleur, où le poëte va demander au grand spectacle d'une nature bouleversée, à ce qu'on appelle le *pays brûlé* de l'île, l'impression muette et morne à laquelle il aspire et qu'il s'indigne de ne point éprouver :

Tout se tait, tout est mort. Mourez douteux soupirs !
Mourez, importuns souvenirs, etc...

Il eût fallu un peu plus de nouveauté de pinceau dans l'autre moitié. Mais au moins aucun trait ne

heurte et n'arrête ; ce qu'on ne saurait dire de bien des élégies plus modernes et passionnées de nos illustres romantiques.

La dernière de ces trois belles élégies me rappelle une particularité assez piquante. On lisait à l'Académie ces quatre vers qui peignent si bien un profond besoin d'apaisement :

> Calme des sens, paisible Indifférence,
> Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,
> Descends du ciel ; éprouve ta puissance
> Sur un amant trop longtemps abusé !

C'est M. Patin qui les avait cités dans un article du *Dictionnaire* au mot *Abusé*, et il les lisait devant une partie de la compagnie, à ce moment peu attentive. — « Que c'est mauvais ! » s'écrie à l'instant un éloquent prosateur. — « Que c'est mauvais ! » répètent bien des voix.

> Léger sommeil d'un cœur *tranquillisé*...

Ce mot expressif et neuf ainsi placé, *tranquillisé*, choquait surtout ces habiles prosateurs et leur semblait prosaïque. M. Patin n'était pas du tout convaincu, mais il se contentait de protester à demi-voix ; je faisais de même, en m'irritant toutefois un

peu plus vivement de cette faute de goût que l'Académie allait faire, et de cette injure à Parny, là où il est excellent et où il me paraissait le plus digne d'être cité. M. de Montalembert, ce jour-là mon voisin et témoin de mon frémissement de critique, m'enhardit à parler et, je puis dire, m'y poussa. Je demandai alors à relire à haute voix ces quatre vers, en indiquant ce qui les précède dans l'ordre des sentiments et ce qui les amène ; j'en appelai de l'Académie distraite à l'Académie attentive ; j'insistai précisément, je pesai sur l'effet heureux de ce mot *tranquillisé*, si bien jeté à la fin du vers. Le vent tourna, l'opinion revint, Parny fut maintenu avec honneur à son rang sur la liste de nos autorités poétiques, et c'est M. de Montalembert qui en est cause.

Deux élégies qui se suivent, après la rupture, l'une dans laquelle l'amant trahi menace l'infidèle de tristesse et de remords au sein de son nouveau bonheur (*Toi qu'importune ma présence...*) ; l'autre dans laquelle il la devine, il la plaint et a peur que sa menace ne s'accomplisse (*Par cet air de sérénité...*), sont d'une tendresse bien délicate et ingénieuse. En finissant ces quatre livres, on est frappé de cette variété de nuances sur une trame unique. Que de jolis couplets sur un thème simple ! Il n'a nulle part re-

cours aux accessoires, à la fantaisie, aux descriptions ; tout sort et découle d'un seul et même sentiment. Il a traduit chaque fois ce sentiment à l'instant même : son élégie est née toute voisine du moment de l'émotion.

Parny élégiaque est complet en soi : il n'appelle pas, comme Millevoye et quelques autres poëtes souffrants et inachevés, l'idée de plus grand que soi, et ne fait point attendre ni désirer vaguement ce maître futur. Lui-même, dans son cercle limité, est un maître, non un précurseur. Combien faut-il de Malfilâtre, de Gilbert, de Dorange, de Dovalle, pour arriver à un grand talent qui réussit et qui vit ? On se le demande en les lisant. Quand on lit Parny, il ne donne pas l'idée ni l'inquiétude de ce talent plus puissant. Il a ses faiblesses, ses pâleurs, mais aussi son charme et sa suavité. C'est une belle fleur qui règne sur son gazon, près de sa source : on s'y asseoit avec lui et on la respire.

S'il satisfait et contente, ce n'est pas qu'il ne rappelle dans le passé, comme cela a lieu pour les classiques du second ou du troisième âge, de beaux talents antérieurs et souvent supérieurs au sien. Il les rappelle sans pour cela les imiter : c'est Bertin qui imite, et avec feu, avec talent ; chez Parny ce sont

bien moins des imitations que des ressemblances. Il a pour la mollesse des tons de Quinault, une veine de Racine amoureux, des rencontres, mais de courtes et rapides rencontres seulement, avec La Fontaine. Le Brun, l'ami d'André Chénier, et qui avait, par science et par envie de métier, tout ce qu'il fallait pour mesurer Parny, l'a appelé un demi-Tibulle :

> Parny, demi-Tibulle, écrivit mollement
> Des vers inspirés par les Grâces
> Et dictés par le sentiment.

Le mot est juste. Pour être un Tibulle entier, ce n'est pas tant la passion élégiaque qui a manqué à Parny, c'est le sentiment large et naïf de la nature champêtre, ce qui fait de Tibulle le digne second du chantre des *Géorgiques*.

Il y a de lui quelques petites pièces qui seraient de parfaites épigrammes au sens antique : *Vers gravés sur un oranger... Au gazon foulé par Éléonore... Réflexion amoureuse....* mais surtout les vers *Sur la mort d'une jeune fille*, le chef-d'œuvre des modernes épigrammes à inscrire sur une tombe :

> Son âge échappait à l'enfance ;
> Riante comme l'Innocence,
> Elle avait les traits de l'Amour.

Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans detour
Le sentiment allait éclore.
Mais le Ciel avait au trepas
Condamné ses jeunes appas.
Au Ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

Simplicité exquise, indéfinissable, qui se sent et ne se commente pas! — « Mais qu'est-ce que cela, me dit un jeune enthousiaste, auprès du *Premier regret* de Lamartine, auprès de la jeune fille de Victor Hugo (*les Fantômes*)? » Voilà une bien grosse question que vous me jetez à la tête, et je dois dire que je m'y attendais.

Ce n'est jamais nous qui médirons du premier Lamartine poëte; mais l'auteur du *Premier regret*, c'est déjà le second ou le troisième Lamartine, et dans cette pièce si harmonieuse, si plaintive, si limpide, prenez garde! à un certain moment, si vous la lisez avec attention, un étrange sentiment se laisse apercevoir :

Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme; et je faisais partie

De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux...
Avant moi cette vie était sans souvenir...

Et la comparaison développée du beau cygne qui trouble une onde pure dans un bassin, ne voyez-vous pas comme il la caresse ?

Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit; et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir...

Ce sentiment qui se trahit dans le détail et qui respire dans tout l'ensemble, c'est une singulière complaisance du poëte à décrire le mal qu'il a causé, et cette complaisance, à mesure qu'on avance dans la lecture, l'emporte visiblement sur la douleur, sur le regret, au point de choquer même la convenance. Un soir qu'on lisait à haute voix et qu'on essayait cette pièce devant quelques personnes, parmi lesquelles une jeune fille spirituelle et pas trop lettrée, que cette poésie mélodieuse avait d'abord ravie : « Mais, s'écria-t-elle tout à coup, savez-vous que ce monsieur est fat ? il est flatté qu'on meure pour lui. » Dès que ce sentiment s'est laissé voir, tout le charme de la pièce est évanoui.

Les Fantômes de Victor Hugo : *Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !...* ne sauraient se rappro-

cher davantage de la pièce de Parny : c'est une fantaisie riche, éclatante, éblouissante, enivrée, étourdissante : je ne sais où trouver assez de mots pour la caractériser. C'est un ouragan de jeunes filles ; tant plus de mortes ! tant plus de fantômes ! tant plus de poésie ! La sensibilité n'a rien à faire là. S'agit-il d'étonner ou s'agit-il de toucher ? Une mère tendre, un frère délicat, s'ils avaient à choisir entre les trois pièces, sur la tombe d'une morte chérie, pourraient-ils hésiter un seul instant ?

Mais ne comparons pas, c'est le mieux. Ne confondons pas, pour déprécier l'une ou l'autre, des inspirations si inégales d'haleine, des œuvres d'un genre et d'un ordre tout différent. Je n'ai garde, d'ailleurs, d'irriter les dieux ou les génies, je ne veux pas appeler les orages et la foudre sur le myrthe odorant et frêle pour qui c'est déjà trop que de supporter le soleil. Parny nous plaît à son matin ; il se dessécha vite : nous l'abandonnons à son midi. Ce n'est pas qu'il n'ait gardé jusqu'à la fin de ces tons purs, de ces touches gracieuses, et il serait aisé d'en relever des exemples heureux, des applications variées dans ses divers poëmes : mais il ne se renouvela pas, et il est resté pour la postérité le poëte des Élégies. — « Voyez-vous, ma petite, passé vingt-cinq

ans, cela ne vaut plus la peine d'en parler : » ce mot d'Horace Walpole à madame du Deffand est la devise des élégiaques sincères et de celui-ci en particulier. Que devenir en effet, que faire, en avançant dans la vie, quand on a mis toute son âme dans la fleur de la jeunesse et dans le parfum de l'amour ? Aristote a beau nous dire que le corps est dans toute sa force de trente à trente-cinq ans, et que l'esprit atteint à son meilleur point dans l'année qui précède la cinquantaine. Grand Aristote, parlez pour vous, pour les sages, pour les politiques, pour les orateurs, pour les critiques ! Mais les tendres et fragiles poëtes, quel triste *quantième* vous leur proposez là en perspective ! Il y a longtemps que l'arbre est dépouillé à la cime et que la séve n'y monte plus. — Parny, dans ses trente dernières années, rima encore à ses moments perdus, joua beaucoup au whist, se maria, fut un homme de bonne compagnie, et il mourut au seuil de la vieillesse proprement dite, à soixante et un ans (5 décembre 1814).

SAINTE-BEUVE.

Août 1861.

ÉLÉGIES

ÉLÉGIES

LIVRE PREMIER

LE LENDEMAIN

A ÉLÉONORE

Enfin, ma chère Éléonore,
Tu l'as connu ce péché si charmant[1],
Que tu craignais, même en le désirant;

1. Première édition :

Tu l'as connu, ma chère Éléonore,
Ce doux plaisir, ce péché si charmant.

En le goûtant, tu le craignais encore [1].
Eh bien! dis-moi : qu'a-t-il donc d'effrayant?
Que laisse-t-il après lui dans ton âme?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,
Un doux regret, et surtout un désir.
Déjà la rose aux lis [2] de ton visage
Mêle ses brillantes couleurs;.
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage
Succèdent les molles langueurs,
Qui de nos plaisirs enchanteurs
Sont à la fois la suite et le présage.
Ton sein [3], doucement agité,

1. Il dira à peu près la même chose en d'autres termes dans la pièce suivante :

Doux embarras
D'une pucelle
Qui ne sait pas
Ce qu'on veut d'elle,
Et dont le cœur
Tout bas implore
Certain bonheur
Que sa pudeur
Redoute encore.

2. Première édition : « Au lis. »

3. Premières éditions : « Déjà ton sein. »

Avec moins de timidité
Repousse la gaze légère [1]
Qu'arrangea la main d'une mère,
Et que la main du tendre Amour,
Moins discrète et plus familière,
Saura déranger à son tour.
Une agréable rêverie
Remplace enfin cet enjouement,
Cette piquante étourderie,
Qui désespéraient ton amant;
Et ton âme plus attendrie
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une douce mélancolie.
Ah! laissons nos tristes censeurs
Traiter de crime impardonnable
Le seul baume pour nos douleurs [2],

1. Parny développe ailleurs cette image, si délicatement indiquée ici : il fait dire à Dina :

Aux regards en vain je dérobe
De mon sein le double trésor;
Toujours sa rondeur indocile
Repousse le voile inutile.....

2. Première édition :

Ce contrepoids de nos douleurs,

Expression justement critiquée par l'*Année littéraire*.

Ce plaisir pur, dont un dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs.
Ne crois pas à leur imposture.
Leur zèle hypocrite et jaloux
Fait un outrage à la nature :
Non, le crime n'est pas si doux.

— Édition de 1787 :

Le seul charme de nos douleurs.

Par respect pour les intentions du poëte, nous avons conservé la leçon qu'il a préférée, quoique certainement *charme* vaille mieux que *baume*. Ces deux mots ont été réunis dans ce vers des *Baisers* de M. Tissot, et non sans quelque air de réminiscence :

Baume de nos chagrins, charme de nos douleurs,
Salut, tendres baisers!...

L'HEURE DU BERGER[1]

ÉGLOGUE

Hier Nicette,
Sous des bosquets
Sombres et frais,
Marchait seulette.
Elle s'assit
Au bord de l'onde
Claire et profonde;
Deux fois s'y vit
Jeune et mignonne,
Et la friponne
Deux fois sourit.
De l'imprudente

1. Paruy s'est souvenu d'une vieille chanson de Gohorry, poëte du seizième siècle. Il avait déjà traité ce sujet dans l'*Almanach des Muses* de 1777, sous la forme d'une romance. On la trouvera plus loin parmi les *Mélanges*.

La voix brillante
Osait chanter
Et répéter
Chanson menteuse
Contre l'amour,
Contre l'amour
Qui doit un jour
La rendre heureuse.
Le long du bois
Je fais silence,
Et je m'avance
En tapinois;
Puis je m'arrête,
Et, sur sa tête
Faisant soudain
Pleuvoir les roses
Qui, sous ma main,
S'offraient écloses :
« Salut à vous,
» Mon inhumaine;
» N'ayez courroux
» Qu'on vous surprenne.
» A vos chansons
» Nous vous prenons
» Pour Philomèle.
» Aussi bien qu'elle

» Vous cadenciez,
» Ma toute belle;
» Mais mieux feriez,
» Si vous aimiez
» Aussi bien qu'elle..... »
— « J'ai quatorze ans, »
Répond Nicette;
» Suis trop jeunette
» Pour les amants. »
— « Crois-moi, ma chère :
» Quand on sait plaire,
» On peut aimer.
» Plaire, charmer,
» Surtout aimer,
» C'est le partage,
» C'est le savoir
» Et le devoir
» Du premier âge. »
— « Oui; mais cet âge,
» Du moins chez vous,
» Est dans ses goûts
» Toujours volage.
» Sur un buisson
» Le papillon
» Voit-il la rose,
» Il s'y repose.

» Est-il heureux,
» Amant frivole,
» Soudain il vole
» A d'autres jeux.
» Mais la pauvrette,
» Seule et muette,
» Ne peut voler... »

Ici la belle
Voulait parler,
Pour désoler
Mon cœur fidèle ;
Mais un soupir
Vint la trahir,
Et du plaisir
Fut le présage.
Le lieu, le temps,
L'épais feuillage,
Gazons naissants
A notre usage ;
Doux embarras
D'une pucelle
Qui ne sait pas
Ce qu'on veut d'elle,
Et dont le cœur
Tout bas implore

Certain bonheur
Que sa pudeur
Redoute encore;
Tout en secret
Pressait Nicette;
A sa défaite
Tout conspirait.
Elle s'offense,
Gronde, et rougit;
Puis s'adoucit,
Puis recommence,
Pleure, et gémit,
Se tait, succombe,
Chancelle, et tombe...
En rougissant
Elle se lève,
Sur moi soulève
Un œil mourant,
Et, me serrant
Avec tendresse,
Dit : « Fais serment
» D'aimer sans cesse
» Que nos amours
» Ne s'affaiblissent
» Et ne finissent
» Qu'avec nos jours! »

ENVOI A ÉLÉONORE[1]

De cette idylle
J'ai pris le style
Chez les Gaulois[2].
Sa négligence
De la cadence
Brave les lois[3];
Mais à Nicette,
Simple et jeunette,
On passera
Ce défaut-là.
Céder comme elle,
Ma toute belle,
Fut ton destin :
Sois donc fidèle
Aussi bien qu'elle;
C'est mon refrain.

1. Cet envoi n'est pas dans la première édition.

2. Ce sont les idées, et non le style, qu'il a empruntées au vieux Gohorry.

3. Le reproche n'est pas mérité. Dans une mesure assez difficile, il a su garder un air de liberté et une propriété d'expression remarquables. La pièce cinquième du second livre est écrite dans la même mesure et avec une égale facilité.

LA DISCRÉTION

O la plus belle des maîtresses!
Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit;
Ne disons point au jour les secrets de la nuit;
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.

L'amour heureux se trahit aisément.
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive;
Je crains ce vieil Argus, au cœur de diamant [1],
Dont la vertu brusque et rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.

Durant le jour tu n'es plus mon amante.
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir;

1. Lebrun, *Élégies*. I, II :

Qu'il fut barbare! Il eut un cœur de diamant
Le premier qui ravit l'amante à son amant!

Défends à ton amour le plus léger soupir;
Affecte un air distrait; que ta voix séduisante
Évite de frapper mon oreille et mon cœur;
Ne mets dans tes regards ni trouble ni langueur.

Hélas! de mes conseils je me repens d'avance.
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,
N'imite pas trop bien cet air d'indifférence :
Je dirais : « C'est un jeu ; » mais je craindrais toujours.

BILLET

Dès que la nuit sur nos demeures
Planera plus obscurément,
Dès que sur l'airain gémissant
Le marteau frappera douze heures,
Sur les pas du fidèle Amour
Alors les Plaisirs, par centaine [1],
Voleront chez ma souveraine,
Et les Voluptés tour à tour
Prendront soin d'amuser leur reine [2].
Ils y resteront jusqu'au jour :

1. Sans la rime, l'auteur eût sûrement écrit *par centaines*.

2. Première édition :

Défileront devant leur reine.

Le critique de l'*Année littéraire* s'était justement moquée de ces Voluptés qui défilaient comme un régiment.

Et, si la matineuse Aurore
Oubliait d'ouvrir au Soleil
Ses larges portes de vermeil,
Le soir ils y seraient encore.

LA FRAYEUR

Te souvient-il, ma charmante maîtresse,
De cette nuit où mon heureuse adresse
Trompa l'Argus qui garde tes appas?
Furtivement j'arrivai dans tes bras :
Tu résistais; mais ta bouche vermeille
A mes baisers se dérobait en vain ;
Chaque refus amenait un larcin.
Un bruit subit effraya ton oreille,
Et d'un flambeau tu vis l'éclat lointain.
Des voluptés [1] tu passas à la crainte;

1. Premières éditions :

T'en souviens-tu, mon aimable maîtresse,
De cette nuit où nos brûlants désirs,
Et de nos goûts la libertine adresse
A chaque instant variaient nos plaisirs?
De ces plaisirs le docile théâtre
Favorisait nos rapides élans;

L'étonnement vint resserrer soudain
Ton faible cœur palpitant sous ma main [1];
Tu murmurais; je riais de ta plainte;
Je savais trop [2] que le dieu des amants
Sur nos plaisirs veillait dans ces moments.
Il vit tes pleurs; Morphée, à sa prière,
Du vieil Argus que réveillaient nos jeux
Ferma bientôt et l'oreille et les yeux,
Et de son aile enveloppa ta mère.
L'Aurore vint, plus tôt qu'à l'ordinaire,
De nos baisers interrompre le cours;
Elle chassa les timides Amours:
Mais ton souris, peut-être involontaire,
Leur accorda le rendez-vous du soir.
Ah! si les dieux me laissaient le pouvoir

Mais tout à coup les supports chancelants
Furent brisés dans ce combat folâtre,
Et, succombant à nos tendres ébats,
Sur le parquet tombèrent en éclats.
Des voluptés. . . . .

1. Première édition :

L'étonnement fit palpiter soudain
Ton faible cœur pressé contre le mien.

2. Pourquoi *trop?* Est-il mécontent de se savoir protégé par l'Amour? Ne pouvait-il, pour rendre exactement sa pensée, dire : « Je savais *bien* » ?...

De dispenser la nuit et la lumière,
Du jour naissant la jeune avant-courrière
Viendrait bien tard annoncer le Soleil;
Et celui-ci [1], dans sa course légère,
Ne ferait voir au haut de l'hémisphère
Qu'une heure ou deux son visage vermeil.
L'ombre des nuits durerait davantage,
Et les amours [2] auraient plus de loisir.
De mes instants l'agréable partage
Serait toujours au profit du plaisir [3].
Dans un accord réglé par la sagesse,
A mes amis j'en donnerais un quart;
Le doux sommeil aurait semblable part [4],
Et la moitié serait pour ma maîtresse.

1. *Celui-ci* est peu poétique.

2. Première édition :

Et les amants auraient plus de loisirs.

3. Même édition : « des plaisirs. »

4. Premières éditions :

Au doux sommeil j'en donnerais un quart:
Le dieu du vin aurait semblable part.

VERS GRAVÉS SUR UN ORANGER

Oranger, dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours,
Reçois et conserve toujours
Ces vers, enfants de ma tendresse;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amènera dans ce bocage,
Que si l'on mourait de plaisir,
Je serais mort sous ton ombrage.

LE REMÈDE DANGEREUX

O toi, qui fus mon écolière
En musique, et même en amour,
Viens dans mon paisible séjour
Exercer ton talent de plaire.
Viens voir ce qu'il m'en coûte, à moi,
Pour avoir été trop bon maître.
Je serais mieux portant peut-être,
Si moins assidu près de toi,
Si moins empressé, moins fidèle,
Et moins tendre dans mes chansons,
J'avais ménagé des leçons
Où mon cœur mettait trop de zèle.
Ah! viens du moins, viens apaiser
Les maux que tu m'as faits, cruelle!
Ranime ma langueur mortelle;
Viens me plaindre, et qu'un seul baiser
Me rende une santé nouvelle.

Fidèle à mon premier penchant,
Amour, je te fais le serment
De la perdre encore avec elle [1].

1. L'abbé de Chaulieu n'avait pas moins d'intrépidité. Il avait la goutte,

Pour avoir été trop paillard,

comme il le confesse avec trop de naïveté; et, malgré cette sévère leçon, il écrivait à l'abbé Courtin :

Quand trouverai corps gentil et cœur tendre
Qui voudra bien la goutte me donner,
Je suis, abbé, tout prêt à la reprendre.

DEMAIN

Vous m'amusez par des caresses,
Vous promettez incessamment,
Et vous reculez le moment
Qui doit accomplir vos promesses [1].
« Demain, » dites-vous tous les jours.
L'impatience me dévore;
L'heure qu'attendent les amours
Sonne enfin, près de vous j'accours [2] :

1. Première édition :

Et le Zéphyr, en se jouant,
Emporte vos vaines promesses.

2. Même édition :

Demain, dites-vous tous les jours.
Je suis chez vous avant l'aurore;
Mais, volant à votre secours,
La Pudeur chasse les Amours.

« Demain, » répétez-vous encore.
Rendez grâce au dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent
L'art d'être tous les jours nouvelle;
Mais le Temps, du bout de son aile,
Touchera vos traits en passant;
Dès *demain* vous serez moins belle,
Et moi peut-être moins pressant.

Et dans celle de 1802 :

Demain, dites-vous tous les jours.
L'impatience me dévore :
L'instant fixé pour les amours
Arrive, et près de vous j'accours.....

LE REVENANT

Ma santé fuit : cette infidèle
Ne promet pas de revenir,
Et la nature qui chancelle
A déjà su me prévenir
De ne pas trop compter sur elle.
Au second acte brusquement
Finira donc ma comédie :
Vite je passe au dénoûment ;
La toile tombe, et l'on m'oublie.

J'ignore ce qu'on fait là-bas.
Si du sein de la nuit profonde
On peut revenir en ce monde,
Je reviendrai, n'en doutez pas.
Mais je n'aurai jamais l'allure
De ces revenants indiscrets,

Qui, précédés d'un long murmure,
Se plaisent à pâlir leurs traits,
Et dont la funèbre parure,
Inspirant toujours la frayeur,
Ajoute encore à la laideur
Qu'on reçoit dans la sépulture.
De vous plaire je suis jaloux,
Et je veux rester invisible.
Souvent du zéphyr le plus doux
Je prendrai l'haleine insensible;
Tous mes soupirs seront pour vous :
Ils feront vaciller la plume
Sur vos cheveux noués sans art,
Et disperseront au hasard
La faible odeur qui les parfume.
Si la rose que vous aimez
Renaît sur son trône de verre[1];
Si de vos flambeaux rallumés
Sort une plus vive lumière;
Si l'éclat d'un nouveau carmin
Colore soudain votre joue,

1. L'auteur désigne ainsi une carafe pleine d'eau dans laquelle trempent les tiges d'un bouquet de roses. Il répètera cette figure dans le poëme des *Fleurs*, en s'adressant à la violette :

Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

Et si souvent d'un joli sein
Le nœud trop serré se dénoue;
Si le sofa plus mollement
Cède au poids de votre paresse,
Donnez un souris seulement
A tous ces soins de ma tendresse.
Quand je reverrai les attraits
Qu'effleura ma main caressante,
Ma voix amoureuse et touchante
Pourra murmurer des regrets;
Et vous croirez alors entendre
Cette harpe qui, sous mes doigts,
Sut vous redire quelquefois
Ce que mon cœur savait m'apprendre.
Aux douceurs de votre sommeil
Je joindrai celles du mensonge;
Moi-même, sous les traits d'un songe,
Je causerai votre réveil.
Charmes nus, fraîcheur du bel âge,
Contours parfaits, grâce, embonpoint,
Je verrai tout : mais, quel dommage!
Les morts ne ressuscitent point.

LES PARADIS

Croyez-moi : l'autre monde est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée :
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu, dans ce pays des fables,
Les divers paradis qu'imagina l'erreur.
Il en est bien peu d'agréables;
Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.
« Vous mourez, » nous dit Pythagore;
« Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
» Et ce globe à jamais par vous est habité. »
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent et jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Mens à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grâce
Qui créa l'Élysée et les eaux du Léthé.

Mais, dans cet asile enchanté,
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.

Le dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie
Des armes, des combats et de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, aux braves j'applaudis;
Mais je pense qu'en paradis
Il ne faut plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le Nègre infortuné,
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné:
Mais, quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Esclave fortuné, même après mon trépas,
Je ne veux plus quitter mon maître.

Mon paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis, au milieu des nuages,
L'habitant de l'Écosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme ou les orages;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien;
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.

Ce passe-temps est assez doux;
Mais de ces Sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre.
Une ombre est peu de chose, et les corps valent mieux
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son paradis l'on entrait avec eux.
Des Houris c'est l'heureux empire.
Là les attraits sont immortels;
Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée[1],
D'un hommage plus doux constamment honorée,

1. C'est par inadvertance que le poëte place dans le ciel de Mahomet ces deux divinités du paganisme.

Y prodigue aux élus des plaisirs éternels.
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'Amour, qui donne seul un charme à nos désirs,
L'Amour, qui donne seul de la grâce aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours;
Et ce paradis des amours,
Auprès d'Eléonore on le trouve en ce monde [1].

1. On connaît ces quatre vers de Chaulieu :

Quoi que nos docteurs puissent dire
Du bonheur que là-haut goûtent les bienheureux,
Le vrai paradis où j'aspire,
C'est d'être toujours amoureux.

FRAGMENT D'ALCÉE

POETE GREC[1]

Quel est donc ce devoir, cette fête nouvelle,
Qui pour dix jours entiers t'éloignent de mes yeux?
Qu'importe à nos plaisirs l'Olympe et tous les dieux!
Et qu'est-il de commun entre nous et Cybèle?
De quel droit ose-t-on t'arracher de mes bras?
Se peut-il que du ciel la bonté paternelle
Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas?
Reviens de ton erreur, crédule Éléonore.
Si tous deux égarés dans l'épaisseur du bois,
Au doux bruit des ruisseaux mêlant nos douces voix,
Nous nous disions sans fin, « Je t'aime, je t'adore, »
Quel mal ferait aux dieux notre innocente ardeur?
Sur le gazon fleuri si, près de moi couchée,
Tu remplissais tes yeux d'une molle langueur;

1. Alcée n'a rien écrit de semblable. L'auteur a voulu mettre son épicuréisme à l'abri sous le nom du poëte grec.

Si ta bouche brûlante, à la mienne attachée,
Jetait dans tous mes sens une vive chaleur;
Si, mourant sous l'excès d'un bonheur sans mesure,
Nous renaissions encor, pour encore expirer;
Quel mal ferait aux dieux cette volupté pure?
La voix du sentiment ne peut nous égarer,
Et l'on n'est point coupable en suivant la nature [1].
Ce Jupiter qu'on peint si fier et si cruel,
Plongé dans les douceurs d'un repos éternel,
De ce que nous faisons ne s'embarrasse guère.
Ses regards, étendus [2] sur la nature entière,
Ne se fixent jamais sur un faible mortel.
Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime;
L'amour est un devoir, et l'inconstance un crime.
Laissons la vanité, riche dans ses projets,
Se créer sans effort une seconde vie;

1. Bertin, *Les Amours*, I, XIII.

Eh! qu'importe à ces dieux paisibles,
Nourris d'encens sur leurs autels,
L'amour de deux faibles mortels
Qu'eux-mêmes ils ont créés sensibles?

Saint-Preux avait déjà employé les mêmes arguments : « N'as-tu pas suivi les plus pures lois de la nature?... »

2. Premières éditions :

Ses regards déployés...

Laissons-la promener ses regards satisfaits
Sur l'immortalité : rions de sa folie.
Cet abîme sans fond, où la mort nous conduit,
Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.
Tandis que nous vivons, faisons notre Élysée :
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les rois,
Pour tenir leurs sujets sous la verge des lois;
Et cet épouvantail de la foule abusée,
Ce tartare, ces fouets, cette urne, ces serpents,
Font moins de mal aux morts que de peur aux vivants.

PLAN D'ÉTUDES

De vos projets je blâme l'imprudence :
Trop de savoir dépare la beauté.
Ne perdez point votre aimable ignorance,
Et conservez cette naïveté
Qui vous ramène aux jeux de votre enfance.

Le dieu du goût vous donna des leçons
Dans l'art chéri qu'inventa Terpsichore;
Un tendre amant vous apprit les chansons
Qu'on chante à Gnide; et vous savez encore
Aux doux accents de votre voix sonore
De la guitare entremêler les sons.

Des préjugés repoussant l'esclavage,
Conformez-vous à ma religion;
Soyez païenne; on doit l'être à votre âge[1].

1. Un annotateur de Bertin, citant cet endroit, trouve trop de licence dans ce badinage.

Croyez au dieu qu'on nommait Cupidon.
Ce dieu charmant prêche la tolérance,
Et permet tout, excepté l'inconstance.

N'apprenez point ce qu'il faut oublier,
Et des erreurs de la moderne histoire
Ne chargez point votre faible mémoire ;
Mais dans Ovide il faut étudier
Des premiers temps l'histoire fabuleuse,
Et de Paphos la chronique amoureuse [1].
Sur cette carte, où l'habile graveur
Du monde entier resserra l'étendue,
Ne cherchez point quelle rive inconnue
Voit l'Ottoman fuir devant son vainqueur :
Mais connaissez Amathonte, Idalie,
Les tristes bords par Léandre habités,
Ceux où Didon a terminé sa vie,
Et de Tempé les vallons enchantés.
Égarez-vous dans le pays des fables;
N'ignorez point les divers changements
Qu'ont éprouvés ces lieux jadis aimables :
Leur nom toujours sera cher aux amants.

1. André Chénier donne le même conseil dans le sixième fragment de son *Art d'aimer*, et le développe avec talent.

Voilà l'étude amusante et facile
Qui doit parfois occuper vos loisirs,
Et précéder l'heure de nos plaisirs.
Mais la science est pour vous inutile.
Vous possédez le talent de charmer;
Vous saurez tout, quand vous saurez aimer.

PROJET DE SOLITUDE

Fuyons ces tristes lieux, ô maîtresse adorée!
Nous perdons en espoir la moitié de nos jours,
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non loin de ce rivage est une île ignorée,
Interdite aux vaisseaux, et d'écueils entourée.
Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs.
Libre et nouvelle encor, la prodigue nature
Embellit de ses dons ce point de l'univers :
Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure,
Et vont en serpentant se perdre au sein des mers;
Une main secourable y reproduit sans cesse
L'ananas parfumé des plus douces odeurs;
Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,
Se couvre en même temps et de fruits et de fleurs.
Que nous faut-il de plus? Cette île fortunée
Semble par la nature aux amants destinée.
L'Océan la resserre, et deux fois en un jour
De cet asile étroit on achève le tour.

Là, je ne craindrai plus un père inexorable.
C'est là qu'en liberté tu pourras être aimable,
Et couronner l'amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors, mes paisibles journées,
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées :
Laissez-moi peu de gloire et beaucoup de bonheur.
Viens; la nuit est obscure et le ciel sans nuage;
D'un éternel adieu saluons ce rivage,
Où par toi seule encor mes pas sont retenus.
Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus :
Vénus dirigera notre course incertaine.
Éole exprès pour nous vient d'enchaîner les vents;
Sur les flots aplanis Zéphyre souffle à peine.
Viens; l'Amour jusqu'au port conduira deux amants.

BILLET

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidèle,
Une main d'amant
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verrous
Qui dès la nuit sombre
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des amours.

FIN DU LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND

LE REFROIDISSEMENT

Ils ne sont plus ces jours délicieux,
Où mon amour respectueux et tendre
A votre cœur savait se faire entendre,
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux!
Vous adorer, vous le dire et vous plaire,
Sur vos désirs régler tous mes désirs,
C'était mon sort; j'y bornais mes plaisirs.
Aimé de vous, quels vœux pouvais-je faire?
Tout est changé. Quand je suis près de vous,
Triste et sans voix, vous n'avez rien à dire;
Si quelquefois je tombe à vos genoux,
Vous m'arrêtez avec un froid sourire,
Et dans vos yeux s'allume le courroux.

Il fut un temps, vous l'oubliez peut-être,
Où j'y trouvais cette molle langueur,
Ce tendre feu que le désir fait naître,
Et qui survit au moment du bonheur.
Tout est changé, tout, excepté mon cœur!

A LA NUIT

Toujours le malheureux t'appelle,
O nuit, favorable aux chagrins!
Viens donc, et porte sur ton aile
L'oubli des perfides humains.
Voile ma douleur solitaire;
Et, lorsque[1] la main du Sommeil
Fermera ma triste paupière,
O dieux! reculez mon réveil;

1. Premières éditions:

A MA BOUTEILLE.

Viens, ô ma bouteille chérie,
Viens enivrer tous mes chagrins.
Douce compagne, heureuse amie,
Verse dans ma coupe élargie
L'oubli des dieux et des humains.
Buvons, mais buvons à plein verre;
Et lorsque...

Qu'à pas lents l'aurore s'avance
Pour ouvrir les portes du jour ;
Importuns [1], gardez le silence,
Et laissez dormir mon amour.

1. Premières éditions : « Esclaves, » mot bien plus naturel dans la bouche d'un créole.

LA RECHUTE

C'en est fait, j'ai brisé mes chaînes !
Amis, je reviens dans vos bras.
Les belles ne vous valent pas ;
Leurs faveurs coûtent trop de peines [1].
Jouet de leur volage humeur,
J'ai rougi de ma dépendance :
Je reprends mon indifférence,
Et je retrouve le bonheur.
Le dieu joufflu de la vendange

1. Premières éditions :

Leurs faveurs coûtent trop de peines;
Je leur dis adieu pour toujours.
Bouteille, longtemps négligée,
Remplace chez moi les Amours,
Et distrais mon âme affligée.
Buvons, ô mes amis, buvons :
C'est le seul...

Va m'inspirer d'autres chansons;
C'est le seul plaisir sans mélange;
Il est de toutes les saisons;
Lui seul nous console et nous venge
Des maîtresses que nous perdons.
Que dis-je, malheureux? ah! qu'il est difficile
De feindre la gaieté dans le sein des douleurs!
La bouche sourit mal, quand les yeux sont en pleurs.
Repoussons loin de nous ce nectar inutile.
Et toi, tendre Amitié, plaisir pur et divin,
Non, tu ne suffis plus à mon âme égarée.
Au cri des passions qui grondent dans mon sein
En vain tu veux mêler ta voix douce et sacrée :
Tu gémis de mes maux qu'il fallait prévenir;
Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite,
Et tu sondes ma plaie, au lieu de la guérir.
Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète;
Laisse-moi m'étourdir sur la réalité;
Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères.
Tout courbé sous les fers chanter la liberté,
Saisir avec transport des ombres passagères,
Et parler de félicité
En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,
Ces moments du réveil, où la raison sévère

Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière,
Et dissipe à nos yeux le songe des Amours.
Le Temps, qui d'une aile légère
Emporte en se jouant nos goûts et nos penchants,
Mettra bientôt le terme à nos égarements.
O mes amis! alors, échappé de ses chaînes,
Et guéri de ses longues peines,
Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.
Sur votre expérience appuyant ma faiblesse,
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse
Prévenir les retours jaloux.
Sur les plaisirs de mon aurore
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et, même en rougissant, les regretter encore.

ÉLÉGIE

Oui, sans regret, du flambeau de mes jours
Je vois déjà la lumière éclipsée.
Tu vas bientôt sortir de ma pensée,
Cruel objet des plus tendres amours!
Ce triste espoir fait mon unique joie.
Soins importuns, ne me retenez pas.
Éléonore a juré mon trépas;
Je veux aller où sa rigueur m'envoie,
Dans cet asile ouvert à tout mortel,
Où du malheur on dépose la chaîne,
Où l'on s'endort d'un sommeil éternel;
Où tout finit, et l'amour et la haine.
Tu gémiras, trop sensible Amitié!
De mes chagrins conserve au moins l'histoire;
Et que mon nom sur la terre oublié
Vienne parfois s'offrir à ta mémoire.

Peut-être alors tu gémiras aussi,
Et tes regards se tourneront encore
Sur ma demeure, ingrate Éléonore,

Premier objet que mon cœur a choisi.
Trop tard, hélas! tu répandras des larmes.
Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs :
Je te connais; et, malgré tes rigueurs,
Dans mon amour tu trouves quelques charmes.

Lorsque la Mort, favorable à mes vœux,
De mes instants aura coupé la trame;
Lorsqu'un tombeau triste et silencieux
Renfermera ma douleur et ma flamme,
O mes amis! vous que j'aurai perdus,
Allez trouver cette beauté cruelle,
Et dites-lui : « C'en est fait; il n'est plus. »
Puissent les pleurs que j'ai versés pour elle
M'être rendus!... Mais non : dieu des Amours,
Je lui pardonne; ajoutez à ses jours
Les jours heureux que m'ôta l'infidèle [1].

1. Ce sentiment est d'une tendresse bien délicate et bien touchante. Il a souvent inspiré les poëtes. Déjà Ovide avait dit dans ses *Métamorphoses* :

Deme meis annis et demptos adde parenti.

Et Racine dans l'*Idylle sur la paix* :

O ciel, ô saintes Destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissants,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années.

DÉPIT

Oui, pour jamais
Chassons l'image
De la volage
Que j'adorais.
A l'infidèle
Cachons nos pleurs,
Aimons ailleurs;
Trompons comme elle.
De sa beauté
Qui vient d'éclore
Son cœur encore
Est trop flatté.
Vaine et coquette,
Elle rejette
Mes simples vœux :
Fausse et légère,
Elle veut plaire
A d'autres yeux.

Qu'elle jouisse
De mes regrets;
A ses attraits
Qu'elle applaudisse.
L'âge viendra;
L'essaim des Grâces
S'envolera,
Et sur leurs traces
L'Amour fuira.
Fuite cruelle!
Adieu l'espoir
Et le pouvoir
D'être infidèle.
Dans cet instant,
Libre et content,
Passant près d'elle,
Je sourirai,
Et je dirai :
« Elle fut belle. »

A UN AMI[1]

TRAHI PAR SA MAITRESSE

Quoi ! tu gémis d'une inconstance ?
Tu pleures, nouveau Céladon ?
Ah ! le trouble de ta raison
Fait honte à ton expérience.
Es-tu donc assez imprudent
Pour vouloir fixer une femme ?
Trop simple et trop crédule amant,
Quelle erreur aveugle ton âme !
Plus aisément tu fixerais
Des arbres le tremblant feuillage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des guérets
Que balance un zéphyr volage[2].

1. Cet ami est le chevalier de Bertin. Voyez dans *les Amours* de Bertin l'élégie IX du second livre. Elle répond à ces vers de Parny.

2. Premières éditions :

Tu fixerais plus aisément

Elle t'aimait de bonne foi;
Mais pouvait-elle aimer sans cesse?
Un rival obtient sa tendresse;
Un autre l'avait avant toi;
Et, dès demain, je le parie,
Un troisième, plus insensé,
Remplacera dans sa folie
L'imprudent qui t'a remplacé.

Il faut au pays de Cythère
A fripon fripon et demi[1].

Le souffle du zéphyr volage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des moissons,
Quand les rapides aquilons,
Glissant du sommet des montagnes
Sur les richesses des vallons,
Sifflent en rasant les campagnes.

1. De Chaulieu écrivait à l'abbé Courtin :

Dans l'engagement que j'ai pris
Mon amour eut toujours des ailes
Aussi bonnes du moins que celui de Chloris.

Ovide, que je pris pour maître,
M'apprit qu'il faut être *fripon*.
Abbé, c'est le seul moyen d'être
Autant aimé que fut *Nason*.

Trahis, pour n'être point trahi;
Préviens même la plus légère;
Que ta tendresse passagère
S'arrête où commence l'ennui [1].
Mais que fais-je? et dans ta faiblesse
Devrais-je ainsi te secourir?
Ami, garde-toi d'en guérir :
L'erreur sied bien à la jeunesse.
Va, l'on se console aisément
De ses disgrâces amoureuses.
Les amours sont un jeu d'enfant;
Et, crois-moi, dans ce jeu charmant,
Les dupes même sont heureuses.

1. Dans la première édition, ce morceau finissait ainsi :

. . . . . L'ennui.
Donne tes sens, retiens ton âme.
Tout s'use, tout finit un jour :
L'amour doit finir à son tour,
Et surtout l'amour d'une femme.

IL EST TROP TARD

Rappelez-vous ces jours heureux,
Où mon cœur crédule et sincère
Vous présenta ses premiers vœux.
Combien alors vous m'étiez chère!
Quels transports! quel égarement!
Jamais on ne parut si belle
Aux yeux enchantés d'un amant;
Jamais un objet infidèle
Ne fut aimé plus tendrement.
Le temps sut vous rendre volage;
Le temps a su m'en consoler.
Pour jamais j'ai vu s'envoler
Cet amour qui fut votre ouvrage :
Cessez donc de le rappeler.
De mon silence en vain surprise,
Vous semblez revenir à moi;
Vous réclamez en vain la foi
Qu'à la vôtre j'avais promise :

Grâce à votre légèreté,
J'ai perdu la crédulité
Qui pouvait seule vous la rendre.
L'on n'est bien trompé qu'une fois.
De l'illusion, je le vois,
Le bandeau ne peut se reprendre.
Échappé d'un piége menteur,
L'habitant ailé du bocage
Reconnaît et fuit l'esclavage
Que lui présente l'oiseleur [1].

1. Image gracieuse qu'André Chénier devait plus tard enchâsser dans ces beaux vers de *la Jeune captive :*

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

A MES AMIS

Rions, chantons, ô mes amis
Occupons-nous à ne rien faire [1]
Laissons murmurer le vulgaire :
Le plaisir est toujours permis.
Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux.
Vivons pour nous, soyons heureux,
N'importe de quelle manière.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du temps qui nous presse
Mais jouissons dans la jeunesse,
Et dérobons à la vieillesse
Tout ce qu'on peut lui dérober.

1. De Chaulieu avait dit, avec plus de bonheur encore : « Occupé de son oisiveté. »

AUX INFIDÈLES

A vous qui savez être belles,
Favorites du dieu d'amour;
A vous, maîtresses infidèles,
Qu'on cherche et qu'on fuit tour à tour;
Salut, tendre hommage, heureux jour,
Et surtout voluptés nouvelles!
Écoutez : Chacun à l'envi
Vous craint, vous adore et vous gronde;
Pour moi, je vous dis : « Grand merci. »
Vous seules de ce triste monde
Avez l'art d'égayer l'ennui;
Vous seules variez la scène
De nos goûts et de nos erreurs :
Vous piquez au jeu les acteurs;
Vous agacez les spectateurs
Que la nouveauté vous amène;
Le tourbillon qui vous entraîne
Vous prête des appas plus doux;

Le lendemain d'un rendez-vous,
L'amant vous reconnaît à peine ;
Tous les yeux sont fixés sur vous,
Et n'aperçoivent que vos charmes ;
Près de vous naissent les alarmes,
Les plaintes, jamais les dégoûts.
En passant, Caton vous encense,
Heureux même par vos rigueurs.
Chacun poursuit votre inconstance,
Et, s'il n'obtient pas des faveurs,
Il obtient toujours l'espérance [1].

1. Premières éditions :

Et n'aperçoivent que vos grâces ;
Vous ne donnez pas aux dégoûts
Le temps de naître sur vos traces.
On est heureux par vos rigueurs,
Plus heureux par la jouissance.
Chacun poursuit votre inconstance,
Et, s'il n'obtient pas vos faveurs,
Il en a du moins l'espérance.

RETOUR A ÉLÉONORE

Ah! si jamais on aima sur la terre,
Si d'un mortel on vit les dieux jaloux,
C'est dans le temps où, crédule et sincère,
J'étais heureux, et l'étais avec vous.
Ce doux lien n'avait point de modèle :
Moins tendrement le frère aime sa sœur,
Le jeune époux son épouse nouvelle,
L'ami sensible un ami de son cœur.
O toi, qui fus ma maîtresse fidèle,
Tu ne l'es plus! Voilà donc ces amours
Que ta promesse éternisait d'avance!
Ils sont passés. Déjà ton inconstance
En tristes nuits a changé mes beaux jours.
N'est-ce pas moi, de qui l'heureuse adresse
Aux voluptés instruisit ta jeunesse?
Pour le donner, ton cœur est-il à toi?
De ses soupirs le premier fut pour moi,
Et je reçus ta première promesse.

Tu me disais : « Le devoir et l'honneur
» Ne veulent point que je sois votre amante.
» N'espérez rien. Si je donnais mon cœur,
» Vous tromperiez ma jeunesse imprudente.
» On me l'a dit : votre sexe est trompeur. »
Ainsi parlait ta sagesse craintive,
Et cependant tu ne me fuyais pas;
Et cependant une rougeur plus vive
Embellissait tes modestes appas;
Et cependant tu prononçais sans cesse
Le mot d'amour qui causait ton effroi,
Et dans ma main la tienne avec mollesse
Venait tomber pour demander ma foi.
Je la donnai, je te la donne encore.
J'en fais serment au seul dieu que j'adore,
Au dieu chéri, par toi-même adoré :
De tes erreurs j'ai causé la première;
De mes erreurs tu seras la dernière;
Et, si jamais ton amant égaré
Pouvait changer, s'il voyait sur la terre
D'autre bonheur que celui de te plaire,
Ah! puisse alors le Ciel, pour me punir,
De tes faveurs m'ôter le souvenir!

Bientôt après dans ta paisible couche
Par le Plaisir conduit furtivement,

J'ai, malgré toi, recueilli de ta bouche
Ce premier cri, si doux pour un amant!
Tu combattais, timide Éléonore;
Mais le combat fut bientôt terminé :
Ton cœur ainsi te l'avait ordonné.
Ta main pourtant me refusait encore
Ce que ton cœur m'avait déjà donné.
Tu sais alors combien je fus coupable!
Tu sais comment j'étonnai ta pudeur;
Avec quels soins au terme du bonheur
Je conduisis ton ignorance aimable!
Tu souriais, tu pleurais à la fois;
Tu m'arrêtais dans mon impatience;
Tu me nommais, tu gardais le silence :
Dans les baisers mourut ta faible voix.
Rappelle-toi nos heureuses folies.
Tu me disais, en tombant dans mes bras :
« Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas. »
Tu le disais! je t'aime, et tu m'oublies.

PALINODIE

Jadis, trahi par ma maîtresse,
J'osai calomnier l'Amour;
J'ai dit qu'à ses plaisirs d'un jour
Succède un siècle de tristesse.
Alors, dans un accès d'humeur,
Je voulus prêcher l'inconstance.
J'étais démenti par mon cœur;
L'esprit seul a commis l'offense.

Une amante m'avait quitté;
Ma douleur s'en prit aux amantes.
Pour consoler ma vanité,
Je les crus toutes inconstantes.
Le dépit m'avait égaré.
Loin de moi le plus grand des crimes,
Celui de noircir par mes rimes
Un sexe toujours adoré,
Que l'amour a fait notre maître,

Qui seul peut donner le bonheur;
Qui, sans notre exemple, peut-être
N'aurait jamais été trompeur.
Malheur à toi, lyre fidèle,
Où j'ai modulé tous mes airs,
Si jamais un seul de mes vers
Avait offensé quelque belle!

Sexe léger, sexe charmant,
Vos défauts sont votre parure.
Remerciez bien la Nature
Qui vous ébaucha seulement.
Sa main bizarre et favorable
Vous orne mieux que tous vos soins;
Et vous plairiez peut-être moins,
Si vous étiez toujours aimable.

LE RACCOMMODEMENT

Nous renaissons, ma chère Éléonore ;
Car c'est mourir que de cesser d'aimer.
Puisse le nœud, qui vient de se former,
Avec le temps se resserrer encore !
Devions-nous croire à ce bruit imposteur,
Qui nous peignit l'un à l'autre infidèle ?
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus constante et plus belle :
Règne sur moi ; mais règne pour toujours.
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aile des Amours ;
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.

Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'Envie ;
Et l'on dira, quand nous ne serons plus
« Ils ont aimé ; voilà toute leur vie. »

FIN DU LIVRE SECOND

LIVRE TROISIÈME

LES SERMENTS

Oui, j'en atteste la Nuit sombre,
Confidente de nos plaisirs,
Et qui verra toujours son ombre
Disparaître avant mes désirs ;
J'atteste l'étoile amoureuse,
Qui, pour voler aux rendez-vous,
Me prête sa clarté douteuse ;
Je prends à témoins ces verrous,
Qui souvent réveillaient ta mère,
Et cette parure étrangère,
Qui trompe les regards jaloux ;
Enfin, j'en jure par toi-même,
Je veux dire par tous mes dieux :

T'aimer est le bonheur suprême ;
Il n'en est point d'autre à mes yeux.
Viens donc, ô ma belle maîtresse,
Perdre tes soupçons dans mes bras ;
Viens t'assurer de ma tendresse,
Et du pouvoir de tes appas.
Aimons, ma chère Éléonore,
Aimons au moment du réveil,
Aimons au lever de l'aurore,
Aimons au coucher du soleil ;
Durant la nuit aimons encore.

SOUVENIR

Déjà la nuit s'avance, et, du sombre orient,
Ses voiles par degrés dans les airs se déploient.
Sommeil, doux abandon, image du néant,
Des maux de l'existence heureux délassement,
Tranquille oubli des soins où les hommes se noient;
Et vous, qui nous rendez à nos plaisirs passés,
Touchante Illusion, déesse des mensonges,
Venez dans mon asile, et sur mes yeux lassés
Secouez les pavots et les aimables songes.
Voici l'heure où, trompant les surveillants jaloux,
Je pressais dans mes bras ma maîtresse timide;
Voici l'alcôve sombre, où d'une aile rapide
L'essaim des Voluptés volait au rendez-vous;
Voici le lit commode, où l'heureuse licence
Remplaçait par degrés la mourante pudeur.
Importune vertu, fable de notre enfance,
Et toi, vain préjugé, fantôme de l'honneur,
Combien peu votre voix se fait entendre au cœur!
La nature aisément vous réduit au silence;

Et vous vous dissipez au flambeau de l'Amour,
Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.
Moments délicieux, où nos baisers de flamme,
Mollement égarés, se cherchent pour s'unir;
Où de douces fureurs, s'emparant de notre âme,
Laissent un libre cours au bizarre désir;
Moments plus enchanteurs, mais prompts à disparaître,
Où l'esprit échauffé, les sens, et tout notre être,
Semblent se concentrer pour hâter le plaisir;
Vous portez avec vous trop de fougue et d'ivresse;
Vous fatiguez mon cœur qui ne peut vous saisir,
Et vous fuyez surtout avec trop de vitesse.
Hélas! on vous regrette avant de vous sentir.
Mais non; l'instant qui suit est bien plus doux encore.
Un long calme succède au tumulte des sens;
Le feu qui nous brûlait par degrés s'évapore;
La volupté survit aux pénibles élans;
L'âme sur son bonheur se repose en silence[1];
Et la réflexion, fixant la jouissance,
S'amuse à lui prêter un charme plus flatteur.
Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance
Ne saurait ajouter qu'un peu plus de lenteur.

1. Première édition :

Sur sa félicité l'âme appuie en silence.

LE SONGE

A M. DE F....

Corrigé par tes beaux discours,
J'avais résolu d'être sage;
Et, dans un accès de courage,
Je congédiais les Amours
Et les chimères du bel âge.
La nuit vint. Un profond sommeil
Ferma mes paupières tranquilles;
Tous mes songes, purs et faciles,
Promettaient un sage réveil [1].
Mais quand l'Aurore impatiente,
Blanchissant l'ombre de la nuit,
A la nature renaissante
Annonça le jour qui la suit,

1. Premières éditions :

Tous mes songes étaient faciles;
Je ne craignais point le réveil.

L'Amour vint s'offrir à ma vue.
Le sourire le plus charmant
Errait sur sa bouche ingénue :
Je le reconnus aisément.
Il s'approcha de mon oreille.
« Tu dors, » me dit-il doucement ;
» Et tandis que ton cœur sommeille,
» L'heure s'écoule incessamment.
» Ici-bas tout se renouvelle ;
» L'homme seul vieillit sans retour ;
» Son existence n'est qu'un jour
» Suivi d'une nuit éternelle,
» Mais encor trop long sans amour. »
A ces mots j'ouvris la paupière.
Adieu, sagesse ; adieu, projets.
Revenez, enfants de Cythère,
Je suis plus faible que jamais.

MA RETRAITE

Solitude heureuse et champêtre,
Séjour du repos le plus doux,
La raison [1] me ramène à vous;
Recevez enfin votre maître [2].

1. Premières éditions :

Le printemps me ramène à vous.

2. *Ibid.* :

Recevez enfin votre maître.
La jeune amante du Zéphyr
A ranimé vos tristes plaines.
Échappé de mes lourdes chaînes,
Comme elles, je vais rajeunir.
Vous donnez à mes sens une nouvelle vie;
Mon âme, trop longtemps flétrie,
Aux rayons naissants du plaisir
Déjà commence à s'entr'ouvrir.
O maîtresse toujours plus chère,
De ces lieux tu fais l'ornement!
Dans ces lieux tu fais sans mystère
Le bonheur du plus tendre amant.
La simplicité seule orna mon ermitage.
On ne voit point chez moi...

Je suis libre; j'échappe à ces soins fatigants,
A ces devoirs jaloux qui surchargent la vie.
Aux tyranniques lois d'un monde que j'oublie
Je ne soumettrai plus mes goûts indépendants.
Superbes orangers, qui croissez sans culture,
Versez sur moi vos fleurs, votre ombre et vos parfums;
Mais surtout dérobez aux regards importuns
Mes plaisirs, comme vous enfants de la nature.
On ne voit point chez moi ces superbes tapis
Que la Perse à grands frais teignit pour notre usage;
Je ne repose point sous un dais de rubis;
Mon lit n'est qu'un simple feuillage;
Qu'importe? le sommeil est-il moins consolant?
Les rêves qu'il nous donne en sont-ils moins aimables?
Le baiser d'une amante en est-il moins brûlant,
Et les voluptés moins durables?
Pendant la nuit, lorsque je peux
Entendre dégoutter la pluie,
Et les fils bruyants d'Orithye [1]

1. Parny se souvient ici évidemment de ces beaux vers de Tibulle (I, I, 45), tant de fois imités :

Quam juvat immites ventos audire cubantem,
Et dominam tenero detinuisse sinu!
Aut gelidas hibernus aquas quum fuderit auster,
Securum somnos, imbre juvante, sequi.

Ébranler mon toit dans leurs jeux;
Alors si mes bras amoureux
Entourent ma craintive amie,
Puis-je encor former d'autres vœux?
Qu'irai-je demander aux dieux,
A qui mon bonheur fait envie?
Je suis au port, et je me ris
De ces écueils où l'homme échoue [1].
Je regarde avec un souris
Cette fortune qui se joue
En tourmentant ses favoris;
Et j'abaisse un œil de mépris
Sur l'inconstance de sa roue.
La scène des plaisirs va changer à mes yeux.
Moins avide aujourd'hui, mais plus voluptueux,
Disciple du sage Épicure,
Je veux que la raison préside à tous mes jeux.
De rien avec excès, de tout avec mesure;
Voilà le secret d'être heureux.
Trahi par ma jeune maîtresse,
J'irai me plaindre à l'Amitié,
Et confier à sa tendresse

1. Lucrèce, livre II :

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

Un malheur bientôt oublié.
Bientôt..... Oui, la raison guérira ma faiblesse.
Si l'ingrate Amitié me trahit à son tour,
Mon cœur navré longtemps détestera la vie ;
Mais enfin, consolé par la philosophie,
Je reviendrai peut-être aux autels de l'Amour.
La haine est pour moi trop pénible;
La sensibilité n'est qu'un tourment de plus :
Une indifférence paisible
Est la plus sage des vertus.

AU GAZON FOULÉ PAR ÉLÉONORE

Trône de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les Amours,
Recevez l'onde fraîche et pure
Que ma main vous doit tous les jours.

Couronnez-vous d'herbes nouvelles,
Croissez, gazons voluptueux.
Qu'à midi Zéphyre amoureux
Vous porte le frais sur ses ailes.
Que ces lilas entrelacés,
Dont la fleur s'arrondit en voûte,
Sur vous mollement renversés,
Laissent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'Aurore a versés.
Sous les appas de ma maîtresse
Ployez toujours avec souplesse;
Mais sur-le-champ relevez-vous;
De notre amoureux badinage
Ne gardez point le témoignage:
Vous me feriez trop de jaloux.

LE VOYAGE MANQUÉ

A M. DE F...

Abjurant ma douce paresse,
J'allais voyager avec toi;
Mais mon cœur reprend sa faiblesse :
Adieu, tu partiras sans moi.
Les baisers de ma jeune amante
Ont dérangé tous mes projets.
Ses yeux sont plus beaux que jamais;
Sa douleur la rend plus touchante.
Elle me serre entre ses bras,
Des dieux implore la puissance,
Pleure déjà mon inconstance,
Se plaint et ne m'écoute pas.
A ses reproches, à ses charmes,
Mon cœur ne sait pas résister.
Qui! moi je pourrais la quitter!
Moi, j'aurais vu couler ses larmes,
Et je ne les essuierais pas!

Périssent les lointains climats
Dont le nom causa ses alarmes!
Et toi, qui ne peux concevoir
Ni les amants, ni leur ivresse;
Toi, qui des pleurs d'une maîtresse
N'as jamais connu le pouvoir,
Pars; mes vœux te suivront sans cesse.
Mais crains d'oublier ta sagesse
Aux lieux que tu vas parcourir;
Et défends-toi d'une faiblesse
Dont je ne veux jamais guérir [1].

1. Voici comment cette pièce finissait dans la première édition :

Gémit et ne m'écoute pas.
« Viens, dit-elle; un autre rivage
» Nous attend au déclin du jour;
» Nous ferons ensemble un voyage,
» Mais, c'est au temple de l'Amour. »

LE CABINET DE TOILETTE

Voici le cabinet charmant
Où les Grâces font leur toilette.
Dans cette amoureuse retraite
J'éprouve un doux saisissement.
Tout m'y rappelle ma maîtresse,
Tout m'y parle de ses attraits;
Je crois l'entendre; et mon ivresse
La revoit dans tous les objets.
Ce bouquet, dont l'éclat s'efface,
Toucha l'albâtre de son sein;
Il se dérangea sous ma main,
Et mes lèvres prirent sa place.
Ce chapeau, ces rubans, ces fleurs,
Qui formaient hier sa parure,
De sa flottante chevelure
Conservent les douces odeurs.
Voici l'inutile baleine
Où ses charmes sont en prison.

J'aperçois le soulier mignon
Que son pied remplira sans peine.
Ce lin, ce dernier vêtement...
Il a couvert tout ce que j'aime :
Ma bouche s'y colle ardemment,
Et croit baiser dans ce moment
Les attraits qu'il baisa lui-même.
Cet asile mystérieux
De Vénus sans doute est l'empire.
Le jour n'y blesse point mes yeux;
Plus tendrement mon cœur soupire;
L'air et les parfums qu'on respire
De l'amour allument les feux.
Parais, ô maîtresse adorée!
J'entends sonner l'heure sacrée
Qui nous ramène les plaisirs;
Du temps viens connaître l'usage,
Et redoubler tous les désirs
Qu'a fait naître ta seule image.

L'ABSENCE

Huit jours sont écoulés, depuis que dans ces plaines
Un devoir importun a retenu mes pas.
Croyez à ma douleur, mais ne l'éprouvez pas.
Puissiez-vous de l'Amour ne point sentir les peines!

Le bonheur m'environne en ce riant séjour.
De mes jeunes amis la bruyante allégresse
Ne peut un seul moment distraire ma tristesse;
Et mon cœur aux plaisirs est fermé sans retour.
Mêlant à leur gaieté ma voix plaintive et tendre,
Je demande à la nuit, je redemande au jour
Cet objet adoré qui ne peut plus m'entendre.

Loin de vous autrefois je supportais l'ennui;
L'espoir me consolait : mon amour aujourd'hui
Ne sait plus endurer les plus courtes absences.
Tout ce qui n'est pas vous me devient odieux.

Ah! vous m'avez ôté toutes mes jouissances;
J'ai perdu tous les goûts qui me rendaient heureux;
Vous seule me restez, ô mon Éléonore!
Mais vous me suffirez, j'en atteste les dieux;
Et je n'ai rien perdu, si vous m'aimez encore.

MA MORT

De mes pensers confidente chérie,
Toi, dont les chants faciles et flatteurs
Viennent parfois suspendre les douleurs
Dont les Amours ont parsemé ma vie,
Lyre fidèle, où mes doigts paresseux
Trouvent sans art des sons mélodieux,
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante,
Et parle-moi de ma maîtresse absente.

Objet chéri, pourvu que dans tes bras
De mes accords j'amuse ton oreille,
Et qu'animé par le jus de la treille,
En les chantant, je baise tes appas;
Si tes regards, dans un tendre délire,
Sur ton ami tombent languissamment;

A mes accents si tu daignes sourire ;
Si tu fais plus, et si mon humble lyre
Sur tes genoux repose mollement;
Qu'importe à moi le reste de la terre?
Des beaux esprits qu'importe la rumeur,
Et du public la sentence sévère?
Je suis amant, et ne suis point auteur.
Je ne veux point d'une gloire pénible ;
Trop de clarté fait peur au doux plaisir.
Je ne suis rien, et ma Muse paisible
Brave en riant son siècle et l'avenir.
Je n'irai pas sacrifier ma vie
Au fol espoir de vivre après ma mort.
O ma maîtresse! un jour l'arrêt du Sort
Viendra fermer ma paupière affaiblie.
Lorsque tes bras, entourant ton ami,
Soulageront sa tête languissante,
Et que ses yeux soulevés à demi
Seront remplis d'une flamme mourante;
Lorsque mes doigts tâcheront d'essuyer
Tes yeux fixés sur ma paisible couche,
Et que mon cœur, s'échappant sur ma bouche,
De tes baisers recevra le dernier;
Je ne veux point qu'une pompe indiscrète
Vienne trahir ma douce obscurité,
Ni qu'un airain à grand bruit agité

Annonce à tous le convoi qui s'apprête[1].
Dans mon asile, heureux et méconnu,
Indifférent au reste de la terre,
De mes plaisirs je lui fais un mystère :
Je veux mourir comme j'aurai vécu.

1. André Chénier, *Élégie* VII.

Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre.

L'IMPATIENCE

O ciel! après huit jours d'absence,
Après huit siècles de désirs,
J'arrive, et ta froide prudence
Recule l'instant des plaisirs
Promis à mon impatience!
« D'une mère je crains les yeux,
» Les nuits ne sont pas assez sombres;
» Attendons plutôt qu'à leurs ombres
» Phébé ne mêle plus ses feux.
» Ah! si l'on allait nous surprendre!
» Remets à demain ton bonheur;
» Crois-en l'amante la plus tendre,
» Crois-en ses yeux et sa rougeur :
» Tu ne perdras rien pour attendre. »
Voilà les vains raisonnements
Dont tu veux payer ma tendresse;
Et tu feins d'oublier sans cesse
Qu'il est un dieu pour les amants.

Laisse à ce dieu qui nous appelle
Le soin d'assoupir les jaloux,
Et de conduire au rendez-vous
Le mortel sensible et fidèle
Qui n'est heureux qu'à tes genoux.
N'oppose plus un vain scrupule
A l'ordre pressant de l'Amour :
Quand le feu du désir nous brûle,
Hélas ! on vieillit dans un jour[1].

1. André Chénier, *Élégie* XV :

Les amants malheureux vieillissent en un jour.

C'est une idée empruntée à Théocrite (*Id.*, XII, 2). « Ceux qui désirent vieillissent en un jour. »

RÉFLEXION AMOUREUSE

Je vais la voir, la presser dans mes bras.
Mon cœur ému palpite avec vitesse;
Des voluptés je sens déjà l'ivresse;
Et le désir précipite mes pas.
Sachons pourtant, près de celle que j'aime,
Donner un frein aux transports du désir;
Sa folle ardeur abrége le plaisir,
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

LE BOUQUET DE L'AMOUR

Dans ce moment les politesses,
Les souhaits vingt fois répétés,
Et les ennuyeuses caresses,
Pleuvent sans doute à tes côtés.
Après ces compliments sans nombre
L'Amour fidèle aura son tour;
Car, dès qu'il verra la nuit sombre
Remplacer la clarté du jour,
Il s'en ira, sans autre escorte
Que le Plaisir tendre et discret,
Frappant doucement à ta porte,
T'offrir ses vœux et son bouquet.
Quand l'âge aura blanchi ma tête,
Réduit tristement à glaner,
J'irai te souhaiter ta fête,
Ne pouvant plus te la donner.

DÉLIRE

Il est passé ce moment des plaisirs
Dont la vitesse a trompé mes désirs,
Il est passé; ma jeune et tendre amie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.
Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.

Celui-là seul connaît la volupté,
Celui-là seul sentira son ivresse,
Qui peut enfin avec sécurité
Sur le duvet posséder sa maîtresse.
Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle;
A ses regards son amante est plus belle;
Tous les attraits sont vus et caressés.
Avec lenteur sa main voluptueuse
D'un sein de neige entr'ouvre la prison,

Et de la rose il baise le bouton
Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.
Lorsque ses doigts égarés sur les lis
Viennent enfin au temple de Cypris,
De la pudeur prévenant la défense,
Par un baiser il la force au silence.
Il donne un frein aux aveugles désirs;
La jouissance est longtemps différée;
Il la prolonge, et son âme enivrée
Boit lentement la coupe des plaisirs.

Éléonore, amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
Trouble charmant! le bonheur qui n'est plus
D'un nouveau rouge a coloré ta joue:
De tes cheveux le ruban se dénoue,
Et du corset les liens sont rompus.
Ah! garde-toi de ressaisir encore
Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux;
Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,
Et qu'à la fois tous mes sens soient heureux!
Nous sommes seuls; je désire, et tu m'aimes;
Reste sans voile, ô fille des Amours!
Ne rougis point : les Grâces elles-mêmes
De ce beau corps ont formé les contours.

Partout mes yeux reconnaissent l'albâtre,
Partout mes doigts effleurent le satin.
Faible Pudeur, tu résistes en vain,
Des voluptés je baise le théâtre.
Pardonne tout, et ne refuse rien,
Éléonore; Amour est mon complice.
Mon corps frissonne en s'approchant du tien.
Plus près encor, je sens avec délice
Ton sein brûlant palpiter sous le mien.
Ah! laisse-moi, dans mes transports avides,
Boire l'amour sur tes lèvres humides.
Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur;
Des voluptés elle y porte la flamme :
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiser reçois toute mon âme.

A ces transports succède la douceur
D'un long repos. Délicieux silence,
Calme des sens, nouvelle jouissance,
Vous donnez seuls le suprême bonheur!

Puissent ainsi s'écouler nos journées,
Aux voluptés en secret destinées!
Qu'un long amour m'assure tes attraits;
Qu'un long baiser nous unisse à jamais.
Laisse gronder la sagesse ennemie;

Le plaisir seul donne un prix à la vie.
Plaisirs, transports, doux présents de Vénus,
Il faut mourir quand on vous a perdus[1] !

1. André Chénier, *Élégie* XXXII :

Sans les dons de Vénus quelle serait la vie !
Dans l'instant où Vénus me doit être ravie,
Que je meure : sans elle ici-bas rien n'est doux.

On pourra se donner le plaisir de comparer les deux élégies. Ce rapprochement, nous l'espérons, ne tournera pas au désavantage de notre poëte.

LES ADIEUX

Séjour triste, asile champêtre,
Qu'un charme embellit à mes yeux,
Je vous fuis, pour jamais peut-être!
Recevez mes derniers adieux.
En vous quittant, mon cœur soupire.
Ah! plus de chansons, plus d'amours.
Éléonore!... Oui, pour toujours
Près de toi je suspends ma lyre.

FIN DU LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

ÉLÉGIE I

Du plus malheureux des amants
Elle avait essuyé les larmes;
Sur la foi des nouveaux serments
Ma tendresse était sans alarmes;
J'en ai cru son dernier baiser;
Mon aveuglement fut extrême.
Qu'il est facile d'abuser
L'amant qui s'abuse lui-même!

Des yeux timides et baissés,
Une voix naïve et qui touche,
Des bras autour du cou passés,
Un baiser donné sur la bouche,

Tout cela n'est point de l'amour.
J'y fus trompé jusqu'à ce jour.
Je divinisais les faiblesses;
Et ma sotte crédulité
N'osait des plus folles promesses
Soupçonner la sincérité;
Je croyais surtout aux caresses.

Hélas! en perdant mon erreur,
Je perds le charme de la vie.
J'ai partout cherché la candeur,
Partout j'ai vu la perfidie.
Le dégoût a flétri mon cœur.
Je renonce au plaisir trompeur,
Je renonce à mon infidèle;
Et, dans ma tristesse mortelle,
Je me repens de mon bonheur.

ÉLÉGIE II

C'en est donc fait ! par des tyrans cruels,
Malgré ses pleurs à l'autel entraînée,
Elle a subi le joug de l'hyménée.
Elle a détruit par des nœuds solennels
Les nœuds secrets qui l'avaient enchaînée.

Et moi, longtemps exilé de ces lieux,
Pour adoucir cette absence cruelle,
Je me disais : « Elle sera fidèle ;
» J'en crois son cœur et ses derniers adieux. »
Dans cet espoir, j'arrivais sans alarmes.
Je tressaillais, en arrêtant mes yeux
Sur le séjour qui cachait tant de charmes ;
Et le plaisir faisait couler mes larmes.
Je payai cher ce plaisir imposteur !
Prêt à voler aux pieds de mon amante,
Dans un billet tracé par l'inconstante
Je lis son crime, et je lis mon malheur.
Un coup de foudre eût été moins terrible.

Éléonore! ô dieux! est-il possible!
Il est donc fait et prononcé par toi
L'affreux serment de n'être plus à moi?
Éléonore autrefois si timide,
Éléonore aujourd'hui si perfide,
De tant de soins voilà donc le retour!
Voilà le prix d'un éternel amour!
Car ne crois pas que jamais je t'oublie :
Il n'est plus temps; je le voudrais en vain;
Et malgré moi tu feras mon destin :
Je te devrai le malheur de ma vie.

En avouant ta noire trahison,
Tu veux encor m'arracher ton pardon :
Pour l'obtenir, tu dis que mon absence
A tes tyrans te livra sans défense.
Ah! si les miens, abusant de leurs droits,
Avaient voulu me contraindre au parjure,
Et m'enchaîner sans consulter mon choix,
L'amour, plus saint, plus fort que la nature,
Aurait bravé leur injuste pouvoir;
De la constance il m'eût fait un devoir.
Mais ta prière est un ordre suprême;
Trompé par toi, rejeté de tes bras,
Je te pardonne, et je ne me plains pas :
Puisse ton cœur te pardonner de même!

ÉLÉGIE III

Bel arbre, pourquoi conserver
Ces deux noms qu'une main trop chère
Sur ton écorce solitaire
Voulut elle-même graver [1] ?
Ne parle plus d'Éléonore ;
Rejette ces chiffres menteurs ;
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

1. Var. :

Bel arbre, je viens effacer
Ces noms gravés sur ton écorce,
Qui, par un amoureux divorce,
Se reprennent pour se laisser.

Universitas BIBLIOTHECA

ÉLÉGIE IV

Dieu des amours, le plus puissant des dieux,
Le seul du moins qu'adora ma jeunesse,
Il m'en souvient, dans ce moment heureux
Où je fléchis mon ingrate maîtresse,
Mon cœur crédule, et trompé par vous deux,
Mon faible cœur jura d'aimer sans cesse.
Mais je révoque un serment indiscret.
Assez longtemps tu tourmentas ma vie,
Amour, Amour, séduisante folie!
Je t'abandonne, et même sans regret.
Loin de Paphos la Raison me rappelle;
Je veux la suivre et ne plus suivre qu'elle.

Pour t'obéir je semblais être né :
Vers tes autels dès l'enfance entraîné,
Je me soumis sans peine à ta puissance.
Ton injustice a lassé ma constance :
Tu m'as puni de ma fidélité.

Ah! j'aurais dû, moins tendre et plus volage,
User des droits accordés au jeune âge.
Oui, moins soumis, tu m'aurais mieux traité.
Bien insensé, celui qui près des belles
Perd en soupirs de précieux instants!
Tous les chagrins sont pour les cœurs fidèles;
Tous les plaisirs sont pour les inconstants.

ÉLÉGIE V

D'un long sommeil j'ai goûté la douceur.
Sous un ciel pur, qu'elle embellit encore,
A mon réveil je vois briller l'Aurore;
Le dieu du jour la suit avec lenteur.
Moment heureux! la nature est tranquille;
Zéphyre dort sur la fleur immobile;
L'air plus serein a repris sa fraîcheur,
Et le silence habite mon asile.
Mais quoi! le calme est aussi dans mon cœur!
Je ne vois plus la triste et chère image
Qui s'offrait seule à ce cœur tourmenté;
Et la raison, par sa douce clarté,
De mes ennuis dissipe le nuage.
Toi, que ma voix implorait chaque jour,
Tranquillité, si longtemps attendue,
Des cieux enfin te voilà descendue,
Pour remplacer l'impitoyable Amour.

J'allais périr; au milieu de l'orage
Un sûr abri me sauve du naufrage;
De l'aquilon j'ai trompé la fureur;
Et je contemple, assis sur le rivage,
Des flots grondants la vaste profondeur.
Fatal objet, dont j'adorai les charmes,
A ton oubli je vais m'accoutumer.
Je t'obéis enfin; sois sans alarmes;
Je sens pour toi mon âme se fermer.
Je pleure encor; mais j'ai cessé d'aimer,
Et mon bonheur fait seul couler mes larmes.

ÉLÉGIE VI

J'ai cherché dans l'absence un remède à mes maux;
J'ai fui les lieux charmants qu'embellit l'infidèle.
Caché dans ces forêts dont l'ombre est éternelle,
J'ai trouvé le silence et jamais le repos.
Par les sombres détours d'une route inconnue
J'arrive sur ces monts qui divisent la nue :
De quel étonnement tous mes sens sont frappés!
Quel calme! quels objets! quelle immense étendue!
La mer paraît sans borne à mes regards trompés,
Et dans l'azur des cieux est au loin confondue.
Le zéphyr en ce lieu tempère les chaleurs;
De l'aquilon parfois on y sent les rigueurs;
Et tandis que l'hiver habite ces montagnes,
Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes.

Le volcan dans sa course a dévoré ces champs;
La pierre calcinée atteste son passage :

L'arbre y croît avec peine, et l'oiseau par ses chants
N'a jamais égayé ce lieu triste et sauvage.
Tout se tait, tout est mort. Mourez, honteux soupirs,
Mourez, importuns souvenirs
Qui me retracez l'infidèle,
Mourez, tumultueux désirs,
Ou soyez volages comme elle.
Ces bois ne peuvent me cacher ;
Ici même, avec tous ses charmes,
L'ingrate encor me vient chercher ;
Et son nom fait couler des larmes
Que le temps aurait dû sécher.
O dieux! rendez-moi ma raison égarée ;
Arrachez de mon cœur cette image adorée
Eteignez cet amour qu'elle vient rallumer,
Et qui remplit encor mon âme tout entière.
Ah! l'on devrait cesser d'aimer
Au moment qu'on cesse de plaire.

Tandis qu'avec mes pleurs la plainte et les regrets
Coulent de mon âme attendrie,
J'avance, et de nouveaux objets
Interrompent ma rêverie.
Je vois naître à mes pieds ces ruisseaux différents,
Qui, changés tout à coup en rapides torrents,
Traversent à grand bruit les ravines profondes,

Roulent avec leurs flots le ravage et l'horreur,
Fondent sur le rivage, et vont avec fureur
Dans l'Océan troublé précipiter leurs ondes.
Je vois des rocs noircis, dont le front orgueilleux
S'élève et va frapper les cieux.
Le temps a gravé sur leurs cimes
L'empreinte de la vétusté.
Mon œil rapidement porté
De torrents en torrents, d'abîmes en abîmes,
S'arrête épouvanté.
O nature! qu'ici je ressens ton empire!
J'aime de ce désert la sauvage âpreté;
De tes travaux hardis j'aime la majesté;
Oui, ton horreur me plaît; je frissonne et j'admire.

Dans ce séjour tranquille, aux regards des humains
Que ne puis-je cacher le reste de ma vie!
Que ne puis-je du moins y laisser mes chagrins!
Je venais oublier l'ingrate qui m'oublie,
Et ma bouche indiscrète a prononcé son nom;
Je l'ai redit cent fois, et l'écho solitaire
De ma voix douloureuse a prolongé le son;
Ma main l'a gravé sur la pierre;
Au mien il est entrelacé.
Un jour le voyageur, sous la mousse légère,
De ces noms connus à Cythère

Verra quelque reste effacé.
Soudain il s'écriera : « Son amour fut extrême;
» Il chanta sa maîtresse au fond de ces déserts.
» Pleurons sur ses malheurs et relisons les vers
» Qu'il soupira dans ce lieu même. »

ÉLÉGIE VII

Il faut tout perdre, il faut vous obéir.
Je vous les rends ces lettres indiscrètes,
De votre cœur éloquents interprètes,
Et que le mien eût voulu retenir;
Je vous les rends. Vos yeux à chaque page
Reconnaîtront l'amour et son langage,
Nos doux projets, vos serments oubliés,
Et tous mes droits par vous sacrifiés.

C'était trop peu, cruelle Éléonore,
De m'arracher ces traces d'un amour
Payé par moi d'un éternel retour;
Vous ordonnez que je vous rende encore
Ces traits chéris, dont l'aspect enchanteur
Adoucissait et trompait ma douleur.
Pourquoi chercher une excuse inutile,
En reprenant ces gages adorés
Qu'aux plus grands biens j'ai toujours préférés?

De vos rigueurs le prétexte est futile.
Non, la prudence et le devoir jaloux
N'exigent pas ce double sacrifice.
Mais ces écrits qu'un sentiment propice
Vous inspira dans des moments plus doux,
Mais ce portrait, ce prix de ma constance,
Que sur mon cœur attacha votre main,
En le trompant consolaient mon chagrin :
Et vous craignez d'adoucir ma souffrance;
Et vous voulez que mes yeux désormais
Ne puissent plus s'ouvrir sur vos attraits;
Et vous voulez, pour combler ma disgrâce,
De mon bonheur ôter jusqu'à la trace.
Ah! j'obéis, je vous rends vos bienfaits.
Un seul me reste, il me reste à jamais.
Oui, malgré vous, qui causez ma faiblesse,
Oui, malgré moi, ce cœur infortuné
Retient encore et gardera sans cesse
Le fol amour que vous m'avez donné.

ÉLÉGIE VIII

Aimer est un destin charmant;
C'est un bonheur qui nous enivre,
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre;
Hélas! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les serments sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe.

ÉLÉGIE IX

Toi, qu'importune ma présence,
A tes nouveaux plaisirs je laisse un libre cours;
Je ne troublerai plus tes nouvelles amours;
Je remets à ton cœur le soin de ma vengeance.
Ne crois pas m'oublier; tout t'accuse en ces lieux;
Ils savent tes serments, ils sont pleins de mes feux,
Ils sont pleins de ton inconstance.
Là, je te vis, pour mon malheur.
Belle de ta seule candeur,
Tu semblais une fleur nouvelle,
Qui, loin du zéphyr corrupteur,
Sous l'ombrage qui la recèle
S'épanouit avec lenteur.
C'est ici qu'un sourire approuva ma tendresse.
Plus loin, quand le trépas menaçait ta jeunesse,
Je promis à l'Amour de te suivre au tombeau [1].

1. Allusion à des vers *sur la maladie d'Éléonore*, que Parny avait supprimés dans ses dernières éditions, et que nous donnerons parmi les *Mélanges*.

Ta pudeur, en ce lieu, se montra moins farouche,
Et le premier baiser fut donné par ta bouche;
Des jours de mon bonheur ce jour fut le plus beau.
Ici, je bravai la colère
D'un père indigné contre moi;
Renonçant à tout sur la terre,
Je jurai de n'être qu'à toi.
Dans cette alcôve obscure... O touchantes alarmes!
O transports! ô langueur qui fait couler des larmes!
Oubli de l'univers! ivresse de l'amour!
O plaisirs passés sans retour!
De ces premiers plaisirs l'image séduisante
Incessamment te poursuivra;
Et, loin de l'effacer, le temps l'embellira.
Toujours plus pure et plus touchante,
Elle empoisonnera ton coupable bonheur,
Et punira tes sens du crime de ton cœur.
Oui, tes yeux prévenus me reverront encore,
Non plus comme un amant tremblant à tes genoux,
Qui se plaint sans aigreur, menace sans courroux,
Qui te pardonne et qui t'adore;
Mais comme un amant irrité,
Comme un amant jaloux qui tourmente le crime,
Qui ne pardonne plus, qui poursuit sa victime,
Et punit l'infidélité.
Partout je te suivrai, dans l'enceinte des villes,

Au milieu des plaisirs, sous les forêts tranquilles,
Dans l'ombre de la nuit, dans les bras d'un rival.
Mon nom de tes remords deviendra le signal.
Éloigné pour jamais de cette île odieuse,
J'apprendrai ton destin, je saurai ta douleur;
Je dirai : « Qu'elle soit heureuse! »
Et ce vœu ne pourra te donner le bonheur.

ÉLÉGIE X

Par cet air de sérénité,
Par cet enjouement affecté,
D'autres seront trompés peut-être;
Mais mon cœur vous devine mieux;
Et vous n'abusez point mes yeux
Accoutumés à vous connaître.
L'esprit vole à votre secours,
Et, malgré vos soins, son adresse
Ne peut égayer vos discours;
Vous souriez, mais c'est toujours
Le sourire de la tristesse.
Vous cachez en vain vos douleurs;
Vos soupirs se font un passage;
Les roses de votre visage
Ont perdu leurs vives couleurs:
Déjà vous négligez vos charmes;
Ma voix fait naître vos alarmes;

Vous abrégez nos entretiens;
Et vos yeux noyés dans les larmes
Evitent constamment les miens.
Ainsi donc mes peines cruelles
Vont s'augmenter de vos chagrins!
Malgré les dieux et les humains,
Je le vois, nos cœurs sont fidèles.
Objet du plus parfait amour,
Unique charme de ma vie,
O maîtresse toujours chérie,
Faut-il te perdre sans retour?
Ah! faut-il que ton inconstance
Ne te donne que des tourments!
Si du plus tendre des amants
La prière a quelque puissance,
Trahis mieux tes premiers serments;
Que ton cœur me plaigne et m'oublie.
Permets à de nouveaux plaisirs
D'effacer les vains souvenirs
Qui causent ta mélancolie.
J'ai bien assez de mes malheurs.
J'ai pu supporter tes rigueurs,
Ton inconstance, tes froideurs,
Et tout le poids de ma tristesse;
Mais je succombe, et ma tendresse
Ne peut soutenir tes douleurs.

ÉLÉGIE XI

Que le bonheur arrive lentement !
Que le bonheur s'éloigne avec vitesse !
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment [1].
Je suis puni de ce moment d'ivresse.
L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,
Et dans nos maux du moins il nous console ;
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.
Ce cœur, hélas ! que le chagrin dévore,
Ce cœur malade et surchargé d'ennui,
Dans le passé veut ressaisir encore
De son bonheur la fugitive aurore,

1. C'est le même sentiment qui a dicté ce vers d'André Chénier, élégie XXV :

Ils n'ont fait qu'exister ; l'amant seul a vécu.

Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui ;
Mais du présent l'image trop fidèle
Me suit toujours dans ces rêves trompeurs,
Et sans pitié la vérité cruelle
Vient m'avertir de répandre des pleurs.
J'ai tout perdu ; délire, jouissance,
Transports brûlants, paisible volupté,
Douces erreurs, consolante espérance,
J'ai tout perdu : l'amour seul est resté.

ÉLÉGIE XII

Calme des sens, paisible Indifférence,
Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,
Descends du ciel; éprouve ta puissance
Sur un amant trop longtemps abusé.
Mène avec toi l'heureuse Insouciance,
Les Plaisirs purs qu'autrefois j'ai connus,
Et le Repos que je ne trouve plus;
Mène surtout l'Amitié consolante
Qui s'enfuyait à l'aspect des Amours,
Et des Beaux-Arts la famille brillante,
Et la Raison que je craignais toujours.
Des passions j'ai trop senti l'ivresse;
Porte la paix dans le fond de mon cœur :
Ton air serein ressemble à la sagesse,
Et ton repos est presque le bonheur.
Il est donc vrai : l'amour n'est qu'un délire!

Le mien fut long; mais enfin je respire,
Je vais renaître; et mes chagrins passés,
Mon fol amour, les pleurs que j'ai versés,
Seront pour moi comme un songe pénible
Et douloureux à nos sens éperdus,
Mais qui, suivi d'un réveil plus paisible,
Nous laisse à peine un souvenir confus.

ÉLÉGIE XIII

Il est temps, mon Éléonore,
De mettre un terme à nos erreurs;
Il est temps d'arrêter les pleurs
Que l'amour nous dérobe encore.
Il disparaît l'âge si doux,
L'âge brillant de la folie :
Lorsque tout change autour de nous,
Changeons, ô mon unique amie!
D'un bonheur qui fuit sans retour
Cessons de rappeler l'image,
Et des pertes du tendre amour
Que l'amitié nous dédommage.

Je quitte enfin ces tristes lieux
Où me ramena l'espérance,
Et l'Océan entre nous deux
Va mettre un intervalle immense.

Il faut même qu'à mes adieux
Succède une éternelle absence ;
Le devoir m'en fait une loi.
Sur mon destin sois plus tranquille ·
Mon nom passera jusqu'à toi ;
Quel que soit mon nouvel asile,
Le tien parviendra jusqu'à moi.
Trop heureux, si tu vis heureuse,
A cette absence douloureuse
Mon cœur pourra s'accoutumer.
Mais ton image va me suivre,
Et, si je cesse de t'aimer,
Crois que j'aurai cessé de vivre.

ÉLÉGIE XIV

Cesse de m'affliger, importune Amitié.
C'est en vain que tu me rappelles
Dans ce monde frivole où je suis oublié;
Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles.
Oses-tu me parler d'amour et de plaisirs?
Ai-je encor des projets! ai-je encor des désirs?
Ne me console point : ma tristesse m'est chère;
Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.
Hélas! cette injuste douleur
De tes soins en secret murmure;
Elle aigrit même la douceur
De ce baume consolateur
Que tu verses sur ma blessure.
Du tronc qui nourrit sa vigueur
La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur,
Et l'on arrose en vain la fleur,

Quand la racine est desséchée :
De mes jours le fil est usé ;
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse,
Je suis mort au plaisir, et mort à la tendresse.
Hélas ! j'ai trop aimé ; dans mon cœur épuisé
Le sentiment ne peut renaître ;
Non, non : vous avez fui pour ne plus reparaître,
Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours.
O fraîcheur du plaisir, ô volupté suprême !
Je vous connus jadis, et dans ma douce erreur,
J'osai croire que le bonheur
Durait autant que l'amour même ;
Mais le bonheur fut court, et l'amour me trompait.
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie :
Il laisse un vide affreux dans mon âme affaiblie ;
Et la place qu'il occupait
Ne peut être jamais remplie.

FIN DES ÉLÉGIES

POÉSIES DIVERSES

LA

JOURNÉE CHAMPÊTRE[1]

On m'a conté qu'autrefois dans Palerme,
Ville où l'Amour eut toujours des autels,
L'amitié sut d'un nœud durable et ferme
Unir entre eux quatre jeunes mortels.
Égalité de biens et de naissance,
Conformité d'humeur et de penchants,
Tout s'y trouvait : l'habitude et le temps
De ces liens assuraient la puissance.
L'aîné d'entre eux ne comptait pas vingt ans[2];

1. Fontanes, dans l'*Almanach des Muses* de 1782, a fait un grand éloge de ce poëme, et il est allé même jusqu'à maudire l'auteur d'une critique publiée dans le *Mercure* de 1780.

2. Bertin, dans son *Voyage de Bourgogne*, parlant d'une société de jeunes épicuriens dont lui et Parny faisaient partie, dit que « le » plus âgé ne compte pas encore cinq lustres. » Il serait possible que *la Journée champêtre* nous offrit, avec les changements commandés

C'était Volmon, de qui l'air doux et sage
Montrait un cœur naïf et sans détour,
Et qui jamais des erreurs du bel âge
N'avait connu que celle de l'amour.

Loin du fracas et d'un monde frivole,
Dans un réduit préparé de leurs mains,
Nos jeunes gens venaient tous les matins
De l'amitié tenir la douce école.
Ovide un jour occupait leurs loisirs.
Florval lisait d'une voix attendrie
Ces vers touchants où l'amant de Julie
De l'âge d'or a chanté les plaisirs [1].
« Cet âge heureux ne serait-il qu'un songe? »
Reprit Talcis, quand Florval eut fini.
« N'en doutez point, » lui répondit Volny;
» Tant de bonheur est toujours un mensonge. »

FLORVAL.

Et pourquoi donc? Toute l'antiquité,
Plus près que nous de cet âge vanté,
En a transmis et pleuré la mémoire.

par les convenances et force embellissements poétiques, la description d'une de ces journées que consacraient au plaisir les chevaliers de *la Caserne* ou de *Feuillancour*. (Voyez la Préface)

1. Dans le premier livre des *Métamorphoses*.

VOLNY.

L'antiquité ment un peu, comme on sait;
Il faut plutôt l'admirer que la croire.
Ouvre les yeux, vois l'homme; et ce qu'il est
De ce qu'il fut te donnera l'histoire.

TALCIS.

L'enfant, qui plut par ses jeunes attraits,
A soixante ans conserve-t-il ses traits?
L'homme a vieilli : sans doute en son enfance
Il ne fut point ce qu'il est aujourd'hui[1].
Si l'univers a jamais pris naissance,
Ces jours si beaux ont dû naître avec lui.

VOLNY.

Rien ne vieillit...

Volmon alors se lève :
« Mes chers amis, tous trois vous parlez d'or;

1. Il y a dans l'édition de 1779, que nous ne connaissons que par quelques citations du *Mercure* de 1780 :

Ne mettons point dans la même balance
L'homme d'alors et l'homme d'aujourd'hui.

» Mais je prétends qu'il vaudrait mieux encor
» Réaliser entre nous ce beau rêve.
» Loin de Palerme, à l'ombre des vergers,
» Pour un seul jour devenons tous bergers.
» Mais gardons-nous d'oublier nos bergères.
» De l'innocence elles ont tous les goûts :
» Parons leurs mains de houlettes légères.
» L'amour champêtre est, dit-on, le plus doux. »
Avec transport cette offre est écoutée;
On la répète, et chacun d'applaudir.
Laure et Zulmis voudraient déjà partir;
Églé sourit; Naïs est enchantée;
On fixe un jour; et, ce jour attendu
Commence à peine, on part, on est rendu.

Sur le penchant d'une haute montagne
La main du Goût construisit un château,
D'où l'œil au loin se perd dans la campagne.
De ses côtés part un double coteau.
L'un est couvert d'un antique feuillage
Que la cognée a toujours respecté;
Du voyageur il est peu fréquenté,
Et n'offre aux yeux qu'une beauté sauvage.
L'autre présente un tableau plus riant :
L'épi jaunit; Zéphire en s'égayant
Aime à glisser sur la moisson dorée;

Et tout auprès la grappe colorée
Fait succomber le rameau chancelant.
Ces deux coteaux, arrondis en ovale,
Forment au loin un vallon spacieux,
Dont la Nature, admirable en ses jeux,
A bigarré la surface inégale.
Ici s'élève un groupe d'orangers
Dont les fruits d'or pendent sur des fontaines;
Plus loin fleurit, sous l'abri des vieux chênes,
Le noisetier si chéri des bergers;
A quelques pas se forme [1] une éminence,
D'où le pasteur appelle son troupeau :
De là son œil suit avec complaisance
Tous les détours d'un paisible ruisseau :
Et serpentant, il baigne la prairie,
Il fuit, revient dans la plaine fleurie,
Où tour à tour il murmure et se tait,
Se rétrécit et coule avec vitesse,
Puis s'élargit et reprend sa paresse,
Pour faire encor le chemin qu'il a fait [2] :

1. *Se forme* est faible et impropre; *s'élève* était le mot demandé : mais il est déjà plus haut.

2. Bertin, dans la Description de Trianon, a peint les mêmes accidents :

Vois ce ruisseau qui, dans sa pente,
Mollement entraîné, murmure à petit bruit,

Mais un rocher barre son onde pure ;
Triste, il paraît étranger dans ces lieux ;
Son ombre au loin s'étend sur la verdure,
Et l'herbe croît sur son front sourcilleux.
L'onde, à ses pieds, revient sur elle-même,
Ouvre deux bras pour baigner ses contours,
S'unit encore, et dans ces champs qu'elle aime
Va sous les fleurs recommencer son cours.

Voilà l'asile où la troupe amoureuse
Vient accomplir le projet de Volmon.
Là n'entre point l'étiquette orgueilleuse,
Et les ennuis attachés au bon ton.
La liberté doit régner au village.
Un jupon court, parsemé de feuillage,
A remplacé l'enflure des paniers ;
Le pied mignon sort des riches souliers,
Pour mieux fouler la verdure fleurie ;
La robe tombe, et la jambe arrondie
A l'œil charmé se découvre à moitié ;

Se tait, murmure encor, se replie, et serpente,
Va, revient, disparaît, plus loin brille et s'enfuit ;
Et, se jouant dans la prairie
Parmi le trèfle et les roseaux,
Sépare à chaque instant ces bouquets d'arbrisseaux
Qu'un pont officieux à chaque instant marie.

De la toilette on renverse l'ouvrage ;
Dans sa longueur le chignon déployé
Flotte affranchi de son triste esclavage ;
La propreté succède aux ornements ;
Du corps étroit on a brisé la chaîne :
Le sein se gonfle et s'arrondit sans peine
Dans un corset noué par les amants ;
Le front, caché sous un chapeau de roses,
Ne soutient plus le poids des diamants.
La beauté gagne à ces métamorphoses ;
Et nos amis, dans leur fidélité,
Du changement goûtent la volupté.

Dans la vallée on descend au plus vite,
Et des témoins on fuit l'œil indiscret ;
La Liberté, l'Amour, et le Secret,
De nos bergers forment toute la suite.
Déjà du ciel l'azur était voilé,
Déjà la nuit de son char étoilé
Sur ces beaux lieux laissait tomber son ombre ;
D'un pied léger on franchit le coteau,
Et ces chansons vont réveiller l'Écho
Qui reposait dans la caverne sombre :

« Couvre le muet univers ;
» Parais, Nuit propice et tranquille,

» Et fais tomber sur cet asile
» La paix qui règne dans les airs.

» Ton sceptre impose à la nature
» Un silence majestueux;
» On n'entend plus que le murmure
» Du ruisseau qui coule en ces lieux.

» Sois désormais moins diligente,
» Belle avant-courrière du jour;
» La Volupté douce et tremblante
» Fuit et se cache à ton retour.

» Tu viens dissiper les mensonges
» Qui berçaient les tristes mortels,
» Et la foule des jolis songes
» S'enfuit devant les maux réels.

» Pour nous, réveillons-nous sans cesse,
» Et sacrifions à Vénus.
» Il vient un temps, ô ma maîtresse,
» Où l'on ne se réveille plus. »

Le long du bois, quatre toits de feuillage
Sont élevés sur les bords du ruisseau;

Et le Sommeil, qui se plaît au village,
N'oublia point cet asile nouveau.
L'ombre s'enfuit ; l'amante de Céphale
De la lumière annonçait le retour,
Et, s'appuyant sur les portes du jour,
Laissait tomber le rubis et l'opale.
Les habitants des paisibles hameaux
Se répandaient au loin dans la campagne ;
La cornemuse éveillait les troupeaux ;
En bondissant les folâtres agneaux
Allaient blanchir le flanc de la montagne ;
De mille oiseaux le ramage éclatant
De ce beau jour saluait la naissance [1].
Volmon se lève, et Zulmis le devance :
Leurs yeux charmés avec étonnement
A son réveil contemplent la nature.
Ce doux spectacle était nouveau pour eux :
Et des cités habitants paresseux,
Ils s'étonnaient de fouler la verdure,
A l'instant même où tant d'êtres oisifs

1. C'est probablement à cette description qu'appartiennent ces vers de l'édition de 1779, cités dans le Mercure de 1780 :

Et Lachésis, pour former ce beau jour,
Ne fila point avec l'or et la soie ;
Mais la Paresse et le dieu des erreurs
L'avaient filé de pampres et de fleurs.

Pour échapper à l'ennui qui les presse,
Sur des carreaux dressés par la Mollesse
Cherchent en vain quelques pavots tardifs.

Reine un moment, déjà la jeune Aurore
Abandonnait l'horizon moins vermeil;
Volny soupire, et détourne sur Laure
Des yeux chargés d'amour et de sommeil.
A ses côtés la belle demi-nue
Dormait encore; une jambe étendue
Semble chercher l'aisance et la fraîcheur,
Et laisse voir ces charmes dont la vue
Est pour l'amant la dernière faveur.
Sur une main sa tête se repose;
L'autre s'allonge, et, pendant hors du lit,
A chaque doigt fait descendre une rose.
Sa bouche encore et s'entr'ouvre et sourit:
Mais tout à coup son paisible visage
S'est coloré d'un vermillon brillant.
Sans doute alors un songe caressant
Des voluptés lui retraçait l'image.
Volny, qui voit son sourire naissant,
Parmi les fleurs qui parfument sa couche
Prend une rose, et près d'elle à genoux,
Avec lenteur la passe sur sa bouche,
En y joignant le baiser le plus doux.

Pour consacrer la nouvelle journée,
On dut choisir un cantique à l'Amour.
Il exauça l'oraison fortunée,
Et descendit dans ce riant séjour.
Voici les vers qu'on chantait tour à tour :

« Divinités que je regrette,
» Hâtez-vous d'animer ces lieux.
» Êtres charmants et fabuleux,
» Sans vous la nature est muette.

» Jeune épouse du vieux Tithon,
» Pleure sur la rose naissante;
» Écho, redeviens une amante;
» Soleil, sois encore Apollon.

» Tendre Io, paissez la verdure;
» Naïades, habitez ces eaux,
» Et de ces modestes ruisseaux
» Ennoblissez la source pure.

» Nymphes, courez au fond des bois,
» Et craignez les feux du Satyre;
» Que Philomèle une autre fois
» A Progné conte son martyre.

» Renaissez, Amours ingénus;
» Reviens, volage époux de Flore;
» Ressuscitez, Grâces, Vénus;
» Sur des païens régnez encore.

» C'est aux champs que l'Amour naquit :
» L'Amour se déplaît à la ville.
» Un bocage fut son asile,
» Un gazon fut son premier lit;
» Et les bergers et les bergères
» Accoururent à son berceau.
» L'azur des cieux devint plus beau;
» Les vents de leurs ailes légères
» Osaient à peine raser l'eau;
» Tout se taisait, jusqu'à Zéphire;
» Et, dans ce moment enchanteur,
» La nature sembla sourire,
» Et rendre hommage à son auteur. »

Zulmis alors ouvre la bergerie,
Et le troupeau, qui s'échappe soudain,
Court deux à deux sur l'herbe rajeunie.
Volmon le suit, la houlette à la main.
Un peu plus loin Florval et son amante
Gardent aussi les dociles moutons.
Ils souriaient, quand leur bouche ignorante

Sur le pipeau cherchait en vain des sons.
Dans un verger planté par la Nature,
Où tous les fruits mûrissent sans culture,
La jeune Églé porte déjà ses pas.
Quand les rameaux s'éloignent de ses bras,
L'heureux Talcis l'enlève avec mollesse ;
Il la soutient, et ses doigts délicats
Vont dégarnir la branche qu'elle abaisse.
A d'autres soins Volny s'est arrêté.
Entre ses mains le lait coule et ruisselle ;
Et près de lui son amante fidèle
Durcit ce lait en fromage apprêté.
Aimables soins! travaux doux et faciles[1] !
Vous occupez en donnant le repos ;
Bien différents du tumulte des villes,
Où les plaisirs deviennent des travaux.

Le dieu du jour, poursuivant sa carrière,
Règne en tyran sur l'univers soumis.
Son char de feu brûle autant qu'il éclaire,
Et ses rayons, en faisceaux réunis,
D'un pôle à l'autre embrasent l'hémisphère.

1. Tout ce tableau pastoral nous paraît aujourd'hui fade et maniéré : c'était le goût du temps, et presque tous les poëtes du XVIIIe siècle ont donné dans le même travers.

Heureux alors, heureux le voyageur
Qui sur sa route aperçoit un bocage
Où le zéphyr, soupirant la fraîcheur,
Fait tressaillir le mobile feuillage!

Un bassin pur s'étendait sous l'ombrage.
Je vois tomber les jaloux vêtements,
Qui, dénoués par la main des amants,
Restent épars sur l'herbe du rivage.
Un voile seul s'étend sur les appas;
Mais il les couvre et ne les cache pas[1].
Des vêtements tel fut jadis l'usage.
Laure et Talcis, en dépit des chaleurs,
A la prairie ont dérobé ses fleurs,
Et du bassin ils couvrent la surface[2].

1. Édition de 1779 :

Les feux du jour et le même dessein
Avaient conduit sur les bords du bassin
Tous nos bergers étendus sous l'ombrage.
Je vois tomber. . . .
. . . . . Et ne les cache pas :
L'œil entrevoit, l'esprit voit davantage.

2. Il y a dans l'édition de 1779 une leçon différente et meilleure :

De mille fleurs qui couvrent le gazon,
Laure et Dacis vont faire la moisson,
Et du bassin tapissent la surface.

L'onde gémit; tous les bras dépouillés
Glissent déjà sur les flots émaillés,
Et le nageur laisse après lui sa trace.
En vain mes vers voudraient peindre leurs jeux.
Bientôt du corps la toile obéissante
Suit la rondeur et les contours moelleux.
L'amant sourit, et dévore des yeux
De mille attraits la forme séduisante [1].

Lorsque Zulmis s'élança hors du bain,
L'heureux Volmon l'essuya de sa main.
Qu'avec douceur cette main téméraire
Se promenait sur la jeune bergère,
Qui la laissa recommencer trois fois!
Qu'avec transport il pressait sous ses doigts
Et la rondeur d'une cuisse d'ivoire,
Et ce beau sein dont le bouton naissant
Cherche à percer le voile transparent!
Ce doux travail fut long, comme on peut croire;
Mais il finit. Bientôt de toutes parts

1. C'est sans doute à ce récit qu'appartiennent ces vers de l'édition de 1779, cités dans le *Mercure* :

Ces traits cachés, ces charmes arrondis,
Sous le mouchoir toujours ensevelis,
L'onde à loisir les baigne et les arrose.

La modestie élève des remparts
Entre l'amante et l'amant qui soupire.
Volmon les voit, et je l'entends maudire
Cet art heureux de cacher la laideur,
Qu'on décora du beau nom de pudeur.

Volny s'avance, et prenant la parole :
« Par la chaleur retenus dans ces lieux,
» Trompons du moins le temps par quelques jeux,
» Par des récits, par un conte frivole.

» On sait[1] qu'Hercule aima le jeune Hylas.
» Dans ses travaux, dans ses courses pénibles,
» Ce bel enfant suivait toujours ses pas;
» Il le prenait dans ses mains invincibles;
» Ses yeux alors se montraient moins terribles;
» Le fer cruel ne couvrait plus son bras;
» Et l'univers, et Vénus, et la gloire,
» Étaient déjà bien loin de sa mémoire.
» Tous deux un jour arrivent dans un bois
» Où la chaleur ne pouvait s'introduire;
» En attendant le retour de Zéphire,.

1. Parny a pris ici Théocrite pour guide; et il faut avouer, sans partialité pour les anciens, que l'imitation est inférieure à l'original. Que l'on compare, pour s'en assurer, l'idylle treizième du poëte grec. Le même sujet a été traité avec bien du talent par A. Chénier (idylle XI).

» Le voyageur y dormait quelquefois.
» Notre héros sur l'herbe fleurissante[1]
» Laisse tomber son armure pesante[2],
» Et puis s'allonge, et respire le frais,
» Tandis qu'Hylas, d'une main diligente,
» D'un dîner simple ayant fait les apprêts,
» Dans le vallon qui s'étendait auprès
» S'en va puiser une eau rafraîchissante[3].
» Il voit de loin un bosquet d'orangers,
» Et d'une source il entend le murmure.
» Il court, il vole où cette source pure
» Dans un bassin conduit ses flots légers.
» De ce bassin les jeunes souveraines
» Quittaient alors leurs grottes souterraines;
» Sur le cristal leurs membres déployés
» S'entrelaçaient et jouaient avec grâce :
» Ils fendaient l'onde, et leurs jeux variés,

1. Il a employé la même épithète dans les *Galanteries* :

Tantôt sur le bord des ruisseaux,
Couché dans l'herbe fleurissante,
De ses pleurs il grossit leurs flots.

2. Il faudrait *son arme*, sa massue : Hercule n'avait point d'*armure*.

3. Théocrite, X, 36 :

Κ' ὤχεθ' Ὑλας ὁ ξανθὸς ὕδωρ ἐπιδόρπιον οἰσῶν.

» Sans la troubler, agitaient sa surface.
» Hylas arrive, une cruche[1] à la main,
» Ne songeant guère aux Nymphes qui l'admirent;
» Il s'agenouille, il la plonge; et soudain
» Au fond des eaux les Naïades l'attirent.
» Sous un beau ciel, lorsque la nuit paraît,
» Avez-vous vu l'étoile étincelante
» Se détacher de sa voûte brillante[2],
» Et dans les flots s'élancer comme un trait?
» Dans un verger, sur la fin de l'automne,
» Avez-vous vu le fruit, dès qu'il mûrit,

1. L'annotateur du Parny de la collection *Lefèvre*, que nous avons souvent pris pour guide, prétend que le mot *cruche* n'est pas élégamment choisi. N'aimerait-on pas mieux, dit-il, « une urne dans » la main? » Qu'on nous permette, pour cette fois, de n'être pas de son avis.

2. Théocrite, XIII, 49 :

. . . . Κατήριπε δ' ἐς μέλαν ὕδωρ
ἀθρόος, ὡς ὅκα πυρσὸς ἀπ' οὐρανῶ ἤριπεν ἀστὴρ
ἀθρόος ἐν πόντῳ.

Parny emploie la même comparaison, mais en variant l'expression, dans le troisième chant d'*Isnel*, quand il décrit Ornof courant avec rapidité dans les rangs ennemis; et aussi dans le premier chant du *Paradis perdu* :

Rapide, il tombe ainsi qu'un météore
Qui fend les airs. . . .

Ici *la voûte* serait peut-être mieux que *sa voûte*.

» Quitter la branche où longtemps il pendit,
» Pour se plonger dans l'onde qui bouillonne?
» Soudain il part, et l'œil en vain le suit.
» Tel disparaît le favori d'Alcide.
» Entre leurs bras les Nymphes l'ont reçu,
» Et, l'échauffant sur leur sein demi-nu,
» L'ont fait entrer dans le palais humide.
» Bientôt Hercule, inquiet et troublé,
» Accuse Hylas dans son impatience;
» Il craint, il tremble; et son cœur désolé
» Connaît alors le chagrin de l'absence.
» Il se relève; il appelle trois fois,
» Et par trois fois, comme un souffle insensible,
» Du sein des flots sort une faible voix[1].
» Il rentre et court dans la forêt paisible,
» Il cherche Hylas : ô tourment du désir[2]!
» Le jour déjà commençait à s'enfuir;
» Son âme alors s'ouvre toute à la rage;

1. Théocrite, idyl. x, 55 :

Ἀμφιτρυωνιάδας δὲ, ταρασσομενος περὶ παιδὶ,
ᾤχετο. . . . . .
Τρὶς μὲν Ὕλαν ἄϋσεν, . . .
. . . . . ἀραιὰ δ' ἵκετο φωνὰ
ἐξ ὕδατος.

2. Ibid., 65 :

Παῖδα ποθῶν δεδόνατο, . . .

» La terre au loin retentit sous ses pas[1];
» Des pleurs brûlants sillonnent son visage;
» Terrible, il crie : *Hylas! Hylas! Hylas!*
» Du fond des bois l'écho répond : *Hylas!*
» Et cependant les folâtres déesses
» Sur leurs genoux tenaient l'aimable enfant,
» Lui prodiguaient les plus douces caresses,
» Et rassuraient son cœur toujours tremblant[2]. »

Volny se tut; les naïves bergères
Écoutaient bien, mais ne comprenaient guères[3].

L'antiquité, si charmante d'ailleurs,
Dans ses plaisirs n'était pas scrupuleuse;
De ses amours la peinture odieuse
Dépare un peu ses écrits enchanteurs.

1. Théocrite, ibid., 65.

. . . . Πολὺν δ' ἐπελάμβανε χῶρον.

2. Ibid., 53.

Νύμφαι μὲν, σφετέροις ἐπὶ γούνασι κῶρον, ἔχοισαι
Δακρυόεντ', ἀγανοῖσι παρεψύχον' ἐπέεσσιν.

3. C'est peut-être en cet endroit qu'étaient placés ces vers de l'édition de 1779, cités par le *Mercure* :

Vous eussiez vu la cohorte amoureuse
Baisser les yeux, écouter et rougir :
Mais, comme on sait, la pudeur est douteuse.

Lorsque ennuyé des baisers de sa belle,
Anacréon, dans son égarement,
Porte à Bathylle un encens fait pour elle,
Sa voix afflige et n'a rien de touchant.
Combien de fois, vif et léger Catulle,
En vous lisant je rougissais pour vous!
Combien de fois, voluptueux Tibulle,
J'ai repoussé, dans mes justes dégoûts,
Ces vers heureux qui devenaient moins doux[1]!
Et vous encore, ô modeste Virgile!
Votre âme simple, et naïve, et tranquille,
A donc connu la fureur de ces goûts[2]?
Pour Cupidon quand vous quittez les Grâces,
Cessez vos chants, et rougissez du moins[3].

1. Tibulle, en effet, le sensible et délicat amant de Délie, a soupiré pour Marathus, et a fait même une espèce d'*Art d'aimer* à l'usage des infâmes de son temps. Il y a dans l'*Epître de Ginguené à Parny* quelques vers qui se placent ici naturellement :

Tibulle, qui n'est point taxé d'humeur légère,
Après Délie, aima Némésis et Néère :
Et même un autre amour.... Mais le fils de Vénus
Efface en rougissant le nom de Marathus.

2. Témoin sa seconde églogue.

3. Var. Je suis tenté de vous en aimer moins.

Cette leçon, rejetée par le poëte, était pourtant meilleure. En effet, à quel propos dire maintenant à Tibulle, à Virgile, à Catulle,

On suit encor vos leçons efficaces;
Mais, pour les suivre, on prend de justes soins,
Et l'on se cache en marchant sur vos traces.
Vous m'entendez, prêtresses de Lesbos,
Vous, de Sapho disciples renaissantes?
Ah! croyez-moi, retournez à Paphos,
Et choisissez des erreurs plus touchantes.
De votre cœur écoutez mieux la voix;
Ne cherchez point des voluptés nouvelles.
Malgré vos vœux, la nature a ses lois,
Et c'est pour nous que sa main vous fit belles.

Mais revenons à nos premiers plaisirs,
Tournons les yeux sur la troupe amoureuse
Qui dans un bois, refuge des zéphyrs,
Et qu'arrosait une onde paresseuse,
Vient d'apprêter le rustique repas.
La propreté veillait sur tous les plats.
La jeune Flore, avec ses doigts de rose,
Avait de fleurs tapissé le gazon.
Le dieu du vin dans le ruisseau dépose
Ce doux nectar qui trouble la raison :
A son aspect l'appétit se réveille.

de ne plus faire de vers pareils, ou de rougir d'en avoir fait? mais on peut bien leur dire qu'on les aimerait davantage s'ils eussent été plus délicats.

Le fruit paraît; de feuilles couronné,
En pyramide il remplit la corbeille;
Et dans l'osier le lait emprisonné
Blanchit auprès de la pêche vermeille[1].

De ce repas on bannit avec soin
Les froids bons mots toujours prévus de loin,
Les longs détails de l'intrigue nouvelle,
Les calembours si goûtés dans Paris,
Des compliments la routine éternelle,
Et les fadeurs et les demi-souris.
La Liberté n'y voulut introduire
Que les plaisirs en usage à Paphos :
Le Sentiment dictait tous les propos,
Et l'on riait sans projeter de rire.
On termina le festin par des chants.
La voix d'Églé, molle et voluptueuse,
Fit retentir ses timides accents;
Et les soupirs de la flûte amoureuse,
Mêlés aux siens, paraissaient plus touchants.
L'eau qui fuyait, pour la voir et l'entendre,
Comme autrefois n'arrêta point son cours;

1. L'auteur a placé cette aventure au printemps; car il dira plus loin que l'orme n'est pas encore en fleur, et se couvre d'un tendre feuillage. Il est probable qu'en Sicile même on ne voit pas au printemps de pêches mûres et vermeilles.

Le chêne altier n'en devint pas plus tendre,
Et les rochers n'en étaient pas moins sourds;
Rien ne changea; mais l'oreille attentive
Jusques au cœur transmettait tous ses sons.
En les peignant, sa voix douce et naïve
Faisait germer les tendres passions.
L'heureux Volny, placé vis-à-vis d'elle,
Volny, charmé de sa grâce nouvelle,
Et de ses chants fidèle admirateur,
Applaudissait avec trop de chaleur.
Églé se tait; Volny l'écoute encore,
Et tient fixés ses regards attendris
Sur cette bouche où voltigent les Ris,
Et d'où sortait une voix si sonore.
Laure voit tout : que ne voit point l'amour!
De cet oubli son âme est offensée;
Et, pour venger sa vanité blessée,
Elle prétend l'imiter à son tour.
Au seul Talcis elle affecte de prendre
Un intérêt qu'elle ne prenait pas;
Sa voix pour lui voulait devenir tendre;
Ses yeux distraits voulaient suivre ses pas;
Et, quand Volny revint à sa maîtresse,
Un froid accueil affligea sa tendresse.
Il nomme Laure, elle ne l'entend plus;
Il veut parler, on lui répond à peine.

C'en est assez : mille soupçons confus
Ont pénétré dans son âme incertaine.
Amants, amants, voilà votre portrait!
Un sort malin vous promène sans cesse
Des pleurs aux ris, des ris à la tristesse;
Un rien vous choque, un rien vous satisfait:
Un rien détruit ce qu'un rien a fait naître;
Tous vos plaisirs sont voisins d'un tourment,
Et vos tourments sont des plaisirs peut-être.
Ah! l'on dit vrai : l'Amour n'est qu'un enfant.

Volny rêvait, à sa douleur en proie;
Et ses amis, égayés par le vin,
Remarquaient peu son trouble et son chagrin.
Pour modérer les excès de leur joie,
Zulmis s'assied, et leur fait ce récit.
Amour dictait, Amour me l'a redit.

« Dans ces beaux lieux où, paisible et fidèle,
» L'heureux Ladon coule parmi les fleurs,
» Du dieu de Gnide une jeune immortelle
» Fuyait, dit-on, les trompeuses douceurs :
» C'était Syrinx. Pan soupira près d'elle,
» Et pour ses soins n'obtint que des rigueurs.
» Au bord du fleuve, un jour que l'inhumaine
» Se promenait au milieu de ses sœurs,

» Pan l'aperçoit, et vole dans la plaine,
» Bien résolu d'arracher ces faveurs
» Que l'Amour donne et ne veut pas qu'on prenne.
» A cet aspect, tremblant pour ses appas,
» La Nymphe fuit, et ses pieds délicats,
» Sans la blesser, glissent sur la verdure [1].
» Déjà la fleur qui formait sa parure
» Tombe du front qu'elle crut embellir,
» Et, balancés sur l'aile du Zéphyr,
» Ses longs cheveux flottent à l'aventure [2].
» Tremblez, Syrinx; vos charmes demi-nus
» Vont se faner sous une main profane,
» Et vous allez des autels de Diane
» Passer enfin aux autels de Vénus.
» *Dieu de ces bords, sauvez-moi d'un outrage* [3] *!*

1. C'est une hyperbole poétique un peu usée, et cependant toujours gracieuse. Le vieil Hésiode l'avait déjà employée pour décrire la course rapide d'Iphiclus. Virgile a dit de Camille :

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.

2. Ovide, dans la fable de *Daphné* :

. . . . . *Nudabant corpora venti,*
Obviaque adversas vibrabant flamina vestes,
Et levis impexos retro dabat aura capillos.

3. Ovide, au même endroit :

Fer, pater, inquit, opem.

» Elle avait dit : sur l'humide rivage
» Son pied léger s'arrête et ne fuit plus;
» Au fond des eaux l'un et l'autre[1] se plongent;
» Sa voix expire, et dans l'air étendus
» Déjà ses bras en feuilles se prolongent;
» Son sein, caché sous un voile nouveau,
» Palpite encore, en changeant de nature;
» Ses cheveux noirs se couvrent de verdure[2];
» Et sur son corps, qui s'effile en roseau,
» Les nœuds pareils, arrondis en anneau,
» Des membres nus laissent voir la jointure.
» Le dieu, saisi d'une soudaine horreur,
» S'est arrêté; sous la feuille tremblante
» Ses yeux, séduits et trompés par son cœur,
» Cherchent encor sa fugitive amante.
» Mais tout-à-coup le Zéphyr empressé
» Vient se poser sur la tige naissante,
» Et par ses jeux le roseau balancé
» Forme dans l'air une plainte mourante.

1. L'un et l'autre *pied* apparemment.

2. Ovide :

Vix prece finita, torpor gravis alligat artus;
Mollia cinguntur tenui præcordia libro;
In frondem crines, in ramos brachia crescunt.
Pes, modo tam velox, pigris radicibus hæret.

» *Ah!* dit le dieu, *ce soupir est pour moi;*
» *Trop tard, hélas! son cœur devient sensible.*
» *Nymphe chérie et toujours inflexible,*
» *J'aurai du moins ce qui reste de toi.*
» Parlant ainsi, du roseau qu'il embrasse
» Ses doigts tremblants détachent les tuyaux;
» Il les polit, et la cire tenace
» Unit entre eux les différents morceaux[1].
» Bientôt sept trous de largeur inégale
Des tons divers ont fixé l'intervalle[2].
» Sa bouche alors s'y colle avec ardeur.
» Des sons nouveaux l'heureuse mélodie,
» De ses soupirs imitant la douceur,
» Retentissait dans son âme attendrie.
» *Reste adoré de ce que j'aimais tant,*
» S'écria-t-il, *résonne dans ces plaines;*

1. Virgile, *Égl.* II :

Pan primus calamos cera conjungere plures
Instituit. . . .

2. Ovide, dans la fable de Syrinx :

Atque ita disparibus calamis compagine ceræ
Inter se junctis. . . .

Virgile, *Égl.* II :

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula. . . .

» *Soir et matin tu rediras mes peines, —*
» *Et des amours tu seras l'instrument.*

« Je le vois trop, » reprit la jeune Laure,
« On ne saurait commander aux amours.
» Apollon même et tous ses beaux discours
» Ne touchent point la Nymphe qu'il adore. »
« Non, » dit Florval, « et sur le Pinde encore
» Ses nourrissons, de lauriers couronnés,
» Trouvent souvent de nouvelles Daphnés.
» La vanité sourit à leur hommage,
» On leur prodigue un éloge flatteur;
» Mais rarement de l'amour de l'ouvrage
» La beauté passe à l'amour de l'auteur.
» Lorsque Sapho prenait sa lyre,
» Et lui confiait ses douleurs,
» Tous les yeux répandaient des pleurs.
» Tous les cœurs sentaient son martyre.
» Mais ses chants aimés d'Apollon,
» Ses chants heureux, pleins de sa flamme
» Et du désordre de son âme,
» Ne pouvaient attendrir Phaon.
» Gallus, dont la muse touchante
» Peignait si bien la volupté,
» Gallus n'en fut pas moins quitté;
» Et sa Lycoris inconstante

» Suivit, en dépit des hivers [1],
» Un soldat robuste et sauvage
» Qui faisait de moins jolis vers,
» Et n'en plaisait que mieux, je gage.
» Pétrarque (à ce mot un soupir
» Échappe à tous les cœurs sensibles),
» Pétrarque, dont les chants flexibles
» Inspiraient partout le plaisir,
» N'inspira jamais rien à Laure;
» Elle fut sourde à ses accents;
» Et Vaucluse répète encore
» Sa plainte et ses gémissements.
» Waller soupira pour sa belle
» Les sons les plus mélodieux;
» Il parlait la langue des dieux,
» Et Sacharissa fut cruelle [2].
» Ainsi ces peintres enchanteurs,
» Qui des amours tiennent l'école,
» De l'amour qui fut leur idole
» N'éprouvèrent que les rigueurs.

1. Virgile, *Égl.* x :

Alpinas, ah dura! nives et frigora Rheni
Me sine sola vides. . . .

2. Nom poétique sous lequel Waller a célébré les attraits et aussi la cruauté de lady Sydney.

» Mais leur voix touchante et sonore
» S'est fait entendre à l'univers;
» Les Grâces ont appris leurs vers,
» Et Paphos les redit encore.
» Leurs peines, leurs chagrins d'un jour
» Laissent une longue mémoire;
» Et leur muse, en cherchant l'amour,
» A du moins rencontré la gloire. »

Florval ainsi critique les erreurs
Dont il ne peut garantir sa jeunesse,
Car trop souvent, aux rives du Permesse;
Pour le laurier il néglige les fleurs.

De ces récits l'enchaînement paisible
Du triste amant redoublait le chagrin;
Il observait un silence pénible.
De sa maîtresse il se rapproche enfin :
« Rassurez-vous; je vais par mon absence
» Favoriser vos innocents projets.
— » Il n'est plus temps d'éviter ma présence;
» J'ai pénétré vos innocents secrets.
» — Un autre plaît, et Laure est infidèle.
» — A vos regards une autre est la plus belle.
— » En lui parlant, vous avez soupiré.
— » Vous l'écoutiez, et vous n'écoutiez qu'elle.

» — Aimez en paix ce rival adoré.
» — Soyez heureux dans votre amour nouvelle.
» — Oubliez-moi.— Je vous imiterai. »
Volny s'éloigne, et, pour cacher ses larmes,
Du bois voisin il cherche l'épaisseur.
Laure en gémit; les plus vives alarmes
Vont la punir d'un moment de rigueur.
La vanité se trouvant satisfaite,
Bientôt l'Amour parle en maître à son cœur :
Elle maudit sa colère indiscrète,
S'accuse seule, et cache de sa main
Les pleurs naissants qui mouillent son beau sein.

Le regard morne et fixé sur la terre,
Volny déjà, seul avec son ennui,
Était entré dans la même chaumière
Que sa maîtresse habitait avec lui.
Faible, il s'assied sur ce lit de feuillage
Si bien connu par un plus doux usage.
Là tout-à-coup, au milieu des sanglots,
Son cœur trop plein s'ouvre, et laisse un passage
A la douleur qui s'exhale en ces mots :
« Ah! Je lirais d'un œil sec et tranquille
» De mon trépas l'arrêt inattendu;
» Mais je succombe à ce coup imprévu,
» Et sous son poids je demeure immobile.

» Oui, pour jamais je renonce aux amours,
» A l'amitié cent fois plus criminelle;
» Et dans un bois cachant mes tristes jours,
» Je haïrai : la haine est moins cruelle. »
Tous ses amis entrent dans ce moment.
Le cœur rempli de crainte et d'espérance,
Laure suivait; elle voit son amant,
Et dans ses bras soudain elle s'élance.
L'ingrat Volny, pressé de toutes parts,
Ne voulut point se retourner vers Laure;
Il savait trop qu'un seul de ses regards
Eût obtenu ce pardon qu'elle implore.
« Ah! dans tes yeux mets au moins tes refus.
» — Je suis trahi; non, vous ne m'aimez plus! »
Sa main alors repousse cette amante,
Qui d'un seul mot attendait son bonheur;
Mais aussitôt, condamnant sa rigueur,
Il se retourne et la voit expirante.
A cet aspect, quelle fut sa douleur!
Il la saisit, dans ses bras il la presse,
Étend ses doigts pour réchauffer son cœur.
Lui parle en vain, la nomme sa maîtresse.
Et de baisers la couvre avec ardeur.
De ces baisers l'amoureuse chaleur
Rappelle enfin la bergère à la vie;
Elle renaît, et se voit dans ses bras.

Quel doux moment! son âme trop ravie
Retourne encore aux portes du trépas;
Mais son ami, par de vives caresses,
Lui rend encor l'usage de ses sens.
Qui peut compter leurs nouvelles promesses,
Leurs doux regrets, leurs transports renaissants?
Chaque témoin en devint plus fidèle.
Églé surtout regardait son amant,
Et soupirait après une querelle,
Pour le plaisir du raccommodement.

La troupe sort; et chacun dans la plaine
S'en va tresser des guirlandes de fleurs.
Avec plus d'art mariant les couleurs,
Déjà Talcis avait fini la sienne,
Quand sa maîtresse, épiant le moment,
D'entre ses doigts l'arrache adroitement,
La jette au loin, sourit, et prend la fuite;
Puis en arrière elle tourne des yeux
Qui lui disaient : « Viens donc à ma poursuite [1]. »
Il la comprit, et n'en courait que mieux.
Mais un faux pas fit tomber la bergère,
Et du zéphyr le souffle téméraire

1. Virgile :

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Vint dévoiler ce qu'on voile si bien.
On vit, Églé!... Mais non; l'on ne vit rien :
Car ton amant, réparant toutes choses,
Jeta sur toi des fleurs à pleines mains,
Et dans l'instant tous ces charmes divins
Furent cachés sous un monceau de roses.
De ses deux bras le berger qui sourit
Entoure Églé, pour mieux cacher sa honte;
Et ce faux pas rappelle à son esprit
Ce récit court, et qui n'est point un conte.

« Symbole heureux de la candeur,
» Jadis plus modeste et moins belle,
» Du lis qui naissait auprès d'elle
» La rose eut, dit-on, la blancheur [1].
» Elle était alors sans épine,
» C'est un fait. Écoutez comment
» Lui vint la couleur purpurine;
» J'aurai conté dans un moment.

» Dans ce siècle de l'innocence,
» Où les dieux, un peu plus humains,

1. Plus loin il dira dans le poëme des *Fleurs* :

Dans ce moment la rose prit naissance;
D'un jeune lis elle avait la blancheur.

» Regardaient avec complaisance
» L'univers sortant de leurs mains,
» Où l'homme, sans aucune étude,
» Savait tout ce qu'il faut savoir,
» Où l'amour était un devoir,
» Et le plaisir une habitude :
» Au temps où Saturne régna,
» Une belle au matin de l'âge,
» Une seule (notez cela),
» Fut cruelle, malgré l'usage.
» L'histoire ne dit pas pourquoi ;
» Mais elle avait rêvé, je gage ;
» Et crut après de bonne foi
» Qu'être vierge c'est être sage.
» Je ne veux point vous raconter
» Par quel art l'enfant de Cythère
» Conduisit la simple bergère
» A ce pas si doux à sauter.
» Dans une aventure amoureuse,
» Pour le conteur et pour l'amant
» Toute préface est ennuyeuse :
» Venons bien vite au dénoûment.
» Elle y vint donc ; et la verdure
» Reçut ses charmes faits au tour,
» Qu'avait arrondis la Nature
» Exprès pour les doigts de l'Amour.

» Alors une bouche brûlante
» Effleure et rebaise à loisir
» Ces appas voués au plaisir,
» Mais qu'une volupté naissante
» N'avait jamais fait tressaillir.
» La Pudeur voit, et prend la fuite;
» Le berger fait ce qu'il lui plaît;
» La bergère tout interdite
» Ne conçoit rien à ce qu'il fait.
» Il saisit sa timide proie;
» Elle redoute son bonheur,
» Et commence un cri de douleur
» Qui se termine en cri de joie.
» Cependant du gazon naissant
» Que foulait le couple folâtre,
» Une rose était l'ornement :
» Une goutte du plus beau sang
» Rougit tout-à-coup son albâtre.
» Dans un coin le fripon d'Amour
» S'applaudissait de sa victoire;
» Et voulant de cet heureux jour
» Laisser parmi nous la mémoire :
» *Conserve à jamais ta couleur,*
» Dit-il à la rose nouvelle;
» *De tes sœurs deviens la plus belle;*
» *D'Hébé sois désormais la fleur;*

» *Ne crois qu'au mois où la nature*
» *Renaît au souffle du printemps,*
» *Et d'une beauté de quinze ans*
» *Sois le symbole et la peinture.*
» *Ne te laisse donc plus cueillir*
» *Sans faire éprouver ton épine;*
» *Et qu'en te voyant on devine*
» *Qu'il faut acheter le plaisir.*

» Ce récit n'est point mon ouvrage,
» Et mes yeux l'ont lu dans Paphos
» A mon dernier pèlerinage.
» En apostille étaient ces mots :
» *Tendres amants, si d'aventure*
» *Vous trouvez un bouton naissant,*
» *Cueillez; le bouton en s'ouvrant*
» *Vous guérira de la piqûre.* »

Florval alors s'assied contre un ormeau.
Sur ses genoux ses deux mains rapprochées
Tiennent d'Églé les paupières cachées,
Et de son front portent le doux fardeau.
Tous à la fois entourent la bergère,
Qui leur présente une main faite au tour,
Et les invite à frapper tour-à-tour.
Naïs approche et frappe la première;

Pour mieux tromper elle écarte les doigts,
Et sur le coup fortement elle appuie.
La main d'albâtre en fut un peu rougie.
Églé se tourne, examine trois fois,
Et sur Volmon laisse tomber son choix.
« Ce n'est pas lui ; replacez-vous encore. »
Elle obéit, et soudain son amant
Avec deux doigts la touche obliquement.
« Oh ! pour le coup, j'ai bien reconnu Laure.
— » Vous vous trompez, » lui dit-on sur-le-champ ;
Et l'on sourit de sa plainte naïve.
Déjà Zulmis lève une main furtive ;
Mais le joueur[1], moins juste que galant,
Ouvre ses doigts, et permet à la belle
De l'entrevoir du coin de la prunelle.
Cette fois donc Églé devine enfin.
L'autre à son tour prend la place, et soudain
Sur ses beaux doigts qui viennent de s'étendre
Est déposé le baiser le plus tendre
« Oh ! c'est Volmon, je le reconnais là ! »
Volmon se tut, mais son souris parla.

Sur le gazon la troupe dispersée
Goûtait le frais qui tombait des rameaux.

1. C'est Floirval qu'il désigne par le mot *joueur*, qui est impropre et rend le récit obscur.

Volmon rêvait à des plaisirs nouveaux,
Et ce discours dévoila sa pensée :

« L'histoire dit qu'à la cour de Cypris
» On célébrait une fête annuelle,
» Où du baiser on disputait le prix[1].
» On choisissait des belles la plus belle,
» Jeune toujours, et n'ayant point d'amant.
» Devant l'autel sa main prêtait serment;
» Puis, sous un dais de myrte et de feuillage,
» Des combattants elle animait l'ardeur,
» Et dans ses doigts elle tenait la fleur
» Qui du succès devait être le gage.
» Tous les rivaux, inquiets et jaloux,
» Formant des vœux, arrivaient à la file;
» Devant leur juge ils ployaient les genoux;
» Et chacun d'eux sur sa bouche docile
» De ses baisers imprimait le plus doux.
» Heureux celui dont la lèvre brûlante
» Plus mollement avait su se poser!
» Heureux celui dont le simple baiser
» Du tendre juge avait fait une amante!
» Soudain sur lui ses regards se fixaient,
» Et tous peignaient le désir et l'envie;

1. L'idée de ce récit est prise dans l'idylle XII de Théocrite, vers 30 et suivants, et dans le *Pastor fido*, acte II, scène I.

» A ses côtés les fleurs tombaient en pluie;
» Les cris joyeux, qui dans l'air s'élançaient,
» Le faisaient roi de l'amoureux empire;
» Son nom chéri, mille fois répété,
» De bouche en bouche était bientôt porté,
» Et chaque belle aimait à le redire.
» Le lendemain, les filles à leur tour
» Recommençaient le combat de la veille.
» Que de baisers prodigués en ce jour!
» L'heureux vainqueur sur sa bouche vermeille
» De ces baisers comparait la douceur;
» Plusieurs d'entre eux surpassaient son attente;
» Ses yeux, remplis d'une flamme mourante,
» Laissaient alors deviner son bonheur;
» Ses sens, noyés dans une longue ivresse,
» Sous le plaisir languissaient abattus;
» Aussi le soir sa bouche avec mollesse
» S'ouvrait encore et ne se fermait plus.
» Renouvelons la fête de Cythère;
» De nos baisers essayons le pouvoir;
» Dans l'art heureux de jouir et de plaire,
» On a toujours quelque chose à savoir. »

« Non, » dit Églé, « ce galant badinage
» Ne convient plus dès qu'on a fait un choix;
» Le tendre Amour ne veut point de partage,

» Et *tout ou rien* est une de ses lois. »

Zéphyre alors, commençant à renaître,
Vient modérer les feux brûlants du jour;
Chacun retourne à son travail champêtre,
Disons plutôt à celui de l'amour.
Bois favorable, et qui jamais peut-être
N'avais prêté ton ombre à des heureux,
Tu fus alors consacré par leurs jeux.
Couché sur l'herbe entre les bras de Laure,
Volny mourait et renaissait encore;
Et sous ses doigts la pointe du couteau
Grava ces vers sur le plus bel ormeau :
« Vous qui venez dans ce bocage,
» A mes rameaux qui vont fleurir
» Gardez-vous bien de faire outrage;
» Respectez mon jeune feuillage;
» Il a protégé le plaisir. »

Un lit de fleurs s'étendait sous l'ombrage[1];
Ce peu de mots en expliquait l'usage :
« Confident de mon ardeur,
» Bosquet, temple du bonheur,

1. Il a déjà dit, p. 140 :

Un bassin pur s'étendait sous l'ombrage.

» Sois toujours tranquille et sombre;
» Et puisse souvent ton ombre
» Cacher aux yeux des jaloux
» Une maîtresse aussi belle,
» Un amant aussi fidèle,
» Et des plaisirs aussi doux! »

De ses rayons précipitant le reste,
Phébus touchait aux bornes de son cours,
Et s'en allait dans le sein des amours
Se consoler de la grandeur céleste;
Son disque d'or qui rougit l'horizon
Ne se voit plus qu'à travers le feuillage;
Et, du coteau s'éloignant davantage,
L'ombre s'allonge et court dans le vallon[1].
Enfin la troupe, au château retournée,
De la cité prend le chemin poudreux;
Mais tous les ans elle vient dans ces lieux
Renouveler la champêtre journée.

ÉPILOGUE

C'était ainsi que ma muse autrefois,
Fuyant la ville et cherchant la nature,

1. Virgile :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

De l'âge d'or retraçait la peinture,
Et s'égarait sous l'ombrage des bois.
Pour y chanter, je reprenais encore
Ce luth facile, oublié de nos jours,
Et qui jadis dans la main des Amours
Fit résonner le nom d'Éléonore.
Mon cœur naïf, mon cœur simple et trompé,
N'ayant alors que les goûts de l'enfance,
A tous les cœurs prêtait son innocence.
Ce rêve heureux s'est bientôt dissipé.
D'un doigt léger pour moi la Parque file
Depuis vingt ans de cinq autres suivis;
La raison vient: j'entrevois les ennuis
Qui sur ses pas arrivent à la file.
Mes plus beaux jours sont donc évanouis!
Illusions, qui trompez la jeunesse,
Amours naïfs, transports, première ivresse,
Ah! revenez. Mais, hélas! je vous perds;
Et sur le luth mes mains appesanties
Veulent en vain former de nouveaux airs.
Il n'est qu'un temps pour les douces folies;
Il n'est qu'un temps pour les aimables vers.

LES FLEURS

Vous trompiez donc un amant empressé,
Et c'est en vain que vous m'avez laissé
D'un prompt retour l'espérance flatteuse?
De nouveaux soins vous fixent dans vos bois.
De cette absence[1], hélas! trop douloureuse,
Vos écrits seuls me consolent parfois :
Je les relis, c'est ma plus douce étude.
N'en doutez point; dès les premiers beaux jours,
Porté soudain sur l'aile des Amours,
Je paraîtrai dans votre solitude.

1. Cette pièce parut pour la première fois dans l'*Almanach des Muses* de 1780, sous ce titre, *les Fleurs*, *Epître à Zélie*, et avec ce début :

Quel nouveau soin vous retient dans vos bois?
Loin d'un amant Zélie est-elle heureuse?
De cette absence. . . .

Seule et tranquille à l'ombre des berceaux,
Vous me vantez les charmes du repos,
Et les douceurs d'une sage mollesse;
Vous les goûtez. Aussi votre paresse
Du soin des fleurs s'occupe uniquement.
Ce doux travail plairait à votre amant;
Flore est si belle, et surtout au village!
Fixez chez vous cette beauté volage.
Mais ses faveurs ne se donnent jamais :
Achetez donc, et payez ses bienfaits.

Des Aquilons connaissez l'influence[1],
Et de Phébé méprisez la puissance.
On vit jadis nos timides aïeux
L'interroger d'un regard curieux;
Mais aujourd'hui la sage expérience
A détrompé le crédule mortel.
Sur nos jardins Phébé n'a plus d'empire.
De son rival l'empire est plus réel;
C'est par lui seul que tout vit et respire;

1. Var. . . . . bienfaits.
C'est à Delille à peindre la nature;
De Saint-Lambert la voix brillante et pure
Nous fit connaître et chérir ses trésors :
Ma faible voix va chanter sa parure;
Prêtez l'oreille à ses nouveaux accords.

Et le parterre où vont naître vos fleurs
Doit recevoir ses rayons créateurs.

Du triste hiver Flore craint la présence[1];
C'est au printemps que son règne commence.
Voyez-vous naître un jour calme et serein,
Semez alors, et soyez attentive;
Car du Zéphyr le souffle à votre main
Peut dérober la graine fugitive.
De sa bonté l'eau doit vous assurer :
En la noyant, celle qui, trop légère,
Dans le cristal ne pourra pénétrer,
Sans y germer vieillirait sous la terre.

L'oignon préfère un sol épais et gras[2];
Un sol léger suffit à la semence;

1. Var. Dès que l'hiver, s'éloignant de nos plaines,
Les abandonne aux zéphyrs renaissants,
De leurs sachets tirez enfin les graines
Que votre main recueille tous les ans.
Mais une épreuve est alors nécessaire :
De leur bonté l'eau doit vous assurer.
En les noyant, celle qui, trop légère,
Dans le cristal ne pourra pénétrer,
Sans y germer vieillirait sur la terre.

2. Ce précepte trop général est inexact. Les plantes bulbeuses veulent un sol maigre et léger.

Confiez-lui votre douce espérance,
Et de vos fleurs les germes délicats.
Mais n'allez point sur la graine étouffée
Accumuler un trop pesant fardeau;
Et, sans tarder, arrosez-la d'une eau
Par le soleil constamment échauffée.
Craignez surtout que l'onde en un moment
N'entraîne au loin la graine submergée.
Pour l'arrêter, qu'une paille allongée
D'un nouveau toit la couvre également.
Par ce moyen vous pourrez aisément
Tromper l'effort des Aquilons rapides,
Et de l'oiseau les recherches avides.

N'osez jamais d'une indiscrète main
Toucher la fleur, ni profaner le sein
Que chaque aurore humecte de ses larmes;
Le doigt ternit la fraîcheur de ses charmes,
Et leur fait perdre un tendre velouté,
Signe chéri de la virginité.
Au souffle heureux du jeune époux de Flore
Le bouton frais s'empressera d'éclore,
Et d'exhaler ses plus douces odeurs :
Zéphyre seul doit caresser les fleurs.
Le tendre amant embellit ce qu'il touche.
Témoin ce jour où le premier baiser

Fut tout à coup déposé sur ta bouche.
Un feu qu'en vain tu voulais apaiser
Te colora d'une rougeur nouvelle;
Mes yeux jamais ne te virent si belle.
Mais qu'ai-je dit? devrais-je à mes leçons
Des voluptés entremêler l'image?
Réservons-la pour de simples chansons,
Et que mon vers désormais soit plus sage.

De chaque fleur connaissez les besoins.
Il est des plants dont la délicatesse
De jour en jour en jour exige plus de soins.
Aux vents cruels dérobez leur faiblesse;
Un froid léger leur donnerait la mort.
Qu'un mur épais les défende du nord:
Et de terreau qu'une couche dressée
Sous cet abri soit pour eux engraissée.
Obtenez-leur les regards bienfaisants
Du dieu chéri qui verse la lumière.
J'aime surtout que ses rayons naissants
Tombent sur eux; mais par un toit de verre
De ces rayons modérez la chaleur[1]:
Un seul suffit pour dessécher la fleur.

1. L'emploi des cloches n'a pas pour objet de modérer la chaleur, mais de l'augmenter en la concentrant. Et cela est si vrai, que quelquefois il les faut couvrir de paille pour diminuer l'effet des rayons.

Dans ces prisons retenez son enfance,
Jusqu'au moment de son adolescence.
Quand vous verrez la tige s'élever,
Et se couvrir d'une feuille nouvelle,
Permettez-lui quelquefois de braver
Les Aquilons moins à craindre pour elle.
Mais couvrez-la quand le soleil s'enfuit.
Craignez toujours le souffle de la nuit,
Et les vapeurs de la terre exhalées;
Craignez le froid tout-à-coup reproduit,
Et du printemps les tardives gelées.

Malgré ces soins, parfois l'on voit jaunir
Des jeunes fleurs la tige languissante.
Un mal secret sans doute la tourmente;
La mort va suivre, il faut la prévenir.
D'un doigt prudent découvrez la racine;
De sa langueur recherchez l'origine;
Et, sans pitié, coupez avec le fer
L'endroit malade ou blessé par le ver.
De cette fleur l'enfance passagère
De notre enfance est le vivant tableau.
J'y vois les soins qu'un fils coûte à sa mère,
Et les dangers qui souvent du berceau
Le font passer dans la nuit du tombeau.
Mais quelquefois la plus sage culture

Ne peut changer ce qu'a fait la nature,
Ni triompher d'un vice enraciné.
Ce fils ingrat, en avançant en âge,
Trompe souvent l'espoir qu'il a donné;
Ou, par la mort tout à coup moissonné,
Avant le temps il voit le noir rivage.
Souvent aussi l'objet de votre amour,
La tendre fleur se flétrit sans retour.

Parfois les flots versés pendant l'orage
Dans vos jardins porteront le ravage,
Et sans pitié l'Aquilon furieux
Renversera leurs trésors à vos yeux.
Mais quand d'Iris l'écharpe colorée
S'arrondira sous la voûte des cieux,
Quand vous verrez près de Flore éplorée
Le papillon recommencer ses jeux,
Sur leurs besoins interrogez vos plantes,
Et réparez le ravage des eaux.
Avec un fil, sur de légers rameaux,
Vous soutiendrez leurs tiges chancelantes.

Ces nouveaux soins, partagés avec vous,
Amuseront mon oisive paresse.
Mais ces travaux, ô ma jeune maîtresse,
Seront mêlés à des travaux plus doux.

Vous m'entendez, et rougissez peut-être.
Le jour approche où nos jeux vont renaître.
Hâtez ce jour désiré si longtemps,
Dieu du repos, dieu des plaisirs tranquilles,
Dieu méconnu dans l'enceinte des villes,
Fixez enfin mes désirs inconstants,
Et terminez ma recherche imprudente.
Pour être heureux, il ne faut qu'une amante,
L'ombre des bois, les fleurs, et le printemps.

Printemps chéri, doux matin de l'année,
Console-nous des ennuis des hivers;
Reviens enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'enlever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses!
Que ta présence a de charmes pour moi!
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant te payer tes largesses!
Déjà Zéphyre annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe, et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette;
Mais c'est en vain : le doigt sait vous trouver;

Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recélait vos appas inconnus;
Et destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus[1].

L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier[2].
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,
Et tous les ans, la fleur reconnaissante,
Reparaîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;
Dans cette fleur je revois Adonis.

Dans la jacinthe un bel enfant respire;
J'y reconnais le fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phébus;
Il craint encor le souffle de Zéphyre.

1. Voir p. 24, cette image déjà employée.

2. Une autre tradition fait naître l'anémone du sang d'Adonis. Parny a suivi Bion, I, 66 :

Αἷμα ῥόδον τίκτει, τὰ δὲ δάκρυα τὰν ἀνεμώναν.

Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse.
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur :
Il aime l'ombre à ses ennuis propice,
Mais il craint l'eau qui causa son malheur[1].

N'oubliez pas la brillante auricule.
Soignez aussi la riche renoncule,
Et la tulipe, honneur de nos jardins,
Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
La rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire aurait quelques alarmes.

Que la houlette[2] enlève leurs oignons

1. Parny se trompe, je crois; le narcisse aime l'eau. Les poëtes grecs, qui en avaient fait l'observation, lui donnent les épithètes de ὑγρός, ὑδατινός, φιλομβρος. L'auteur pouvait conserver le jeu de la pensée, en disant que le narcisse aime encore l'eau qu'il aimait jadis : ce qu'a fait Dorat dans son poëme du *Mois de Mai* :

Narcisse, en s'adorant, mourut au bord des flots,
Et, fleur, il semble encor se chercher dans les eaux.

Il y a une idée pareille dans une ancienne épigramme latine de Pentadius.

2. On appelle ainsi une espèce de bêche très-petite.

Vers le déclin de la troisième année,
Puis détachez les nouveaux rejetons
Dont vous verrez la tige environnée;
Ces rejetons fleuriront à leur tour;
Donnez vos soins à leur timide enfance;
De vos jardins elle fait l'espérance,
Et vos bienfaits seront payés un jour.

Voyez ici la jalouse Clytie[1]
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie
Pour regarder son infidèle amant.

Le lis, plus noble et plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux;
Roi des jardins, ce favori de Flore
Charme à la fois l'odorat et les yeux[2].

Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage.
L'humble genêt, le jasmin plus aimé,
Le chèvrefeuille et le pois parfumé

1. Ovide, *Métamorphoses*, IV, 266.

2. Var. Paisible roi de l'empire de Flore,
D'un autre empire il est l'emblème heureux.

Cherchent toujours à couvrir un treillage.
Le jonc pliant sur ces appuis nouveaux
Doit enchaîner leurs flexibles rameaux.

L'iris demande un abri solitaire;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère [1].

Le tendre œillet est faible et délicat;
Veillez sur lui; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie.
Coupez les jets autour de lui pressés;
N'en laissez qu'un; la tige en est plus belle.
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,
Vous donneront une tige nouvelle,
Et quelque jour ces rejetons naissants
Remplaceront leurs pères vieillissants [2].

Aimables fruits des larmes de l'Aurore [3],

1. Ce précepte ainsi donné est inexact. Quelques espèces délicates craignent de recevoir trop longtemps les rayons du soleil : mais en général on ne peut pas dire que l'iris demande l'ombre.

2. Rosset, *Agriculture* :

Bientôt le jeune plant, doux espoir de sa race,
Succède à ses aïeux, croît, et remplit leur place.

3. Voyez les *Déguisements de Vénus*, tableau XVIIIe.

De votre nom j'embellirais mes vers;
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs?
Disparaissez, les roses vont éclore.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers :
Dans ce moment la rose prit naissance[1].
D'un jeune lis elle avait la blancheur;
Mais aussitôt le père de la treille,
De ce nectar dont il fut l'inventeur
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur[2].
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets;
Sa douce odeur, aux célestes banquets,
Fait oublier celle de l'ambroisie;
Son vermillon doit parer la beauté;

1. C'est Anacréon qui place à ce moment la naissance de la rose, dans son ode LI ou LIII, où Parny a pris aussi les détails qui suivent, mais en les altérant un peu. Dans Anacréon, il n'est pas parlé du nectar de Bacchus, mais du nectar des dieux, lequel était rouge. Millevoye a fait la même faute, et on doit la lui reprocher plus qu'à Parny; car il traduisait, et Parny n'a pas la prétention d'être traducteur.

2. Dans la *Journée Champêtre*, p. 163, il a donné une autre origine à la couleur vermeille de la rose.

C'est le seul fard que met la volupté;
A cette bouche où le sourire joue
Son coloris prête un charme divin;
Elle se mêle aux lis d'un joli sein;
De la Pudeur elle couvre la joue,
Et de l'Aurore elle rougit la main[1].
Cultivez-la cette rose si belle;
Vos plus doux soins doivent être pour elle.
Que le ciseau dirigé par vos doigts
Légèrement la blesse quelquefois;
Noyez souvent ses racines dans l'onde;
Des plants divers faisant un heureux choix,
Préférez ceux dont la tige féconde
Renaît sans cesse et fleurit tous les mois.

Songez surtout à ce bosquet tranquille
Où notre amour fuyait les importuns;
Conservez-lui son ombre et ses parfums:
A mes desseins il est encore utile.
Ce doux espoir dans mon cœur attristé,
Vient se mêler aux chagrins de l'absence.
Ah! mes ennuis sont en réalité,
Et mon bonheur est tout en espérance!

1. Les anciens poëtes disaient : « l'Aurore aux doigts de rose. » Parny a pris encore cette idée dans Anacréon.

ISNEL ET ASLÉGA

POÈME EN QUATRE CHANTS

IMITÉ DU SCANDINAVE

CHANT PREMIER[1]

Le noble Égill, ce roi de l'harmonie[2],
Dont la valeur égala le génie,
Longtemps pressé par de jeunes héros,
Cède à regret, et leur parle en ces mots[3] :

1. Fontanes appelait ce poëme un diamant : c'est beaucoup dire, et la critique de nos jours serait moins indulgente. Dans l'édition de 1802, il n'avait qu'un seul chant. Il a paru dans celle de 1808 avec quelques augmentations, et divisé, comme on le voit ici, en quatre chants.

2. Ce célèbre Scalde vivait au dixième siècle. Une glorieuse circonstance de sa vie a été racontée en beaux vers par Millevoye, dans le poëme de *la Rançon d'Egill*.

3. Ces quatre vers ne sont pas dans l'édition de 1802.

Braves guerriers, qui poursuivez la gloire,
Pourquoi d'Égill troubler le long repos,
Et l'inviter à des hymnes nouveaux?
Des temps passés le Scalde[1] est la mémoire.
Mais sous les ans je succombe, et ma voix
Ressemble au vent qui survit à l'orage;
Son souffle à peine incline le feuillage,
Et son murmure expire au fond des bois.
De vos aïeux, qu'admira mon enfance,
Le souvenir occupe mon silence.
Plus fiers que vous, ils affrontaient les mers.
Leur pied foula ces rivages déserts.
Levez les yeux, voyez sur ces collines
Ces murs détruits, ces pendantes ruines,
Et ces tombeaux que la ronce a couverts.
Un seul, formé de pierres entassées,
Fut par mes mains élevé. Jour fatal!
Ami d'Égill, digne fils d'Ingisfal,
Sur toi toujours s'arrêtent mes pensées.
Vaillant Isnel, sous la tombe tu dors
Près d'Asléga. Couple sensible et tendre,
Contre l'oubli je saurai vous défendre,
Et l'avenir entendra mes accords.

1. « Poëtes et historiens des anciens Scandinaves. (Note de Parny, dans la *Décade*.)

Isnel un jour dit à sa jeune amie :
« Chère Asléga, fille de la beauté,
» Ton regard seul à mon cœur attristé
» Rend le bonheur ; ta présence est ma vie :
» Mais ton amant sera-t-il ton époux ?
» Malgré nos vœux, quel obstacle entre nous !
» Dans un palais où brille la richesse
» Ton heureux père élève ta jeunesse,
» Et chaque jour des messages nouveaux
» A ses festins invitent les héros.
» Du mien, hélas ! je n'eus pour héritage
» Qu'un toit de chaume, un glaive et son courage.
» Par des exploits il faut te mériter.
» Quoi ! tes beaux yeux se remplissent de larmes !
» Chère Asléga, tremble de m'arrêter.
» Mes compagnons ont aiguisé leurs armes ;
» Impatients, avides de dangers,
» Ainsi que moi, sur des bords étrangers
» Ils vont chercher la gloire et les richesses.
» Au fond du cœur j'emporte tes promesses,
» Et sous la tombe elles suivront Isnel.
» Mais quelquefois dans une longue absence
» L'espoir s'éteint : qu'un gage mutuel
» De ton amant confirme l'espérance ;
» Que tes cheveux, sur mon casque attachés,
» Dans les périls soutiennent ma vaillance ;

» Et que les miens, garants de ma constance,
» Soient quelquefois par tes lèvres touchés. »

Elle approuva cet imprudent échange ;
Et, d'un baiser y joignant la douceur,
Elle rougit d'amour et de pudeur.
Isnel s'éloigne. Autour de lui se range
De ses guerriers la brillante phalange :
Tous à grands cris appellent les combats,
Et leurs regards promettent le trépas.
Leur jeune chef à leur tête se place,
Et par ces mots enflamme leur audace :
« Braves amis, nos pères ont vaincu ;
» De leur acier l'éclair a disparu :
» Brillons comme eux au milieu du carnage.
» Leur front jamais n'a connu la pâleur ;
» Jamais la mort n'étonna leur courage ;
» Ils l'insultaient par un souris moqueur :
» La craindrez-vous? Le faible qui l'évite,
» Par la frayeur à demi désarmé,
» D'un coup plus sûr est percé dans sa fuite ;
» Pour lui d'Odin le palais est fermé ;
» Du Valhalla les charmantes déesses
» Ne versent point au lâche l'hydromel[1].

1. « Il y a, » dit Mallet (*Edda* fable XX), « dans le Valhalla, une

» Quels droits a-t-il au banquet solennel?
» Du froid Nifilheim[1] les ténèbres épaisses
» Engloutiront l'esclave de la peur,
» Qui recula dans le champ de l'honneur.
» Marchons, amis. Le brave doit me suivre,
» Le brave seul. Si la mort nous surprend,
» Du Valhalla le festin nous attend :
» Mourir ainsi, c'est commencer à vivre. »

A ce héros j'attachai mon destin.
Je parcourus la vaste Biarmie,
La riche Uplande; et ma robuste main
D'un noble sang fut quelquefois rougie.
Le nom d'Isnel répandait la terreur,
Et l'étranger à ce nom tremble encore.
Un incendie avec moins de fureur
Court et s'étend sur les champs qu'il dévore.
Mais des combats la sanglante rigueur
A la pitié ne fermait point son cœur.
Avec la mort son bras allait descendre

chèvre qui se nourrit des feuilles de l'arbre Lerada. De ses mamelles coule de l'hydromel en si grande abondance, qu'on en remplit tous les jours une cruche assez vaste pour que tous les héros aient largement de quoi s'enivrer. »

1. « Enfer des anciens Scandinaves. » (Note de Parny.) Voyez plus loin, p. 216.

Sur un guerrier qu'il avait terrassé ;
Ce guerrier dit : « Malheureuse Ingelsé,
» Sur le chemin pourquoi viens-tu m'attendre ?
» Tes yeux en pleurs me cherchent vainement,
» En vain tes pieds parcourent le rivage ;
» Plus de retour ! sur ce lit de carnage
» Un long sommeil retiendra ton amant. »
Isnel s'arrête ; à cette voix touchante,
Le souvenir de sa maîtresse absente
S'est réveillé dans son cœur attendri,
Et le pardon termine sa menace :
Sur le rocher telle se fond la glace
Que vient frapper le rayon du midi [1].

Dans les moments où le cri de la guerre
N'éveillait plus sa bouillante valeur,
L'amour charmait son repos solitaire ;
Sa voix alors chantait avec douceur :

« Belle Asléga, quand l'aube matinale
» Lève sa tête au milieu des brouillards,
» Sur tes cheveux j'attache mes regards.

1. Bernardin de Saint-Pierre ; *Virginie* : « Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme, à la voix de l'objet aimé. »

» Lorsque du jour la tranquille rivale
» Jette sur nous son voile ténébreux,
» Chère Asléga, je baise tes cheveux.

» Un roi m'a dit : *Ma fille doit te plaire;*
» *De nos climats sa beauté fait l'orgueil :*
» *Sa flèche atteint le timide chevreuil;*
» *Sa lyre est douce, et sa voix est légère.*
» *De ses amants sois le rival heureux.*
» Mais d'Asléga j'ai baisé les cheveux.

» J'ai vu Rismé : d'une gorge arrondie
» Ses cheveux noirs relèvent la blancheur;
» D'un frais bouton sa bouche a la couleur;
» Ses longs soupirs et sa mélancolie
» Parlent d'amour; l'amour est dans ses yeux.
» Mais d'Asléga j'ai baisé les cheveux.

» Je sommeillais : une fille charmante
» Sur mon chevet se penche avec douceur;
» Sa pure haleine est celle de la fleur :
» *Jeune étranger, c'est moi, c'est une amante*
» *Qui de son cœur t'offre les premiers feux.*
» Mais d'Asléga je baisai les cheveux. »

Pendant neuf mois sur des rives lointaines

Il promena son glaive destructeur ;
De l'Océan les orageuses plaines
Ne firent point reculer sa valeur.
Les rois tremblants l'invitaient à leurs fêtes,
Et leurs trésors achetaient son oubli.
De ses succès son cœur enorgueilli
Se proposait de nouvelles conquêtes.
Un soir, assis près d'un chêne enflammé,
Il me disait : « Ami de mon enfance,
» Roi des concerts, pourquoi ce long silence ?
» Parle, retrace à mon esprit charmé
» Des temps passés les nobles aventures.
» Le nom d'Olbrown que tout bas tu murmures
» Pour mon oreille est encore nouveau. »

A quelques pas s'élève son tombeau,
Lui dis-je ; il dort auprès de son amie.
Dans les forêts qui couvrent la Scanie
Par son adresse Olbrown était connu :
Vingt fois de l'ours, à ses pieds abattu,
Son bras nerveux sut dompter la furie ;
Frappé par lui d'un trait inattendu,
Vingt fois des cieux l'aigle tomba sans vie.
Dans l'âge heureux d'aimer et d'être aimé,
Aux doux désirs son cœur longtemps fermé
De la beauté méconnaissait l'empire :

Il voit Rusla, se détourne, et soupire.
A ses genoux il portait chaque jour
D'un sanglier la hure menaçante,
Et d'un chevreuil la dépouille sanglante.
Il méritait, il obtint son amour.

« A mes regards tu seras toujours belle, »
Répète Olbrown : un sourire charmant
Dit que Rusla sera toujours fidèle;
Et, pour sceller cette union nouvelle,
Chacun toucha la pierre du serment[1].
La nuit descend; l'étoile pacifique
S'assied au nord sur un lit de frimas.
Près d'un torrent, qui roule avec fracas
Ses flots bourbeux, s'élève un toit rustique;
De vieux sapins le couvrent de leurs bras :
C'est là qu'Olbrown a dirigé ses pas.
Trois fois il frappe, et trois fois il écoute
Si l'on répond à ses vœux empressés.
Il n'entend rien, et dit : « Ses yeux lassés
» Au doux sommeil ont succombé sans doute. »
Il frappe encore, et soudain il ajoute :

1. Millevoye, *le Mancenillier* :

Le lendemain la pierre accoutumée
Avait reçu leur serment nuptial.

« Belle Rusla, c'est moi; c'est ton amant
» Qui vient chercher le prix de sa tendresse.
» Quoi! du sommeil est-ce là le moment?
» Réveille-toi, Rusla; tiens ta promesse;
» Ne tarde plus. Un vent impétueux,
» Un vent glacé siffle dans mes cheveux;
» Sous un ciel pur l'étoile scintillante
» Du froid naissant atteste la rigueur.
» Ne tarde plus; et que ma voix tremblante,
» Belle Rusla, passe jusqu'à ton cœur. »
Un long soupir, échappé de sa bouche,
Suivit ces mots : il frappe, et cette fois
La porte cède à la main qui la touche.
De la pudeur il ménagea les droits.
Rusla, honteuse, a voilé son visage;
Elle rougit de ses premiers désirs,
Elle rougit de ses premiers plaisirs.
Son jeune sein du cygne offre l'image,
Quand sur un lac, balancé mollement,
Il suit des flots le léger mouvement.
Dans sa tendresse elle est timide et douce:
Tantôt ses bras entourent son amant,
Tantôt sa main faiblement le repousse:
Et son bonheur fut un enchantement.
Il dura peu; la trompette éclatante
Le lendemain rappela les guerriers.

Rusla frémit, et sa voix gémissante
Maudit en vain les combats meurtriers.
Olbrown y court. Seule avec sa tristesse
Vécut alors l'inquiète Rusla.
De noirs pensers affligeaient sa tendresse.
Combien de fois de pleurs elle mouilla
Ce lit témoin de sa première ivresse!
Combien de fois sa plaintive douleur
Redit ces mots échappés à son cœur!

« Dans les combats ne sois point téméraire;
» Crains d'exposer une tête si chère,
» Crains pour mes jours, et du guerrier puissant
» Ne brave point le glaive menaçant.
» Mais il te cherche au milieu du carnage;
» Tu l'attendras; je connais ton courage,
» Tu l'attendras : que de pleurs vont couler!
» Le trépas seul pourra me consoler.

» Jeune héros, des amants le modèle,
» Dans le sentier où la gloire t'appelle
» Tes premiers pas rencontrent le tombeau.
» Astre charmant, astre doux et nouveau,
» Tu n'as pas lui longtemps sur la colline;
» De ton lever que ta chute est voisine!
» Tu disparais : que de pleurs vont couler!

» Le trépas seul pourra me consoler. »

A chaque instant, inquiète, éperdue,
Sur un rocher que la mousse a couvert
Elle s'assied, et du vallon désert
Ses yeux en vain parcourent l'étendue.
Si tout-à-coup sur le chemin poudreux
Le vent élève une épaisse poussière,
Son cœur palpite ; elle craint, elle espère ;
Sa bouche au ciel adresse mille vœux,
Et le plaisir brille sur son visage
Comme l'éclair qui sillonne un nuage.
Le vent s'apaise : elle voit son erreur,
Baisse les yeux, se plaint de son martyre,
Laisse échapper une larme, soupire,
Et du rocher descend avec lenteur.

Après six mois un sinistre murmure,
Un bruit perfide et trop accrédité,
Peignit Olbrown victorieux, parjure,
Sur d'autres bords par l'hymen arrêté.
Par le trépas si l'on perd ce qu'on aime,
On croit tout perdre : un voile de douleurs
S'étend sur nous ; le chagrin est extrême,
Et cependant il n'est pas sans douceurs.
Mais regretter un objet infidèle

Pleurer sa vie et rougir de nos pleurs.
C'est pour l'amour le plus grand des malheurs.
Belle Rusla, cette atteinte cruelle
Perça ton âme, et depuis ce moment
Vers le tombeau tu marchas lentement.
Dans les ennuis se flétrirent ses charmes;
Ses yeux éteints ne trouvaient plus de larmes.
« O toi qu'ici rappellent mes soupirs, »
Dit-elle enfin, « ô toi qui m'as trahie,
» Que le remords n'attriste point ta vie!
» Tandis qu'ailleurs tu trouves des plaisirs,
» Moi, je succombe à ma douleur mortelle;
» D'un long sommeil je m'endors en ces lieux;
» Et le rayon de l'aurore nouvelle,
» Sans les ouvrir, tombera sur mes yeux. »

L'infortuné, qui ne pouvait l'entendre,
Quittait alors les rivages lointains :
Il espérait, toujours fidèle et tendre,
Avec l'amour couler des jours sereins.
« Rusla, mon cœur a gardé ton image;
» Ton nom sacré, dans l'horreur des combats,
» A fait ma force; et bientôt dans tes bras
» Je recevrai le prix de mon courage. »
Disant ces mots, d'un pas précipité
Il traversait la plaine et le village.

Un doux espoir brille sur son visage.
Il voit enfin cet asile écarté,
Ce simple toit qu'il croyait habité;
Mais à l'entour règne un profond silence.
Il entre, il cherche, et cherche vainement.
Que fera-t-il? Inquiet, il balance,
Et sur le seuil il s'arrête un moment.
Déjà son air devient rêveur et sombre.
A quelques pas, sur le bord d'un ruisseau,
Ses yeux enfin découvrent un tombeau,
Qu'un chêne épais protégeait de son ombre.
A cet aspect, de crainte il recula.
D'un pied tremblant sur l'aride bruyère
Il marche, approche; et, penché sur la pierre,
Il lit : TOMBEAU DE LA JEUNE RUSLA!

Isnel écoute, et son âme se trouble;
A chaque mot sa tristesse redouble;
Mille pensers tourmentaient son esprit.
Mais le sommeil sur ses yeux descendit,
Et dans un songe il vit sa bien-aimée,
Pâle, mourante, et d'ennuis consumée.
Le lendemain il dit à ses héros :
« Amis, la gloire a suivi nos drapeaux,
» Et nos succès passent notre espérance;
» Arrêtons-nous, et que notre imprudence

» Ne risque point le fruit de nos travaux. »

Avec transport les guerriers obéissent.
Au champ natal ils retournent joyeux ;
Et, déposant l'acier victorieux,
Devant l'amour leurs courages fléchissent.
Alors pour moi commença le bonheur :
Chère Aïna, des belles la plus belle,
A mes regrets je suis encor fidèle,
Et ton image est toujours dans mon cœur.

FIN DU CHANT PREMIER

CHANT DEUXIÈME

Égill pleurait. Pour consoler ses larmes,
Chacun redit cet hymne des amours,
Où d'Aïna lui-même en ses beaux jours
A consacré les vertus et les charmes.
Ce chant heureux par degrés éclaircit
Son front chargé d'une sombre tristesse.
En souriant, il reprend son récit,
Et des héros il instruit la jeunesse.

C'est Isnel seul que cherchent tous les yeux [1].
Il se dérobe à ces soins curieux :
De sa maîtresse il aborde le père,
Et, d'une voix ensemble douce et fière,
Par ce discours il explique ses vœux :

1. Édition de 1802 :

Devant l'Amour leurs courages fléchissent :
Mais c'est Isnel que cherchent tous les yeux.

« La pauvreté fut mon seul héritage,
» Et du besoin j'ai senti la rigueur;
» Mais des trésors ont payé mon courage,
» Et d'Asléga je mérite le cœur.

» Trente guerriers avaient juré ma perte,
» Et contre moi dirigeaient leur fureur;
» Mais de leur sang la bruyère est couverte,
» Et d'Asléga je mérite le cœur.

» Souvent la foudre éclata sur ma tête;
» Le front levé, je l'attendais sans peur,
» Et je criais au dieu de la tempête :
» *Vois, d'Asléga je mérite le cœur.*

» Sous mon vaisseau que fracassait l'orage,
» J'ai vu des mers s'ouvrir la profondeur;
» Mais je sifflais à l'aspect du naufrage,
» Et d'Asléga je méritais le cœur.

» D'un roi puissant j'arrachai la couronne :
» Il la laissait aux pieds de son vainqueur;
» *Règne*, lui dis-je : *Asléga te pardonne.*
» Belle Asléga, j'ai mérité ton cœur. »

« Vaillant Isnel, ta demande est tardive, »

Dit le vieillard : « ma fille pour jamais
» Du brave Éric habite le palais.
» — Que m'apprends-tu? quoi! ta fille captive
» Est au pouvoir d'un lâche ravisseur?
» — A l'hymen seul Éric doit son bonheur.
» — Elle aurait pu... Dieux! quel hymen pour elle,
» Et quel bonheur! D'Éric l'âme est cruelle;
» Les noirs soupçons y renaissent toujours;
» Son œil est faux; l'injure ouvre sa bouche;
» Ses longs sourcils, son air dur et farouche,
» Sa voix sinistre effrayaient les amours.
» — Mon amitié protégea son enfance;
» Dans son palais il fixe l'abondance;
» Trois cents guerriers, à ses ordres soumis,
» Lèvent leurs bras contre ses ennemis.
» Qu'un autre hymen, Isnel, te dédommage :
» Mille beautés appellent ton hommage. »

A ce discours, une sombre douleur
Charge son front et passe dans son cœur.
Longtemps il marche, errant et solitaire :
Dans le vallon, sur les coteaux voisins,
Sans but il court, et la sèche bruyère
Retentissait sous ses pieds incertains.
Ce n'était plus cette voix douce et tendre
Qui de l'amour exprime le tourment;

Son désespoir murmure tristement
Des mots sans suite, et l'on croyait entendre
Des flots lointains le sourd mugissement.
Puis il s'arrête ; appuyé sur sa lance,
Morne et terrible, il garde le silence,
Et sur la terre il fixe ses regards;
Les vents sifflaient dans ses cheveux épars.
Tel un rocher qu'assiégent les nuages,
Triste, s'élève au milieu des déserts;
Ses flancs noircis repoussent les éclairs,
Et de son front descendent les orages.
Il nomme Éric; à ce nom détesté
Son œil s'enflamme, et sa main d'elle-même
Saisit le fer qui brille à son côté.
Il nomme aussi l'infidèle qu'il aime
Et des soupirs s'échappent de son sein,
Et quelques pleurs soulagent son chagrin.
Dans les ennuis d'un hymen qu'elle abhorre,
Son Asléga, plus malheureuse encore,
Gémit aussi, répand aussi des pleurs,
Et dans ces mots exhale ses douleurs :

« Pardonne, Isnel; un père inexorable
» Donna ma main sans écouter mon cœur.
» Ils sont passés les jours de mon bonheur;
» Ils sont passés, et le chagrin m'accable.

» Console-toi; seule je dois souffrir,
» T'aimer encor, te pleurer, et mourir.

» Pardonne, hélas! quand la rose nouvelle
» De son calice échappe en rougissant,
» Elle demande un souffle caressant :
» Si tout-à-coup l'ouragan fond sur elle,
» A peine éclose on la voit se flétrir,
» Languissamment se pencher, et mourir.

» Pardonne, Isnel : sur l'arbre solitaire
» Une colombe attendait son ami;
» Sa douce voix se plaignait à demi :
» Un aigle étend sa redoutable serre;
» Faible, sous l'ongle on la voit tressaillir,
» Aimer encor, palpiter, et mourir. »

Disant ces mots, de la tour élevée
Où la retient un époux odieux,
Sur le vallon elle porte les yeux.
Mais du soleil la course est achevée;
Sur l'hémisphère un noir manteau s'étend.
Le ciel est froid, orageux, inconstant.
Au haut des monts le brouillard s'amoncèle :
Des vastes mers le bruit sourd est mêlé
Au bruit des vents, au fracas de la grêle

Qui rebondit sur le toit ébranlé.
Bientôt du nord les subites rafales
Chassent au loin, dispersent les brouillards ;
Et du milieu des nuages épars
L'azur des cieux brille par intervalles.
Transi de froid, incertain et troublé,
Le voyageur s'égare dans sa route ;
A chaque pas il s'arrête, il écoute.
Mais d'un torrent que la pluie a gonflé
Le malheureux touche enfin le rivage :
D'un pied timide il sonde le passage ;
Un cri s'échappe, il meurt ; les loups errants,
L'ours indomptable, et les chiens dévorants,
A ce cri seul qu'un triste écho renvoie,
Couvrent la rive et demandent leur proie :
Tous, en hurlant, suivent ce corps glacé,
Jusqu'à la mer par le courant poussé.

Pour Asléga, cette nuit menaçante
A des attraits ; elle aime son horreur.
Mais tout-à-coup une voix gémissante,
La voix d'Isnel, fait tressaillir son cœur :

« Belle Asléga, belle, mais trop coupable,
» Pour arriver jusqu'à toi, du guerrier
» J'ai déposé l'étincelant acier.

» Je t'ai perdue, et le chagrin m'accable.
» En d'autres lieux Isnel ira souffrir,
» T'aimer encore, et combattre, et mourir.

» Jouis en paix de ta flamme nouvelle;
» Que le remords, ce poison des plaisirs,
» N'attriste point tes volages désirs!
» Seul je serai malheureux et fidèle.
» Tu me trahis : je ne sais point trahir!
» Je sais aimer, et combattre, et mourir.

» Mais le bonheur est-il fait pour le crime?
» Jeune Asléga, crains ton nouvel amour,
» Crains sa douceur, crains la glace d'un jour;
» Fragile encore, elle cache un abîme[1].
» Adieu, perfide, adieu, je vais te fuir,
» T'aimer encore, et combattre, et mourir. »

A ce reproche Asléga trop sensible
Voulait répondre : un bruit inattendu

1. C'est la même image que dans ces vers de Roy :

Glissez, mortels; n'appuyez pas :
Le précipice est sous la glace.
Sur un mince cristal l'hiver conduit vos pas :
Telle est de vos plaisirs la légère surface.

Porte l'effroi dans son cœur éperdu.
C'est son époux; menaçant et terrible,
Il fait un signe, et sa garde soudain
Saisit Isnel, qui répétait en vain :
« Faible ennemi, tu m'as vu sans défense;
» D'acier couvert, entouré de soldats,
» Tu fonds sur moi; lâche, ose armer mon bras,
» Et cherche au moins une noble vengeance. »
Ce fier discours est à peine écouté.
Dans un cachot Isnel précipité
Garde longtemps un silence farouche;
Le désespoir enfin ouvre sa bouche :
« Le jour bientôt va reparaître, et moi
» Je vais passer dans la nuit éternelle.
» La nuit! que dis-je? Isnel, reviens à toi :
» Du Valhalla le grand festin t'appelle;
» C'est là qu'on boit la vie et le bonheur [1].
» En m'approchant de ce palais auguste,
» Dois-je trembler? non, je fus brave et juste;
» Aux yeux d'Odin je paraîtrai sans peur.
» Mais sous la tombe emporter une offense!

1. Cette métaphore, blâmée à tort par le *Mercure*, est d'une bonne langue poétique. Palissot lui-même s'est aperçu qu'il n'aurait pas dû critiquer ces vers du *Denys* de Marmontel :

Sa main désespérée
M'a fait boire la mort dans la coupe sacrée.

» Dans un cachot en esclave périr!
» Expirer seul, sans gloire et sans vengeance!
» A ce penser, de rage on peut pâlir. »

Au désespoir, tandis qu'il s'abandonne,
Sur ses deux gonds la porte avec effort
Tourne et s'entr'ouvre : il écoute, il frissonne,
Et puis il dit : « Frappe, enfant de la mort. »
Mais une main caressante et timide
Saisit la sienne, et doucement le guide
Hors du cachot. « Pourquoi différes-tu,
» Soldat d'Éric? frappe : j'ai trop vécu. »
Une autre main sur ses lèvres s'avance,
Et par ce geste ordonne le silence.
Il obéit, et sort de la prison.
L'astre des nuits montait sur l'horizon,
Et lui prêtait sa lumière propice :
Il reconnaît sa jeune conductrice.
« Ciel! Asléga! — Moi-même. Hâte-toi;
» Fuis; que ton pied touche à peine la terre.
» Franchis ce mur; un sentier solitaire
» Jusqu'au vallon... — M'échapper! et pourquoi?
» Il fut un temps où j'ai chéri la vie;
» Je la déteste après ta perfidie.
» De l'amour seul on accepte un bienfait;
» Pour me l'offrir, quels sont tes droits? Je reste.

» — Jamais mon cœur de cet hymen funeste
» Ne fut complice, et mon père a tout fait.
» Sauve tes jours. Mes craintes sont extrêmes :
» Un seul instant peut nous perdre tous deux.
» Fuis sans retard. — Je fuirai, si tu m'aimes.
» — Eh bien ! fuis donc. — Moment délicieux !
» Chère Asléga, tu détournes les yeux ;
» Ta main s'oppose à ma bouche égarée.
» Viens dans mes bras, ô maîtresse adorée !
» Viens sur ce cœur que seule tu remplis.
» — Éloigne-toi. — Tu m'aimes : j'obéis. »

Il part; le ciel favorisait sa fuite ;
Des assassins il trompe la poursuite.
Je réunis ses guerriers généreux :
Tous font serment de venger son outrage.
La haine encore enflamme leur courage;
Souvent Éric fut injuste pour eux.
Bientôt Isnel, comme un chêne orgueilleux,
Lève son front; sa troupe l'environne,
Et des combats l'hymne bruyant résonne :

« Frappez ensemble, intrépides guerriers,
» Et d'un seul coup brisez les boucliers.

» Malheur à vous si vos glaives s'émoussent !

» Malheur à ceux dont le pied sans vigueur
» Quitte un moment le sentier de l'honneur!
» L'herbe et la ronce aussitôt y repoussent [1].

» Frappez ensemble, intrépides guerriers,
» Et d'un seul coup brisez les boucliers.

» Dans les combats la mort n'est qu'une esclave
» Obéissante au bras qui la conduit :
» Elle atteindra le lâche qui la fuit [2],
» Elle fuira devant le fer du brave.

» Frappez ensemble, intrépides guerriers,
» Et d'un seul coup brisez les boucliers.

» Le brave meurt; sa tombe est honorée;
» Des chants de gloire éternisent son nom [3] :

1. Ce vers rappelle le mot connu de madame Geoffrin : « Il ne faut pas laisser pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié. »

2. Horace :

Mors et fugacem persequitur virum.

3. Simonide : Qu'elle est glorieuse la fortune des soldats morts aux Thermopyles! que leur destinée est belle! leur tombeau est un autel. »

» Le lâche meurt; l'habitant du vallon
» Marche en sifflant sur sa tombe ignorée.

» Frappez ensemble, intrépides guerriers,
» Et d'un seul coup brisez les boucliers. »

FIN DU CHANT DEUXIÈME

CHANT TROISIÈME

La voix d'Égill allumait le courage.
A son récit, dans un transport soudain,
Chacun répond par le cri du carnage,
Et sur le fer porte aussitôt sa main [1].

Nos bataillons s'étendaient dans la plaine [2],
Reprend Égill, et le roi du destin,
Le dieu des dieux, le redoutable Odin [3],
Était assis sous cet antique frêne [4],

1. Ces quatre vers ne sont point dans l'édition de 1802.

2. Édition de 1802, et dans la *Décade*, t. X, p 35 :

Nos bataillons s'étendaient dans la plaine.
En ce moment, l'arbitre du destin,
Le roi des dieux, le redoutable Odin...

3. « On sait qu'Odin fut poëte, général, prophète, et enfin dieu » des peuples du Danemark, de la Suède et autres pays du Nord. » Voyez l'*Histoire des gouvernements du Nord*, par Williams; » l'*Edda*, etc. » (*Note* de Parny, dans la *Décade*.)

4. C'est le frêne ydrasil. (Voyez l'*Edda* de Mallet, fable VIII.)

Arbre sacré, dont le front immortel
S'élève et touche à la voûte du ciel.
Sur le sommet un aigle aux yeux avides,
Aux yeux perçants, aux yeux toujours ouverts,
D'un seul regard embrasse l'univers.
Odin reçoit ses messages rapides.
Incessamment un léger écureuil
Part et revient; la voix du dieu l'anime:
Soudain du tronc il s'élance à la cime,
Et de la cime au tronc en un clin d'œil
Il redescend. Odin, lorsqu'il arrive,
Penche vers lui son oreille attentive.
Roi des combats, tu réglais notre sort,
Et des héros tu prononçais la mort.
« Allez, » dit-il, « charmantes Valkyries [1],

1. « Valkyries, filles d'Odin. Elles étaient trois, présidaient aux » combats, et conduisaient les guerriers morts avec gloire dans le » Valhalla, paradis des anciens peuples du Nord. » (*Note* de Parny dans la *Décade*.)

Le poëte les a décrites plus loin, page 216, et aussi dans le neuvième chant de *la Guerre des Dieux* :

Admirez-vous les trois filles chéries
Du fier Odin, les belles Valkyries?
Des lances d'or arment leurs blanches mains;
Blanc est leur casque, et blanche leur armure;
Et blancs encor sont leurs coursiers divins;
Leur bras toujours porte une atteinte sûre.

» De leur trépas adoucissez l'horreur,
» Et conduisez leurs âmes rajeunies
» Dans ce palais ouvert à la valeur. »

Du sombre Éric les phalanges guerrières
Se rassemblaient sur les noires bruyères.
Ses bataillons réunis et serrés,
En avançant déployaient par degrés
Un large front : tels on voit des nuages,
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,
S'amonceler sur l'horizon obscur,
Croître, s'étendre, et varier leur forme,
S'étendre encore, et sous leur masse énorme
Des vastes cieux envelopper l'azur.
Auprès d'Éric sont trois chefs intrépides,
Athol, Évind, Ornof, tous renommés
Pour leur adresse, à vaincre accoutumés,
Et des forêts dévastateurs rapides.
Son jeune fils, l'aimable et beau Slérin,
Joignant la force aux grâces de l'enfance,
Au premier rang impatient s'élance ;
La voix d'Éric le rappelait en vain.
Le fier Athol à ses côtés se place,
Et par ces mots pense nous arrêter :
« Guerriers d'un jour, d'où vient donc votre audace?
» Faibles roseaux qu'un vent léger terrasse,

» A l'ouragan osez-vous insulter ? »
Il poursuivait avec plus d'insolence ;
Mais un caillou qu'Isnel saisit et lance
L'atteint au front : il recule trois pas,
Ses yeux troublés se couvrent d'un nuage ;
Un sang épais coule sur son visage,
Et son ami le soutient dans ses bras.

De loin d'abord les guerriers se provoquent ;
Bientôt leurs fers se croisent et se choquent ;
De tous côtés le casque retentit,
L'acier tranchant sur l'acier rebondit ;
Les traits brisés sur l'herbe s'amoncèlent,
Du bouclier jaillissent mille éclairs,
La flèche vole et siffle dans les airs,
Des flots de sang sur les armes ruissellent ;
L'affreuse Mort élève ses cent voix,
Et cent échos gémissent à la fois.

Quel est ce lâche au front pâle et timide ?
Espère-t-il, par sa fuite rapide,
Se dérober à la lance d'Isnel ?
Est-ce en fuyant qu'on échappe au tonnerre ?
Sans gloire il tombe ; et, tourné vers la terre,
Son œil mourant ne revoit pas le ciel.
D'un cri terrible effrayant sa faiblesse,

Du noir Niflheim[1] la farouche déesse,
Hella[2], sur lui s'élance avec fureur.
Contre ce monstre il lutte ; un bras vainqueur,
Un bras d'airain le saisit et l'entraîne ;
Sur des glaçons un triple nœud l'enchaîne ;
Rynsga le frappe, et prolonge sans fin
Sa soif ardente et son horrible faim[3].
Du Valhalla les belles messagères
Planaient sur nous, brillantes et légères :
Un casque blanc couvre leurs fronts divins,
Des lances d'or arment leurs jeunes mains,
Et leurs coursiers ont l'éclat de la neige.
Du brave Ornof préparez le cortége,
Filles d'Odin. Cet enfant des combats,

1. Enfer des anciens Scandinaves. Il en a déjà été question, p. 189.

2. Dans la mythologie gothique, Hella est la déesse de la mort. Elle fut, dit l'*Edda*, « précipitée dans le Niflheim (*les enfers*), où on lui donna le gouvernement de neuf mondes, pour qu'elle y distribue des logements à ceux qui lui sont envoyés, c'est-à-dire à tous ceux qui meurent de maladie ou de vieillesse. »

3. *Décade* :

Du noir Niflheim la farouche déesse,
L'affreuse Hella fond sur lui brusquement.
Contre ce monstre il lutte vainement :
Un bras nerveux le saisit et l'entraîne ;
Sur des glaçons un triple nœud l'enchaîne,
Et là, tremblant, à la soif, à la faim,
Il est livré sans relâche et sans fin.

Foulant les corps des guerriers qu'il terrasse,
D'une aile à l'autre, et sans choix et sans place,
Porte le trouble et sème le trépas.
Ces feux subits qui dans la nuit profonde
Fendent les airs et traversent les cieux,
Semblent moins prompts[1] : Ornof s'éteint comme eux.
Isnel a vu sa fureur vagabonde,
Et fond sur lui, léger comme l'oiseau :
Scaldes sacrés[2], élevez son tombeau.
En brave il meurt, les belles Valkyries,
Du grand Odin confidentes chéries,
En les touchant rouvrent soudain ses yeux;
Un sang plus pur déjà gonfle ses veines;
Du firmament il traverse les plaines,
Et prend son vol vers le séjour des dieux.
Du Valhalla les cent portes brillantes
S'ouvrent : il voit des campagnes riantes,
De frais vallons, des coteaux fortunés,
D'arbres, de fleurs, et de fruits couronnés.
Là, des héros à la lutte s'exercent,
D'un pied léger franchissent les torrents,
Chassent les daims sous le feuillage errants.
Croisent leurs fers, se frappent, se renversent ;

1. Voyez page 144.

2. Voir page 186.

Mais leurs combats ne sont plus que des jeux;
La pâle Mort n'entre point dans ces lieux.
D'autres, plus loin, sont assis sous l'ombrage;
Des temps passés ils écoutent la voix :
Le Scalde chante, et chante leurs exploits :
Un noble orgueil colore leur visage.
L'heure s'écoule, et celle du festin
Les réunit à la table d'Odin.
Sur des plats d'or Vérista [1] leur présente
Du sanglier la chair appétissante ;
Leur voix commande, et les filles du ciel,
Qui du palais gardent les avenues,
Belles toujours, et toujours demi-nues,
Versent pour eux la bière et l'hydromel.

Isnel dédaigne une gloire nouvelle ;
Du seul Éric il demande le sang.
Le glaive en main trois fois de rang en rang
Il cherche Éric, trois fois son cri l'appelle;
Mais le désordre, et la foule, et le bruit,
Sauvent trois fois le rival qu'il poursuit.

Du jour enfin les derniers feux expirent;
L'ombre sur nous s'épaissit par degrés ;

1. Une des déesses du Valhalla. » (*Note* de Parny.)

Les combattants, à regret séparés,
Sur les coteaux à pas lents se retirent.
De toutes parts des chênes enflammés
D'un nouveau jour nous prêtent la lumière;
De toutes parts les soldats désarmés
Font les apprêts de leur fête guerrière;
Par mes accents ils étaient animés :

« Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
» Et triomphez dans ces combats nouveaux;
» Buvez, chantez, la gaieté sied aux braves,
» Et le festin délasse les héros.

» L'homme souvent accuse la nature :
» De son partage il s'afflige et murmure.
» Que veut encor ce favori du ciel?
» Il a le fer, l'amour, et l'hydromel.

» Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
» Et triomphez dans ces combats nouveaux;
» Buvez, chantez, la gaieté sied aux braves,
» Et le festin délasse les héros.

» Buvons surtout à nos jeunes maîtresses,
» A leurs attraits, à leurs douces promesses;
» A ces refus que suivront les faveurs;

» Mais que leur nom reste au fond de nos cœurs.

» Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
» Et triomphez dans ces combats nouveaux;
» Buvez, chantez; la gaieté sied aux braves,
» Et le festin délasse les héros.

» Buvons encore à nos généreux frères
» Qu'ont moissonnés les lances meurtrières;
» Gloire à leurs noms! Dans le palais d'Odin
» Ils sont assis à l'éternel festin.

» Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
» Et triomphez dans ces combats nouveaux;
» Buvez, chantez; la gaieté sied aux braves,
» Et le festin délasse les héros. »

Les yeux d'Isnel avec inquiétude
Semblaient chercher et compter ses amis.
« A mes festins Évral était admis, »
Dit-il ensuite, « et la douce habitude
» Auprès de moi le ramenait toujours.
» Où donc est-il? Dans le champ du carnage
» Mes yeux ont vu sa force et son courage;
» Un aigle ainsi disperse les vautours.
» Où donc est-il? Vous gardez le silence!

» Vous soupirez! L'ami de mon enfance
» Dans le tombeau disparaît et s'endort!
» O du guerrier inévitable sort!
» C'est un torrent qui ravage et qui passe;
» Le Scalde seul en reconnaît la trace.
» Repose en paix, toi qui ne m'entends plus!
» Approche, Égill; puissante est ta parole;
» Viens relever nos esprits abattus;
» Et loin de nous que le chagrin s'envole. »

J'approche et dis : « Le redoutable Odin
» Parut un jour aux yeux du jeune Elvin.
» Tremblant alors, le guerrier intrépide
» Tombe à ses pieds, et courbe un front timide.
» — Ne tremble point, » dit le dieu; « ta valeur
» Dans les combats est terrible et tranquille;
» De la pitié tu connais la douceur;
» De l'orphelin ton palais est l'asile;
» Au voyageur avec empressement
» Tu fais verser l'hydromel et la bière;
» Jamais ta bouche, au mensonge étrangère,
» Ne profana la pierre du serment;
» Sur l'homme nu qu'a saisi la froidure
» Ta main étend une épaisse fourrure :
» A tes vertus, Elvin, je dois un prix;
» Forme un souhait, soudain je l'accomplis.

» — L'homme est aveugle, hélas! son ignorance
» N'adresse au ciel que des vœux indiscrets;
» Choisis pour moi. — J'approuve ta prudence.
» Tu recevras le plus grand des bienfaits. »
Le même jour il vit sur la colline
L'acier briller; au combat il courut.
Le premier trait atteignit sa poitrine;
Il fut percé, tomba, rit et mourut[1].

Isnel répond : « Enfant de l'harmonie,
» Tu rends la force à notre âme affaiblie;
» En nous charmant ta bouche nous instruit.
» Que le sommeil, dont l'heure passe et fuit,
» Tienne un moment nos paupières fermées.
» Toi, brave Eysler, entre les deux armées
» Veille, attentif aux dangers de la nuit. »

Eysler s'avance au milieu de la plaine :
Le bouclier agité par son bras

1. On peut comparer ce qui est dit, dans l'*Axiochus*, d'Agamède et de Trophonius, qui, après avoir construit le temple d'Apollon à Delphes, demandèrent au dieu de leur accorder le plus grand bien dont les hommes pussent jouir : ils s'endormirent, et ne se relevèrent pas. Pareillement Cydippe, prêtresse de Junon à Argos, pria la déesse de récompenser la piété de ses deux fils Cléobis et Biton, et le lendemain matin ils furent trouvés morts dans leurs lits.

Brillait dans l'ombre ; il murmurait tout bas
Ce triste chant qu'on entendait à peine :

« Soufflez sur moi, vents orageux des mers ;
» Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts.

» Loups affamés, hurlez dans les ténèbres ;
» Autour de moi grondez, fougueux torrents ;
» Fendez les airs, météores brillants ;
» Sombres hiboux, joignez vos cris funèbres.

» Soufflez sur moi, vents orageux des mers ;
» Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts.

» Belle Gidda, tu soupires dans l'ombre ;
» Tes charmes nus attendent les amours,
» Et sur le seuil au moindre bruit tu cours ;
» Retire-toi, la nuit est froide et sombre.

» Soufflez sur moi, vents orageux des mers ;
» Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts.

» Le givre tombe et blanchit le feuillage,
» L'épais brouillard humecte tes cheveux ;

» Retire-toi ; dors : un songe amoureux
» Entre tes bras placera mon image.

» Soufflez sur moi, vents orageux des mers ;
» Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts. »

Les feux mourants décroissent et pâlissent,
Et de la nuit les voiles s'épaississent.
Viens, doux Sommeil, descends sur les héros.
Des songes vains agitent leur repos.
L'un, sur un arbre, attend à leur passage
Les daims errants, qui tombent sous ses coups :
L'autre des mers affronte le courroux,
Et son esquif est brisé par l'orage.
L'un dans les bois est surpris par un ours ;
Il veut frapper, et ses mains s'engourdissent ;
Il voudrait fuir, et ses genoux fléchissent ;
Il se relève, et retombe toujours.
Sur le torrent un autre s'abandonne ;
Ses bras d'abord nagent légèrement ;
Contre le flot, qui s'élève et bouillonne,
Bientôt il lutte, et lutte vainement ;
Le flot rapide et le couvre et l'entraîne ;
Sur le rivage il voit ses compagnons,
Et veut crier ; mais sans voix, sans haleine,
A peine il peut former de faibles sons.

Un autre enfin sur l'arène sanglante
Combat encore, et sa hache tranchante
Ne descend point sans donner le trépas;
Mais tout-à-coup son invincible bras
Reste enchaîné dans l'air, et son armure
Tombe à ses pieds; le fer de l'ennemi
L'atteint alors; il s'éveille à demi,
Et sur son flanc il cherche la blessure;
Il reconnaît son erreur, et sourit.
Dans le sommeil tandis qu'il se replonge.
Le sombre Éric murmure avec dépit
Ce chant sinistre, et l'écho le prolonge :

« Je suis assis sur le bord du torrent.
» Autour de moi tout dort, et seul je veille;
» Je veille, en proie au soupçon dévorant :
» Les vents du nord sifflent à mon oreille.
» Et mon épée effleure le torrent.

» Je suis assis sur le bord du torrent.
» Fuis, jeune Isnel, ou retarde l'aurore.
» Ton glaive heureux, redoutable un moment,
» Vainquit Ornof; mais Éric vit encore,
» Et son épée effleure le torrent.

» Je suis assis sur le bord du torrent.

» Sera-t-il plaint de ma coupable épouse ?
» Est-il aimé ce rival insolent ?
» Tremble, Asléga ; ma fureur est jalouse,
» Et mon épée effleure le torrent ! »

FIN DU CHANT TROISIÈME

CHANT QUATRIÈME

« Illustre Égill, » dit Latmor, « dans mon âme
» Ta voix enfin porte un trouble fatal.
» J'aime, et l'hymen est promis à ma flamme.
» Dois-je aussi craindre un odieux rival?
» Je hais Éric; et, si le ciel est juste,
» De la beauté cet oppresseur cruel
» Sera puni. Mais dis-moi, chantre auguste,
» Le jeune Odulf combattait près d'Isnel;
» De mon aïeul Odulf était le frère :
» A ce guerrier, dont la gloire m'est chère,
» Quel bras puissant porta le coup mortel? »

Égill répond : « Ami, je vais t'instruire.
» O des héros tyran capricieux!
» O de l'amour inévitable empire!
» Les temps passés revivent à mes yeux[1]. »

1. Tout le début de ce chant manque dans l'édition de 1802.

« Lève-toi donc, Éric; l'aube naissante
» Vers l'orient a blanchi l'horizon;
» De tes soldats la troupe menaçante
» S'ébranle, marche, et couvre le vallon. »
Isnel sourit au danger qui s'approche,
D'un œil rapide il compte ses guerriers,
S'étonne, et dit : « Pénible est le reproche;
» Mais au combat viendront-ils les derniers,
» Ces deux chasseurs qui devançaient l'aurore?
» Odulf, Asgar, dorment sans doute encore,
» Et sous leur main leur arc est détendu;
» Paraîtront-ils quand nous aurons vaincu? »
Je lui réponds : Ces enfants de l'épée
N'ont jamais fui dans le champ de l'honneur.
D'ici tu vois cette roche escarpée
Qui du coteau domine la hauteur :
Son flanc creusé forme une grotte obscure;
D'épais buissons en cachent l'ouverture :
C'est là qu'Elveige attendait son amant;
De là sa voix s'exhalait doucement :

« Viens, jeune Odulf; l'ombre te favorise:
» Viens; me voilà sur le feuillage assise.
» Par mes soupirs je compte les moments :
» Pour te presser mes bras déjà s'étendent;
» Mon cœur t'appelle, et mes lèvres t'attendent :

» Viens ; mes baisers seront doux et brûlants.

» Cruel Asgar, je hais ton œil farouche ;
» Le mot d'amour est triste sur ta bouche ;
» Va, porte ailleurs cet amour insolent.
» Un autre enfin à mes côtés sommeille,
» A mes côtés un autre se réveille ;
» Et son baiser est humide et brûlant.

» Mais qui peut donc arrêter sa tendresse?
» Pour lui je veille, et pour lui ma faiblesse
» Vient d'écarter les jaloux vêtements.
» J'entends du bruit ; c'est lui, de sa présence
» Mon cœur m'assure, et mon bonheur commence.
» Baisers d'amour, soyez longs et brûlants. »

D'un pas rapide il arrive à la grotte,
Ce jeune Odulf ; mais d'un autre guerrier
Il voit dans l'ombre étinceler l'acier.
Soupçon cruel ! son âme hésite et flotte ;
Il dit enfin : « Quel projet te conduit?
» Que cherches-tu ? parle, enfant de la nuit.
» — Faible rival, que cherches-tu toi-même? »
Réplique Asgar. « De la beauté que j'aime
» Je suis jaloux ; c'est un astre nouveau
» Qui pour moi seul brille sur le coteau. »

Le fer en main, l'un sur l'autre ils s'élancent.
D'Elveige alors le cœur est alarmé;
Elle frémit, et ses pieds nus s'avancent
A la lueur d'un tison enflammé.
« Viens, » dit Odulf, « de tes vœux infidèles
» Voilà l'objet : perfide, tu l'appelles;
» Mais dans la mort il ira te chercher. »
Terrible il frappe, et la tremblante Elveige
Tombe à ses pieds comme un flocon de neige
Qu'un tourbillon détache du rocher.
Les deux rivaux avec un cri farouche
Lèvent soudain leurs bras désespérés;
D'un coup pareil leurs flancs sont déchirés;
Sur la bruyère ils roulent séparés :
Le nom d'Elveige expire sur leur bouche;
Et de leur sein s'échappe sans retour
Le sang, la vie, et la haine, et l'amour.

Isnel, troublé, répond avec tristesse :
« Gloire éternelle à ces jeunes héros!
» Gloire éternelle à leur belle maîtresse,
» Et que la paix habite leurs tombeaux!
» Faibles humains, la guerre inexorable
» Autour de nous répand assez d'horreurs;
» Le tendre amour, l'amour impitoyable,
» Doit-il encor surpasser ses fureurs? »

Contre un rocher l'Océan se courrouce ;
Pour l'ébranler il roule tous ses flots ;
Mais le rocher les brise et les repousse :
Tel est Isnel, en butte à mille assauts.
On voit Éric lever sa lourde lance,
Puis s'arrêter incertain et rêveur.
Un noir dessein se formait dans son cœur ;
Il méditait le crime et la vengeance.
Au fier Évind il dit : « Combats toujours ;
» Défends mon fils, et veille sur sa gloire.
» Odin m'inspire. A mon palais je cours,
» Et je reviens : commence ma victoire. »
Folle espérance ! Évind à ses soldats
Prête un moment son courage intrépide :
Il ressemblait à l'ouragan rapide
Qui dans un bois s'engouffre avec fracas :
Mais du destin l'ordre est irrévocable,
Et pour Évind le Valhalla s'ouvrait.
Il voit Isnel, et se dit en secret :
« Voilà, voilà le danger véritable.
» Faut-il braver ce glaive redoutable ?
» Faut-il chercher un immortel honneur ?
» Oui, le destin le livre à ma valeur. »
Il dit et frappe, et la lame tranchante
Du bouclier entame l'épaisseur ;
Mais sur son bras descend le fer vengeur ;

L'acier échappe à sa main défaillante.
« Rends-toi, guerrier, cède à l'arrêt du sort;
» Ton bras sanglant ne saurait te défendre.
» — Fier ennemi, moi céder et me rendre!
» Jamais. Évind sera vainqueur ou mort. »
De l'autre main il reprend son épée;
Mais sa valeur est de nouveau trompée.
Sur le coteau que dévastaient ses traits
Les daims joyeux peuvent errer en paix;
Sous le rocher la charmante Érisfale
N'entendra plus ses chants accoutumés,
Et de ses pas sur la neige imprimés
Ne suivra plus la trace matinale.

Le beau Slérin accourt pour le venger.
« Jeune imprudent, cherche un moindre danger, »
Lui dit Isnel; « ton bras est faible encore :
» Crois-moi, résiste à ce précoce orgueil;
» Fuis; et demain au lever de l'aurore,
» Tu chasseras le timide chevreuil.
» — Je suis nourri dans le fracas des lances, »
Répond Slérin; « et, lorsque tu m'offenses,
» Pour te punir mon bras est assez fort.
» Vois-tu ce trait? il a donné la mort. »
La flèche siffle, et dans son vol s'égare.
La main d'Isnel aussitôt s'en empare

Et cherche un but. Un aigle en ce moment
Au haut des airs passe rapidement ;
Le trait l'atteint au milieu de la nue.
Loin de céder, Slérin à cette vue
Saisit le fer, s'élance furieux,
Et trouve au moins un trépas glorieux.

Éric alors revenait au carnage.
L'infortuné pousse des cris perçants,
Et de ses yeux coulent des pleurs de rage.
Il lève enfin sa hache à deux tranchants,
Sa lourde hache, autrefois invincible ;
A son rival il porte un coup terrible,
Et de son casque il brise le cimier.
Nous frissonnons : notre jeune guerrier
Courbe sa tête, et pâlit, et chancelle ;
Mais, reprenant une vigueur nouvelle,
Il jette au loin son pesant bouclier.
Le sombre Éric à ses pieds croit l'étendre ;
Isnel prévient son bras prêt à descendre,
Et dans son flanc plonge le froid acier.
Sur l'herbe il roule, et son sang la colore.
En expirant il se débat encore,
Et dit ces mots : « Tu triomphes, Isnel ;
» Ma mort du moins suffit-elle à ta haine ?
» De mon palais la jeune souveraine

» Craint pour tes jours; va, le doute est cruel;
» Rends le bonheur à son âme incertaine;
» Soyez unis; et ne maudissez pas
» L'infortuné qui vous doit son trépas. »
Isnel, ému par cette voix perfide,
Vers moi se tourne : « Adoucis son destin.
» Dans les combats il n'était pas timide;
» Avec honneur il périt sous ma main;
» Dans le tombeau que la gloire le suive.
» Au ciel assis, son oreille attentive
» Écoutera tes chants harmonieux,
» Et le plaisir brillera dans ses yeux. »

Vers le palais à ces mots il s'avance,
Son front levé rayonnait d'espérance,
D'orgueil, d'amour, de gloire, et de bonheur;
Son pied rapide effleurait la bruyère.
Du large pont il franchit la barrière;
Il ouvre, il entre, et recule d'horreur.
Son Asléga sur le seuil étendue,
Froide et sans vie, épouvante sa vue.
Il reconnaît ces funestes cheveux
Qu'elle reçut pour un plus doux usage;
Ce don fatal, ce cher et triste gage,
Fut de sa mort l'instrument douloureux;
Son cou d'albâtre en conserve l'empreinte.

Désespéré, sans larmes et sans plainte,
Isnel saisit le présent des amours
Que sur son casque il attachait toujours;
Avec effort dans sa bouche il le presse :
L'air n'entre plus dans son sein expirant :
Sur nous il jette un regard déchirant,
Chancelle, tombe auprès de sa maîtresse,
L'embrasse et meurt... Pourquoi soupires-tu,
Chantre d'Isnel? pourquoi verser des larmes?
Il est tombé, mais il avait vaincu;
Il est tombé, mais couvert de ses armes.
Pleure sur toi, pleure sur le guerrier
Dont le destin prolonge l'existence.
Il se survit, il s'éclipse en silence;
Son bras succombe au poids du bouclier,
Ses pas sont lents, et l'altière jeunesse
Par un sourire insulte à sa faiblesse.
Dans l'univers, qui ne le connaît plus,
Indifférent, il ne veut rien connaître.
L'un après l'autre il a vu disparaître
Tous ses amis au tombeau descendus :
Après leur mort il reste sur la terre
Pour les pleurer, de deuil enveloppé,
Morne et pensif, lugubre et solitaire
Comme un cyprès que la foudre a frappé.

JAMSEL

ANECDOTE HISTORIQUE

Jeune, sensible, et né pour les vertus,
Jamsel aimait comme l'on n'aime plus,
Et d'Euphrosyne il fixa la tendresse.
D'un prompt hymen ils nourrissaient l'espoir,
Et chaque jour ils pouvaient se revoir.
Seuls une fois, dans un instant d'ivresse,
Troublés tous deux, éperdus, entraînés,
Par le bonheur ils se sont enchaînés.
Ton souvenir fera couler des larmes,
Premier baiser, délice d'un moment,
Et dans leur cœur où pénètrent tes charmes
Tu laisseras un long embrasement!
Souvent leur bouche implora l'hyménée :
Mais sans pitié l'on repoussa leurs vœux.
Belle Euphrosyne, une mère obstinée,
Pour enrichir un fils ambitieux,
T'avait d'avance au cloître condamnée.

Les lois voyaient et n'osaient prévenir
Ces attentats : il fallut obéir.
De son amant à jamais séparée,
Dans ces tombeaux creusés au nom du ciel,
Vivante encore, elle fut enterrée,
Tomba sans force aux marches de l'autel,
Et prononça son malheur éternel.

A son ami plongé dans la tristesse
Le monde en vain offrait tous les secours,
Tous les plaisirs que cherche la jeunesse,
Les jeux, les arts, de nouvelles amours :
Rien ne distrait sa morne inquiétude ;
Pour lui le monde est une solitude.
Moins misérable on peint le voyageur
Sur des rochers poussé par le naufrage :
Privé des siens, seul dans ce lieu sauvage,
Il s'épouvante, et pâlit de frayeur ;
Des pas de l'homme il cherche et craint la trace,
Et sur le roc il monte avec effort ;
Il ne voit rien, n'entend rien : tout est mort ;
Silence affreux ! d'effroi son cœur se glace ;
Vers le rivage il revient promptement ;
Son œil encor parcourt avidement
Des flots calmés la lointaine surface :
Mais le rivage et les flots sont déserts,

Et ses longs cris se perdent dans les airs.
Jamsel enfin en pleurant se rappelle
Qu'un tendre père et qu'un ami fidèle,
Sacrifiés jusqu'alors à l'amour,
Depuis longtemps demandent son retour.
« J'irai, dit-il ; peut-être que leur vue
» Adoucira le poison qui me tue ;
» De ma faiblesse ils seront le soutien,
» Et dans leur cœur j'épancherai le mien,
» Comme un torrent au lugubre murmure,
» Qui, tout-à-coup enflé par l'aquilon,
» Dans le bassin où dort une onde pure
» Va de ses flots verser le noir limon. »

Jamsel retourne aux lieux qui l'ont vu naître.
Il croit en vain dans ce séjour champêtre
Calmer son âme, et respirer la paix :
La solitude augmente ses regrets.
Ni le printemps, ni les parfums de Flore,
Ni la douceur du baiser paternel,
Ni l'amitié plus consolante encore,
Rien n'effaçait un souvenir cruel.
Un noir chagrin lentement le dévore.
De temps en temps son orgueil abattu
Se relevait ; honteux de sa faiblesse,
Dans les écrits où parle la sagesse

Il veut puiser la force et la vertu :
Hélas ! son œil en parcourait les pages ;
Mais son esprit inattentif, errant,
Volait ailleurs, et de tendres images
Le replongeaient dans un trouble plus grand.
Si quelquefois un ami lui rappelle
De ses aïeux le rang et la valeur,
Aux mots sacrés de patrie et d'honneur
Il se réveille ; une fierté nouvelle
Dans ses regards remplace la langueur,
Et peint son front d'une heureuse rougeur.
D'un joug honteux ce moment le délivre ;
Il a vaincu sans doute, et va revivre
Pour l'honneur seul ? Non, ce noble transport
De sa faiblesse est le dernier effort ;
Et l'amitié, qui ne peut se résoudre
A délaisser l'insensé qui la fuit,
Voit succéder le silence et la nuit
A cet éclair qui promettait la foudre.
Se trouve-t-il dans un cercle nombreux ?
Seul il conserve un air morne et farouche ;
Des mots sans suite échappent de sa bouche,
Entrecoupés de soupirs douloureux.
Les entretiens l'obsèdent ; rien ne frappe
Ses yeux distraits ; sans voix, et sans couleur,
Longtemps il garde un silence rêveur ;

Puis tout-à-coup il frissonne, il s'échappe,
Et va des bois chercher la profondeur.
Infortuné! si l'amour t'abandonne,
D'autres plaisirs peuvent te consoler :
Vois-tu les fleurs dont l'arbre se couronne?
Sur ces prés verts vois-tu l'onde couler?
Des vastes champs observe la culture;
Du jeune pâtre écoute les chansons;
Suis la vendange et les riches moissons;
Homme égaré, reviens à la nature.
Mais la nature est muette à ses yeux.
Aux prés fleuris sa tristesse préfère
Un sol aride, un rocher solitaire,
Et des cyprès le deuil silencieux [1].
L'ombre survient : la lune renaissante
Lui prête en vain sa lueur bienfaisante
Pour retourner au toit accoutumé;
Sur le rocher, pensif il se promène;
Puis sur la pierre il s'étend avec peine,
Pâle, sans force, et d'amour consumé.
Si du sommeil la douceur étrangère
Vient un moment assoupir ses douleurs,

1. Bertin, *Les Amours*, livre II, élégie XII :

De ces longs pins le deuil religieux.

Un songe affreux le saisit, et des pleurs,
Des pleurs brûlants entr'ouvrent sa paupière.
Le jour paraît, il déteste le jour;
La nuit revient, il maudit son retour.
« J'ai tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance, »
Dit-il enfin; « pleurer, voilà mon sort.
» Oh! malheureux! à ma longue souffrance
» Je ne vois plus de terme que la mort.
» Pourquoi l'attendre? y courir, est-ce un crime?
» Non, sur mes jours, mon droit est légitime.
» Faible sophiste, insensé discoureur,
» Peux-tu défendre au triste voyageur,
» Qu'un ciel brûlant dessèche dans la plaine,
» De chercher l'ombre et la forêt prochaine?
» Qu'un soldat reste au poste désigné;
» Sa main tranquille a signé l'esclavage,
» Et de ses droits il a vendu l'usage;
» Moi, je suis libre, et je n'ai rien signé;
» Mourons. » Il dit, et sa main intrépide,
Sans hésiter, prend le tube homicide :
Le plomb s'échappe, et finit ses tourments.
Son ami vient; ô douloureux moments!
Mais de son cœur étouffant le murmure,
D'un blanc mouchoir il couvre la blessure.
Soin superflu! Jamsel, en soupirant,
Sur cet ami soulève un œil mourant

Qui se referme[1], et, d'une voix éteinte,
« Je meurs, dit-il, sans remords et sans crainte.
» Assez longtemps j'ai supporté le jour.
» Pardonne-moi : je ne pouvais plus vivre.
» Donne à l'objet de mon funeste amour
» Ce voile teint d'un sang... » Il veut poursuivre ;
Sa bouche à peine exhale un son confus :
« Chère Euphrosyne!... » il soupire, et n'est plus.

Loin de ces lieux, sa malheureuse amie,
Que fatiguait le fardeau de la vie,
Au ciel en vain se plaignait de son sort,
Et demandait le repos ou la mort.
De ses chagrins son air trahit la cause.
Ce n'était plus la beauté dans sa fleur :
Les longs ennuis, l'amour et la langueur,
Sur son visage avaient pâli la rose :
En la peignant on eût peint la Douleur.
De sa tristesse on ose faire un crime ;
Loin de la plaindre, on hâte le moment
Où du malheur cette faible victime
Dans le trépas rejoindra son amant.
Entre ses mains un messager fidèle

1. Racine, *Phèdre* :

Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.

Vient déposer le voile ensanglanté.
Elle frissonne, et recule, et chancelle.
« Il ne vit plus, mon arrêt est porté, »
Dit-elle ensuite; et sa plainte touchante
Et ses regards se tournent vers le ciel;
Et tout-à-coup sa bouche impatiente
De cent baisers couvre ce don cruel.
Tous ses malheurs vivement se retracent
A son esprit; des pleurs chargent ses yeux :
Mais elle craint que ses larmes n'effacent
D'un sang chéri le reste précieux.
« Sans moi, Jamsel, pourquoi quitter la vie? »
Dit-elle enfin d'une voix affaiblie.
« Mais, attends-moi, je ne tarderai pas :
» On aime encore au delà du trépas. »

Ce dernier coup, et de si longues peines,
Ont épuisé ses forces; par degrés
Le froid mortel se glisse dans ses veines;
La clarté fuit de ses yeux égarés.
« Dieu de bonté, fais grâce à ma faiblesse! »
Après ces mots, sur sa bouche elle presse
Le lin sanglant, nomme encore Jamsel,
Tombe, et s'endort du sommeil éternel.

FIN DE JAMSEL

LES TABLEAUX

I

LA ROSE

C'est l'âge qui touche à l'enfance,
C'est Justine, c'est la candeur.
Déjà l'amour parle à son cœur :
Crédule comme l'innocence,
Elle écoute avec complaisance
Son langage souvent trompeur.
Son œil satisfait se repose
Sur un jeune homme à ses genoux,
Qui, d'un air suppliant et doux,
Lui présente une simple rose :
De cet amant passionné,
Justine, refusez l'offrande ;
Lorsqu'un amant donne, il demande,
Et beaucoup plus qu'il n'a donné.

II

LA MAIN

Quand on aime bien, l'on oublie
Ces frivoles ménagements
Que la raison ou la folie
Oppose au bonheur des amants.
On ne dit point : « La résistance
» Enflamme et fixe les désirs;
» Reculons l'instant des plaisirs
» Que suit trop souvent l'inconstance. »
Ainsi parle un amour trompeur,
Et la coquette ainsi raisonne.
La tendre amante s'abandonne
A l'objet qui toucha son cœur;
Et dans sa passion nouvelle,
Trop heureuse pour raisonner,
Elle est bien loin de soupçonner
Qu'un jour il peut être infidèle.

Justine avait reçu la fleur.
On exige alors de sa bouche
Cet aveu qui flatte et qui touche,
Alors même qu'il est menteur.
Elle répond par sa rougeur;
Puis, avec un souris céleste,
Aux baisers de l'heureux Valsin
Justine abandonne sa main,
Et la main promet tout le reste.

III

LE SONGE

Le sommeil a touché ses yeux;
Sous des pavots délicieux
Ils se ferment, et son cœur veille.
A l'erreur ses sens sont livrés.
Sur son visage par degrés
La rose devient plus vermeille;
Sa main semble éloigner quelqu'un :
Sur le duvet elle s'agite;

Son sein impatient palpite
Et repousse un voile importun.
Enfin, plus calme et plus paisible,
Elle retombe mollement,
Et de sa bouche lentement
S'échappe un murmure insensible.
Ce murmure plein de douceur
Ressemble au souffle de Zéphyre,
Quand il passe de fleur en fleur;
C'est la volupté qui soupire.
Oui, ce sont les gémissements
D'une vierge de quatorze ans,
Qui dans un songe involontaire
Voit une bouche téméraire
Effleurer ses appas naissants
Et qui dans ses bras caressants
Presse un époux imaginaire.

Le sommeil doit être charmant,
Justine, avec un tel mensonge;
Mais plus heureux encor l'amant
Qui peut causer un pareil songe!

IV

LE SEIN

Justine reçoit son ami
Dans un cabinet solitaire.
Sans doute il sera téméraire ?
Oui, mais seulement à demi :
On jouit alors qu'on diffère.
Il voit, il compte mille appas.
Et Justine était sans alarmes :
Son ignorance ne sait pas
A quoi serviront tant de charmes.
Il soupire et lui tend les bras ;
Elle y vole avec confiance ;
Simple encore et sans prévoyance,
Elle est aussi sans embarras.
Modérant l'ardeur qui le presse,
Valsin dévoile avec lenteur
Un sein dont l'aimable jeunesse

Venait d'achever la rondeur ;
Sur des lis il y voit la rose ;
Il en suit le léger contour ;
Sa bouche avide s'y repose ;
Il l'échauffe de son amour :
Et tout-à-coup sa main folâtre
Enveloppe un globe charmant
Dont jamais les yeux d'un amant,
N'avaient même entrevu l'albâtre.

C'est ainsi qu'à la volupté
Valsin préparait la beauté
Qui par lui se laissait conduire ;
Il savait prendre un long détour.
Heureux qui s'instruit en amour,
Et plus heureux qui peut instruire !

V

LE BAISER

Ah! Justine, qu'avez-vous fait[1]?
Quel nouveau trouble et quelle ivresse!
Quoi! cette extase enchanteresse
D'un simple baiser est l'effet?
Le baiser de celui qu'on aime
A son attrait et sa douceur;
Mais le prélude du bonheur
Peut-il être le bonheur même?
Oui, sans doute. Ce baiser-là
Est le premier, belle Justine;
Sa puissance est toujours divine,
Et votre cœur s'en souviendra.

1. Saint-Preux commence de la même façon sa lettre sur le premier baiser de Julie, sur ce baiser *trop âcre et trop pénétrant* : « Qu'as-tu fait? ah! qu'as-tu fait, ma Julie? »

Votre ami murmure et s'étonne
Qu'il ait sur lui moins de pouvoir,
Mais il jouit de ce qu'il donne;
C'est beaucoup plus que recevoir.

VI

LES RIDEAUX

Dans cette alcôve solitaire
Sans doute habite le repos;
Voyons. Mais ces doubles rideaux
Semblent fermés par le mystère;
Et ces vêtements étrangers
Mêlés aux vêtements légers
Qui couvraient Justine et ses charmes,
Et ce chapeau sur un sofa,
Ce manteau plus loin, et ces armes,
Disent assez qu'Amour est là.
C'est lui-même; je crois entendre
Le premier cri de la douleur,

Suivi d'un murmure plus tendre,
Et des soupirs de la langueur.

Valsin, jamais ton inconstance
N'avait connu la volupté ;
Savoure-la dans le silence.
Tu trompas toujours la beauté ;
Mais sois fidèle à l'innocence.

VII

LE LENDEMAIN

D'un air languissant et rêveur
Justine a repris son ouvrage ;
Elle brode ; mais le bonheur
Laissa sur son joli visage
L'étonnement et la pâleur.
Ses yeux, qui se couvrent d'un voile,
Au sommeil résistaient en vain ;
Sa main s'arrête sur la toile,

Et son front tombe sur sa main.
Dors, et fuis un monde malin :
Ta voix plus douce et moins sonore,
Ta bouche qui s'entr'ouvre encore,
Tes regards honteux ou distraits,
Ta démarche faible et gênée,
De cette nuit trop fortunée
Révèleraient tous les secrets.

VIII

L'INFIDÉLITÉ

Un bosquet, une jeune femme;
A ses genoux un séducteur
Qui jure une éternelle flamme,
Et qu'elle écoute sans rigueur ;
C'est Valsin. Dans le même asile,
Justine, crédule et tranquille,
Venait rêver à son amant :
Elle entre. Que le peintre habile
Rende ce triple étonnement:

IX

LES REGRETS

Justine est seule et gémissante,
Et mes yeux avec intérêt
La suivent dans ce lieu secret
Où sa chute fut si touchante.
D'abord son tranquille chagrin
Garde un morne et profond silence :
Mais des pleurs s'échappent enfin,
Et coulent avec abondance
De son visage sur son sein ;
Et ce sein formé par les Grâces,
Dont le voluptueux satin
Du baiser conserve les traces,
Palpite encore pour Valsin.
Dans sa douleur, elle contemple

Ce réduit ignoré du jour,
Cette alcôve qui fut un temple,
Et redit : « Voilà donc l'amour ! »

X

LE RETOUR

Cependant Valsin infidèle
Ne cessa point d'être constant ;
Justine, aussi douce que belle,
Pardonna l'erreur d'un instant.
Elle est dans les bras du coupable :
Il lui parle de ses remords ;
Par un silence favorable
Elle répond à ses transports ;
Elle sourit à sa tendresse,
Et permet tout à ses désirs.
Mais pour lui seul sont les plaisirs ;

Elle conserve sa tristesse;
Son amour n'est plus une ivresse :
Elle abandonne ses attraits;
Mais cependant elle soupire,
Et ses yeux alors semblaient dire :
« Le charme est détruit pour jamais. »

FIN DES TABLEAUX

LES

DÉGUISEMENTS DE VÉNUS

TABLEAUX IMITÉS DU GREC[1]

I

Aux bergers la naissante aurore
Annonçait l'heure des travaux :
Mais Myrtis sommeillait encore.
Un songe agitait son repos :
Il se croit aux champs de Cythère.

1. « Ces nouveaux tableaux, » a dit Tissot avec beaucoup de vérité, « inférieurs aux premiers, offrent souvent une couleur brillante et vraie; quelques peintures d'amours ont toute la séduction que Parny pouvait leur donner, et même un abandon qu'on lui souhaiterait quelquefois ailleurs; mais l'ensemble n'est pas exempt de monotonie, et l'on commence à remarquer un excès de précision, ainsi que de l'obscurité, de la recherche dans la manière du peintre. »

Vénus, en habit de bergère,
A ses yeux apparaît soudain :
Elle balance dans sa main
De myrte une branche légère.
Surpris, il fléchit les genoux,
Et contemple cette immortelle,
Que Pâris jugea la plus belle,
Et dont les bienfaits sont si doux.
Longtemps il l'admire, et sa bouche
Pour l'implorer en vain s'ouvrait ;
Du myrte heureux Vénus le touche,
Sourit ensuite, et disparaît.

II

Myrtis dans la forêt obscure
Cherchait le frais et le repos.
Zéphyre lui porte ces mots
Que chante une voix douce et pure :

« Dans ma main je tiens une fleur.
» Fleur aussi, je suis moins éclose.

» Dieu des filles et du bonheur,
» Je t'offre quinze ans et la rose.

» Mon sein se gonfle, et quelquefois
» Je rêve et soupire sans cause.
» Jeune Myrtis, c'est dans ce bois
» Qu'on trouve quinze ans et la rose.

» J'affaisse à peine le gazon
» Où seule encore je repose :
» Si tu viens, rapide Aquilon,
» Ménage quinze ans et la rose. »

Il paraît ; elle fuit soudain.
Légère et longtemps poursuivie,
Le berger l'implorait en vain.
Mais à la fleur elle confie
Le premier baiser de l'amour ;
Puis sa main à Myrtis la jette.
Il la reçoit ; faible et muette,
L'autre fleur se donne à son tour.
Ménage quinze ans et la rose,
Calme-toi, fougueux Aquilon.
Un cri s'échappe, et le gazon...
Viens, doux Zéphyre, elle est éclose.

III

« Dryades, pourquoi fuyez-vous?
» Des bois protectrices fidèles,
» Soyez sans crainte et sans courroux,
» A mes regards vous êtes belles;
» Mais un moment tournez les yeux :
» Je n'ai du Satyre odieux
» Ni les traits ni l'audace impie.
» Arrêtez donc, troupe chérie,
» Au nom du plus puissant des dieux. »
De Myrtis la prière est vaine.
D'un pas rapide vers la plaine
Les Dryades fuyaient toujours.
Une seule un moment s'arrête,
Fuit encore, en tournant la tête,
Et du bois cherche les détours.
Seize printemps forment son âge;
Un simple feston de feuillage
Couronne et retient ses cheveux.

Des Eurus le souffle amoureux
Soulève et rejette en arrière
Sa tunique verte et légère;
Et déjà Myrtis est heureux.
Il atteint la nymphe timide
Sur le bord d'un torrent rapide,
Au milieu des rochers déserts,
De mousse et d'écume couverts.
Un espace étroit se présente :
L'un contre l'autre ils sont pressés;
Et bientôt l'onde mugissante
Mouille leurs pieds entrelacés.

IV

Dans sa cabane solitaire
Myrtis attendait le sommeil.
Arrive une jeune étrangère.
Le teint de Flore est moins vermeil.
Du voile éclatant des princesses
Sa beauté s'embellit encor;

Sur sa tête le réseau d'or
De ses cheveux fixe les tresses;
L'or entoure son cou de lis,
Et serre ses bras arrondis;
La pourpre forme sa ceinture;
Et sur le cothurne brillant,
De ses pieds utile parure,
Sa tunique à longs plis descend.
Myrtis en silence l'admire.
« Je fuis un tyran détesté, »
Lui dit-elle avec un sourire;
« Donne-moi l'hospitalité.
» — Embellissez mon toit modeste.
» Des joncs tressés forment mon lit;
» Il est pour vous. — Où vas-tu? reste;
» Du lit la moitié me suffit. »
Sur cet humble et nouveau théâtre
Elle s'assied; un long soupir
De son sein soulève l'albâtre :
C'était le signal du plaisir.
Sur la cabane hospitalière
Passe en vain le dieu du repos :
Myrtis et la belle étrangère
Échappent à ses lourds pavots.
Leur impatiente jeunesse
Jouit et désire sans cesse.

Ivres de baisers et d'amour,
D'amour ils soupirent encore;
Et pourtant la riante Aurore
Entr'ouvrait les portes du jour.

V

« Nymphe de ce riant bocage,
» Vénus même sous votre ombrage
» Sans doute dirigea mes pas.
» Elle a ralenti votre fuite;
» Elle accéléra ma poursuite,
» Et vous fit tomber dans mes bras.
» Des mortels souvent les déesses
» Reçurent les tendres caresses :
» Imitez et craignez Vénus;
» Elle punirait vos refus. »
Malgré cette voix suppliante,
Et malgré ses désirs secrets,
La Nymphe défend ses attraits,
Et toujours sa bouche riante
Échappe aux baisers indiscrets.

A quelques pas, dans la prairie,
Un fleuve promenait ses flots.
Le front couronné de roseaux,
Des Naïades la plus jolie
Se jouait au milieu des eaux.
Tantôt sous le cristal humide
Elle descend, remonte encor,
Et présente au regard avide
De son sein le jeune trésor ;
Tantôt, glissant avec souplesse,
Elle étend ses bras arrondis,
Et sur l'onde qui la caresse
Élève deux globes de lis.
Bientôt, mollement renversée,
Par le flot elle est balancée;
Son pied frappe l'eau qui jaillit.
Invisible dans le bocage,
Myrtis, écartant le feuillage,
Voit tout, et de plaisir sourit.
Alors la champêtre déesse,
Que dans ses bras toujours il presse,
Rapproche les rameaux touffus,
D'un voile en rougissant se couvre,
Et sur sa bouche qui s'entr'ouvre
Expire le dernier refus.

VI

Sous des ombrages solitaires,
Devant un Satyre effronté
Fuyait avec rapidité
La plus timide des bergères.
Au loin elle aperçoit Myrtis :
« A mon secours le ciel t'envoie,
» Jeune inconnu ; défends Naïs. »
Le Satyre lâche sa proie.
La bergère à son protecteur
Sourit, mais conserve sa peur.
« Bannis tes injustes alarmes, »
Dit-il ; « je respecte tes charmes.
» Viens donc : du village voisin
» Je vais t'indiquer le chemin. »
Elle rougit, et moins timide,
A pas lents elle suit son guide.
Mais elle entend un bruit lointain :
Du berger elle prend la main,
Et dans ses bras cherche un asile.

Discret, il demeure immobile.
Et n'ose presser ses appas.
Elle voyait son doux martyre.
Le bruit cesse ; Myrtis soupire,
Et Naïs reste dans ses bras.

VII

Phébus achevait sa carrière ;
Dans les cieux l'ombre s'étendait ;
Myrtis à pas lents descendait
De la montagne solitaire.
Une femme sur son chemin
Se place, et doucement l'arrête.
Au croissant que porte sa tête,
A sa taille, à son port divin,
Il a reconnu l'Immortelle.
« Cher Endymion, viens, » dit-elle.
« Un moment pour toi j'ai quitté
» Le ciel et mon trône argenté :
» Viens ; sois heureux et sois fidèle. »

Le berger suit ses pas discrets.
De cette méprise apparente
Il profite, et la nuit naissante
Protége ses baisers muets.
Il trouve dans la jouissance
L'abandon et la résistance,
L'embarras de la nudité,
Les murmures de la tendresse,
Les refus et la douce ivresse,
La pudeur et la volupté.

VIII

» Berger, j'appartiens à Diane :
» Pourquoi toujours suis-tu mes pas?
» Je hais Vénus. Fuis donc, profane;
» Crains cette flèche et le trépas. »
Elle dit, et sa main cruelle
Sur l'arc pose le trait léger :
Mais Myrtis, qui la voit si belle,
Sourit et brave le danger.

Un fossé profond les sépare;
Avec audace il est franchi.
Imprudent! D'un regret suivi,
Le trait vole, siffle, et s'égare.
La Nymphe de nouveau s'enfuit.
Le berger toujours la poursuit.
Dans une grotte solitaire,
De Diane asile ordinaire,
Elle entre; et sa main aussitôt
Saisit et lève un javelot.
Sa fierté, sa grâce pudique,
Irritent le désir naissant.
D'un côté, sa blanche tunique
Tombe, et sur le genou descend;
De l'autre, une agate polie
La relève, livrant aux yeux
Les lis d'une cuisse arrondie,
Et des contours plus précieux.
De son sein qui s'enfle et palpite,
Et dont ce combat précipite
Le voluptueux mouvement,
Un globe est nu : le jeune amant
S'arrête, et des yeux il dévore,
Malgré le javelot fatal,
L'albâtre pur et virginal
Qu'au sommet la rose colore.

Il saisit la Nymphe ; et sa voix
Pour l'implorer devient plus tendre.
Des cris alors se font entendre ;
Le cor résonne dans les bois.
« Malheureux ! laisse-moi, » dit-elle.
« Diane est jalouse et cruelle :
» Si je l'invoque, tu péris. »
Malgré sa nouvelle menace,
Le berger fortement l'embrasse :
Des baisers préviennent ses cris.
Diane approche, arrive, passe,
Au loin elle conduit la chasse,
Et laisse la nymphe à Myrtis.

IX

D'Érigone c'était la fête.
Des bacchantes sur les coteaux
Couraient sans ordre et sans repos.
La plus jeune pourtant s'arrête,
Nomme Myrtis, et fuit soudain
Sous l'ombrage du bois voisin.

Le lierre couronne sa tête;
Ses cheveux flottent au hasard;
Le voile qui la couvre à peine,
Et que des vents enfle l'haleine,
Sur son corps est jeté sans art;
Le pampre forme sa ceinture,
Et de ses bras fait la parure;
Sa main tient un thyrse léger.
Sa bouche riante et vermeille
Présente à celle du berger
Le fruit coloré de la treille.
Son abandon, sa nudité,
Ses yeux lascifs et son sourire,
Promettent l'amoureux délire
Et l'excès de la volupté.
Au loin ses bruyantes compagnes
De cymbales et de clairons
Fatiguent l'écho des montagnes,
Mêlant à leurs libres chansons
La danse qui peint avec grâce
L'embarras naissant du désir,
Et celle ensuite qui retrace
Tous les mouvements du plaisir.

X

« Jeune berger, respecte Égine.
» La Terre me donna le jour;
» Jadis je suivais Proserpine;
» Et de Cérès j'orne la cour. »
En disant ces mots, dans la plaine
Elle fuyait devant Myrtis,
Et déjà du berger l'haleine
Vient humecter son cou de lis.
Elle échappe à sa main ardente.
Plus rapide il vole, et deux fois
Saisit la tunique flottante,
Qui se déchire entre ses doigts.
« Préviens son triomphe, ô ma mère! »
Elle dit; aussitôt la Terre
S'entr'ouvre avec un bruit affreux,
Vomit le bitume et la pierre,
Et présente un gouffre de feux.
Myrtis épouvanté s'arrête.
La nymphe retourne la tête,

Et de loin, lui tendant la main,
L'appelle avec un ris malin.
Le berger un moment balance;
Vénus le rassure en secret;
Égine, qu'il poursuit, s'élance,
Et dans les flammes disparaît.
Il s'y jette; imprudence heureuse!
Sur un lit de mousse et de fleurs
Il tombe, et la nymphe amoureuse
Sourit entre ses bras vainqueurs.

XI

Le ciel est pur, mais sans lumière;
L'ombre enveloppe l'hémisphère.
Myrtis, égaré dans les bois,
Trouble en vain leur vaste silence;
L'écho seul répond à sa voix.
Du rendez-vous l'heure s'avance;
Adieu l'amoureuse espérance,
Adieu tous les baisers promis!

« Des nuits malfaisante déesse, »
Disait-il, « je hais ta tristesse;
» Je hais tes voiles ennemis. »
Il parle encore, et l'immortelle,
Comme Vénus riante et belle,
Se présente à ses yeux surpris.
Recouverts de crêpes humides,
Son char et ses coursiers rapides
De l'ébène offrent la couleur.
A l'entour voltigent les Songes,
Les Spectres et les vains Mensonges,
Fils du Sommeil et de l'Erreur.
De son trône elle est descendue.
Le berger se trouble à sa vue,
Et la crainte saisit son cœur;
Mais la déesse avec douceur :
« Jeune imprudent, je te pardonne.
» Je ferai plus; oui, mon secours
» Est souvent utile aux amours.
» Que veux-tu? parle : je l'ordonne. »
Myrtis, que charme sa beauté,
Garde le silence, et l'admire.
L'immortelle par un sourire
Enhardit sa timidité;
Elle a déposé sur la terre
Le pâle flambeau qui l'éclaire.

A ses cheveux bruns et tressés
Des pavots sont entrelacés;
Une légère draperie,
Noire et d'étoiles enrichie,
Trahit l'albâtre de son corps,
Et de l'amour les doux trésors.
Sur l'herbe s'assied la déesse;
Le berger s'y place à son tour.
Il voit et baise avec ivresse
Des charmes inconnus au jour.
Un feu renaissant le dévore.
« Encore, » disait-il, « encore!
» Que nos plaisirs soient éternels! »
Elle sourit, et de l'aurore
Le retard surprit les mortels.

XII

Myrtis sur le fleuve rapide
Voit un esquif abandonné,
Qui, par le courant entraîné,
Vogue sans rames et sans guide.

Au milieu des flots le berger
S'élance, et dans l'esquif léger
Il trouve une fille jolie
Sur un lit de joncs endormie.
Elle sourit dans son sommeil;
Et sa bouche alors demi-close
Montre l'ivoire sous la rose.
Un baiser produit son réveil;
Un baiser étouffe ses plaintes;
Un baiser adoucit ses craintes;
Un autre cause un long soupir;
Un autre allume le désir;
Un autre achève le plaisir,
Et lentement la fait mourir.
Elle renaît soumise et tendre,
Ne voile point ses charmes nus,
Et sans peine consent à rendre
Tous les baisers qu'elle a reçus.
Soudain les flots sont plus tranquilles,
Et le bateau légèrement
Glisse sur les vagues dociles
Qui le balancent mollement.

XIII

Caché dans une grotte humide
Où vient mourir le flot amer,
Myrtis, l'œil fixé sur la mer,
Épiait une Néréide.
Tout-à-coup se montre Téthys,
Et sous sa conque blanchissante,
Que traînent ses dauphins chéris,
S'affaisse l'onde obéissante.
A l'entour nagent les Tritons;
Leur barbe est d'écume imbibée;
Des coquilles ornent leurs fronts,
Et de leur trompe recourbée
Au loin retentissent les sons.
Près du char, les Océanides
Et les charmantes Néréides,
Variant leurs jeux et leurs chants,
Glissent sur les flots caressants.
Téthys vers la grotte s'avance.

Entre seule, voit le berger,
Rit de son trouble passager,
Et lui commande le silence.
La perle dans ses blonds cheveux
En guirlandes brille et serpente;
La perle rend plus précieux
L'azur de sa robe élégante;
Le sable reçoit son manteau,
Et lui présente un lit nouveau.
Aimez, jeunes Océanides;
Aimez, rapides Aquilons;
Et vous, charmantes Néréides,
Tombez dans les bras des Tritons.

XIV

« Qu'ordonnez-vous, chaste déesse?
» — Rien : Vesta, trompant tous les yeux,
» Pour toi seul a quitté les cieux.
» Je t'aime. — Vous! — De ma sagesse
» Tu triomphes, heureux Myrtis!

» J'ai des attraits ; mais, trop sévère,
» J'effrayais les Jeux et les Ris :
» Hélas ! j'aurais mieux fait de plaire. »
De ce triomphe inattendu
Myrtis jouit en espérance.
Vesta, sans voile et sans défense,
Oubliait sa longue vertu.
Au jeune berger qui l'embrasse
Elle se livre gauchement :
Ses baisers même sont sans grâce.
De son aigre sévérité,
Punition juste et cruelle !
Triste et honteuse, l'immortelle
Remporte au ciel sa chasteté.

XV

Dans l'onde fraîche une bergère
Se baignait durant la chaleur.
Sur le rivage solitaire
Myrtis passe ; au cri de frayeur
Il répond avec un sourire :

« Ne craignez rien; sous ces berceaux,
» Sage et discret, je me retire.
» Mais quand vous sortirez des eaux,
» Je vous habillerai moi-même.
« — Sois généreux, jeune Myrtis,
» Et n'emporte pas mes habits.
» Peut-être la nymphe qui t'aime
» Près d'ici... » Discours superflus !
Le berger ne l'entendait plus.
De l'onde elle sort, et tremblante
Elle arrive sous le bosquet.
Malgré sa prière touchante,
Myrtis poursuit son doux projet.
En plaçant la courte tunique
Sur ce corps de rose et de lis,
Il touche une gorge élastique
Et d'autres charmes arrondis.
Sa main rattache la ceinture,
Trop haut d'abord, et puis trop bas :
La bergère en riant murmure,
Et cependant ne l'instruit pas.
A son humide chevelure,
On rend le feston de bluets
Qui toujours forme sa parure.
Les brodequins viennent après :
Longtemps incertaine et craintive,

Elle rougit, enfin s'assied,
A Myrtis présente son pied,
Et sa rougeur devient plus vive.
Dans ce moment heureux, Phébus
Était au haut de sa carrière ;
Le jour finit, et la bergère
Avait encore les pieds nus.

XVI

Du midi s'élance l'orage.
Dans son frêle bateau, Myrtis,
Jouet des vents et de Téthys,
Ne peut regagner le rivage.
« Apaise tes fougueux enfants,
» Belle Orithye, et sur la rive
» Pour toi je brûlerai l'encens. »
Au ciel monte sa voix plaintive.
Soudain un nuage léger
Sur les flots mugissants s'abaisse :
Il s'entr'ouvre, et d'une déesse
Les bras enlèvent le berger.

Tremblant, il garde le silence,
Un baiser dissipe sa peur.
Neptune jusqu'aux cieux s'élance;
Les vents redoublent leurs fureurs;
Myrtis, caché dans le nuage,
S'élève au milieu de l'orage,
Avec sécurité fend l'air,
Voit partir le rapide éclair
Que suit la foudre vengeresse,
Et sur le sein de sa maîtresse
Il brave Éole et Jupiter.

XVII

« De Myrtis que la voix est tendre!
» Il approche, et n'a pu me voir;
» Sous cet arbre il viendra s'asseoir;
» Je veux me cacher et l'entendre. »
La jeune bergère, à ces mots,
Sur l'arbre monte avec adresse,
Et disparaît dans les rameaux.

Le berger sous leur voûte épaisse
Bientôt arrive, et les échos
Répètent ses accents nouveaux :

« Un oiseau venu de Cythère
» Se cache, dit-on, dans ce bois.
» Sa voix est touchante et légère,
» Et son bec embellit sa voix.

» Les chasseurs sont à sa poursuite.
» Mille fois heureux son vainqueur !
» Mais il craint la cage, et l'évite;
» Et c'est lui qui prend l'oiseleur.

» Jeune oiseau, ton joli plumage
» Fait naître l'amoureux désir;
» Et pour moi, dans l'épais feuillage,
» Tu seras l'oiseau du plaisir. »

Il dit, et sur l'arbre s'élance :
La bergère ne pouvait fuir,
Et le rire était sa défense :
Au vainqueur il faut obéir.
Quelques nymphes de ce bocage
Du même arbre cherchent l'ombrage;

Mais le bruit des baisers nouveaux
Se perd dans le confus ramage
Des fauvettes et des moineaux.

XVIII

« Ma fidélité conjugale
» Trop longtemps regretta Tithon;
» Trop longtemps j'ai pleuré Céphale,
» Égis[1], et le jeune Orion.
» La douleur flétrirait mes charmes.
» Revenez, amoureux désirs!
» Les roses naissent de mes larmes[2],
» Elles naîtront de mes plaisirs. »
A ces mots, la galante Aurore
De Myrtis, qui sommeille encore,
Hâte le paresseux réveil.

1. Nous ne nous rappelons rien des amours de l'Aurore et de cet Égis. Parny aurait pu employer le nom moins inconnu de Clitus.

2. Tendre fruit des pleurs de l'Aurore.

dit Bernard à la rose.

Elle a quitté son char vermeil.
Sur sa tête brille une étoile.
Un safran pur et précieux
Colore sa robe et son voile.
L'amour est peint dans ses beaux yeux.
L'humble lit du berger timide
La reçoit. O douces faveurs!
Sous elle le feuillage aride
Renaît, et la couvre de fleurs.

XIX

L'amour ne connaît point la crainte.
Du bois Myrtis franchit l'enceinte;
Il s'y cache, et voit s'approcher
Celle qu'il ose ainsi chercher.
Ses traits sont purs; la violette
S'entrelace à la bandelette
Qui couronne son front serein.
Sur sa longue robe de lin
Descend une courte tunique;

Son regard est doux et pudique.
Myrtis paraît; elle rougit;
Il prévient sa fuite, et lui dit :
« De Minerve, jeune prêtresse,
» Mes yeux te suivaient à l'autel.
» J'ai vu tes mains à la déesse
» Offrir un encens solennel...
» -- Fuis! — Ne sois pas inexorable.
» — Fuis donc! — Avec toi je fuirai.
» — Des fers attendent le coupable
» Qui profane ce bois sacré.
» — Ta bouche menace et soupire.
» — Imprudent! je plains ton délire.
» Crains le trépas, retire-toi.
» — Non. — Minerve, protége-moi. »
Mot fatal! Son âme alarmée
Le rétracte, mais vainement :
Entre les bras de son amant
Elle est en myrte transformée.
Il recule, saisi d'horreur;
Il doute encor de son malheur;
D'une voix éteinte il appelle
La jeune vierge; avec frayeur
Il touche l'écorce nouvelle;
Ses pleurs coulent, et sa douleur
Maudit la déesse inflexible:

Dans le bois il entend du bruit;
Il embrasse l'arbre insensible,
S'éloigne, revient, et s'enfuit.

XX.

De la jeune et belle prêtresse
L'image poursuivait Myrtis.
Il fuit les autels de Cypris,
Il fuit la brillante jeunesse,
Et chaque jour aigrit son mal.
Un soir enfin, du bois fatal
Il franchit de nouveau l'enceinte.
Il baise les rameaux chéris;
Au ciel il adresse sa plainte :
Le ciel paraît sourd à ses cris.
Éole entasse les nuages;
De leurs flancs sortent les orages;
Les éclairs suivent les éclairs;
La foudre sillonne les airs.
Le berger brave la tempête,
Et les feux roulant sur sa tête.

Le myrte, arrosé de ses pleurs,
Par un faible et naissant murmure
Semble répondre à ses douleurs.
Prodige heureux! L'écorce dure
Se soulève, et prend sous sa main
L'albâtre et les contours du sein.
Une bouche naît sous la sienne,
Et soudain une fraîche haleine
Se mêle à ses soupirs brûlants.
Les rameaux qu'en ses bras il presse,
Transformés en bras ronds et blancs,
Lui rendent sa douce caresse.
Plus de combats, plus de refus;
Et de Minerve la prêtresse
Est déjà celle de Vénus.

XXI

Des dieux la prompte messagère
Part, vole, se montre à Myrtis,
Et dit : « La reine de Cythère

» Parut la plus belle à Pâris :
» L'heureuse pomme fut pour elle;
» Mais entre Junon et Pallas
» Toujours subsiste la querelle,
» Et c'est toi qui les jugeras. »
En parlant ainsi, la déesse
Est debout sur son arc brillant.
Myrtis contemple sa jeunesse,
Ses yeux d'azur, son front riant,
L'or de sa baguette divine,
Les perles de ses bracelets,
Et l'écharpe flottante et fine
Qui voile à demi ses attraits.
« Pourquoi gardes-tu le silence? »
Reprend-elle : « Réponds, Myrtis;
» Le refus serait une offense.
» — Disputez-vous aussi le prix?
» — Je le pourrais; j'ai quelques charmes.
» — Voyons. — Promets-tu le secret?
» — Oui. — Je crains... — Soyez sans alarmes.
» — Eh bien, juge; mais sois discret.
» — Ce voile à vos pieds doit descendre.
» Ce n'est pas tout : la volupté
» Embellit encor la beauté,
» Et le prix est pour la plus tendre. »
L'immortelle baisse les yeux,

Repousse la main qui la touche,
Aux baisers dérobe sa bouche,
Et tombe sur l'arc radieux.

XXII

Assise sur un faisceau d'armes
Recouvert d'un léger tapis,
Aux regards de l'heureux Myrtis
Pallas abandonne ses charmes.
Le berger hésite, et pourtant
Écarte d'une main timide
Son casque à panache flottant,
Sa lance d'or, et son égide.
La cuirasse tombe à son tour,
Et même la blanche tunique.
De Pallas la beauté pudique
Vainement éveille l'Amour;
Jamais il n'obtient de retour.
Le berger étonné l'admire,
Mais affecte un calme trompeur.

La déesse voit sa froideur,
Prend sa main, doucement l'attire,
Le reçoit dans ses bras, soupire,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage ; sois discret. »

XXIII

« Viens, jeune et charmante Théone.
» — Non ; Junon peut-être t'attend :
» Jamais son orgueil ne pardonne.
» — Qu'importe? — Fuis. — Un seul instant!
» — Demain je tiendrai mes promesses.
» — Je brûle des feux du désir.
» Viens : la beauté fait les déesses.
» — Et qui fait les dieux? — Le plaisir. »

XXIV

Myrtis devant Junon s'incline.
Un diadème radieux,
De pourpre un manteau précieux,
Un sceptre dans sa main divine,
Annoncent la reine des cieux.
Au juge que sa voix rassure
Elle abandonne sa ceinture
Et ses superbes vêtements :
Sans voiles et sans ornements,
La nudité fait sa parure.
Alors sur des coussins épais
Que l'or et la perle enrichissent,
Et qui légèrement fléchissent,
Le berger place ses attraits[1].
Ses regards troublent la déesse.
Elle soupçonne de Pallas
La ruse et la douce faiblesse :

1. Les attraits de la déesse.

A Myrtis elle ouvre ses bras,
Sourit de sa vive caresse,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage ; sois discret. »

XXV

Du haut des airs qu'elle colore,
La jeune Iris descend encore.
Myrtis la reçoit dans ses bras.
Elle se livre à ses caresses,
Et pourtant elle dit tout bas :
« Si je tarde, les deux déesses
» Pourront croire... Séparons-nous. »
Suivent des baisers longs et doux.
« Je ne puis prononcer entre elles, »
Dit enfin le berger. « Pourquoi?
» — Également elles sont belles ;
» Et la plus aimable, c'est toi. »

XXVI

Rêveuse et doucement émue,
Elle arrive dans le bosquet
Où de Vénus est la statue,
A ses pieds dépose un bouquet,
Et dit : « O Cypris! je t'implore;
« Protége-moi contre ton fils.
» Pour lui je suis trop jeune encore.
» Je ne veux point aimer Myrtis. »
Quelques jours après, sa jeunesse
De l'amour craint moins les douceurs.
D'un feston de myrte et de fleurs
Elle couronne la déesse,
Disant : « Vois mon trouble secret.
» J'aime; apprends-moi comment on plaît. »
Elle revient; et le sourire
Ouvre sa bouche qui soupire :
« Il m'aime, ô propice Vénus !
» Seule à ses regards je suis belle;

» Mais je veux par quelques refus
» Irriter sa flamme nouvelle. »
Une guirlande sous sa main
Se déploie; et de la statue,
Que le ciseau fit belle et nue,
Elle couvrait.... Myrtis soudain
Du feuillage sort, et s'écrie :
« Ne couvre rien, ma jeune amie:
» Crains Vénus. » Sans force et sans voix,
Elle rougit, chancelle, glisse;
Et la guirlande protectrice
Reste inutile entre ses doigts.

XXVII

Le sombre Pluton sur la terre
Était monté furtivement.
De quelque nymphe solitaire
Il méditait l'enlèvement.
De loin le suivait son épouse :
Son indifférence est jalouse.

Sa main encor cueillait la fleur
Qui jadis causa son malheur :
Il renaissait dans sa pensée.
Myrtis passe; il voit ses attraits,
Et la couronne de cyprès
A ses cheveux entrelacée.
Il se prosterne : d'une main
Elle fait un signe; et soudain
Remonte sur son char d'ébène.
Près d'elle est assis le berger.
Les coursiers noirs d'un saut léger
Ont déjà traversé la plaine.
Ils volent; des sentiers déserts
Les conduisent dans les enfers ;
Du Styx ils franchissent les ondes.
Caron murmurait vainement;
Et Cerbère sans aboiement
Ouvrait ses trois gueules profondes.
Le berger ne voit point Minos,
Du Destin l'urne redoutable,
D'Alecton le fouet implacable,
Ni l'affreux ciseau d'Atropos.
Avec prudence Proserpine
Le conduit dans un lieu secret,
Où Pluton, admis à regret,
Partage sa couche divine.

Myrtis baise ses blanches mains,
La presse d'une voix émue,
Et la Déesse demi-nue
Se penche sur de noirs coussins.
Elle craint un époux barbare :
Le berger quitte le Tartare.
Par de longs sentiers ténébreux
Il remonte, et sa voix profane
Ouvre la porte diaphane
D'où sortent les Songes heureux.

XXVIII

Morphée a touché sa paupière ;
Elle dort sous l'ombrage frais.
Des Zéphyrs l'aile familière
Dévoile ses charmes secrets.
Myrtis vient. O douce surprise !
« Hier au temple de Vénus, »
Dit-il, « j'ai fléchi ses refus :
« Dérobons la faveur promise...

» Non, je respecte son sommeil;
» J'aurai le baiser du réveil. »
Il voit un bouquet auprès d'elle;
Des roses il prend la plus belle;
Avec adresse, avec lenteur,
Sa main la place sur l'ébène.
Et sa bouche baise la fleur.
Il s'éloigne alors, non sans peine,
Et se cache dans un buisson,
D'où sort un léger papillon.
L'insecte léger voit la rose,
Un moment sur elle se pose,
Puis s'envole, et fuit sans retour.
Myrtis dit tout bas : « C'est l'Amour. »

XXIX

« Arrêtez, charmante déesse !
» Votre main, au banquet des cieux,
» Verse le nectar, et des dieux
» Vous éternisez la jeunesse.
» — Il est vrai; dans ma coupe d'or

» Tes lèvres trouveront encor
» De ce breuvage quelque reste :
» Bois donc. — J'ai bu. Quelle chaleur
» Pénètre mes sens et mon cœur !
» Restez, ô déesse ! — Je reste. »
Il est heureux, et ses désirs
Demandent de nouveaux plaisirs.
En riant, la jeune immortelle
S'échappe, fuit, et disparaît.
Le berger en vain la rappelle.
Seul il marche ; de la forêt
Il suit les routes ténébreuses :
Et là dans ses bras tour-à-tour
Tombent les maîtresses nombreuses
Qu'un moment lui donna l'amour.
Un moment, bergères, princesses,
Nymphes, bacchantes, et déesses,
Reçoivent ses baisers nouveaux,
Puis s'échappent : point de repos ;
Du nectar la douce puissance
Soutient sa rapide inconstance.
Ses vœux n'appelaient point Vesta [1],
Et dans son temple elle resta.
Las enfin, sous le frais ombrage

1. Voyez tableau XIV.

Il s'assied, et sa faible voix
Implore une seconde fois
L'échansonne au divin breuvage.
Elle vient; à Myrtis encor
Sa main offre la coupe d'or,
Et déjà les désirs renaissent;
De son bienfait Hébé jouit;
Sous ses attraits les fleurs s'affaissent;
Plus belle ensuite elle s'enfuit.
Le berger, dont la douce plainte
La poursuit jusque dans les cieux,
Sur le gazon voluptueux
De ses charmes baise l'empreinte,
Et le sommeil ferme ses yeux.

XXX

Il dort; un baiser le réveille.
O surprise, ô douce merveille!
D'Amours légers environné,
Un char par des cygnes traîné
Dans l'air l'emporte avec vitesse.

La crainte agite ses esprits;
Mais la belle et tendre déesse
Le rassure par un souris.
Sur des coussins de pourpre fine,
Près de sa maîtresse divine
Il s'assied, d'amour éperdu.
Aussitôt un voile étendu
Forme pour eux un dais utile.
Myrtis, de surprise immobile,
Dans Vénus revoit les appas
Des déesses et des mortelles
Que ses yeux trouvèrent si belles,
Et qui tombèrent dans ses bras.
Elle répond à son silence :
« Je t'aimai longtemps en secret.
» Tout est facile à ma puissance;
» Et Vénus de ton inconstance
» Fut toujours la cause et l'objet. »
A ces mots, au berger timide
Ses bras d'albâtre sont tendus;
Par degrés à sa bouche avide
Elle livre ses charmes nus,
Sous les baisers devient plus belle,
Enfin permet tout à Myrtis,
Et lui dit : « Sois aussi fidèle
» Et moins malheureux qu'Adonis. »

Consumé d'amour et d'ivresse,
Sur les lèvres de sa maîtresse
Myrtis boit le nectar divin ;
Il meurt et renaît sur son sein ;
Et cependant le char rapide,
Glissant avec légèreté
Dans l'air doucement agité,
Descend vers les bosquets de Gnide.

FIN DES DÉGUISEMENTS DE VÉNUS

LE

VOYAGE DE CÉLINE

CONTE EN VERS[1]

« La nuit s'écoule, et vainement
» J'attends l'ingrat qui me délaisse.
» Quelle froideur dans un amant !
» Quel outrage pour ma tendresse !
» Hélas ! l'hymen fit mon malheur :
» Libre enfin, jeune encore et belle,

1. Ce conte a été publié à part, en 1806, sous ce titre : *Les Voyages de Céline*, poëme. Nous ne connaissons cette édition que par le compte qui en a été rendu dans la *Décade* de 1806, t. III. Le critique trouvait que le nom de *poëme* était trop ambitieux; il ne doutait pas que l'auteur n'adoptât plus tard celui de *conte*, qui était le mot propre. Cette observation était bien légère : Parny toutefois en a profité.

» J'aimai, je connus le bonheur:
» Et voilà Dorval infidèle !
» Chez un peuple sensible et bon,
» Si noble et si galant, dit-on,
» Combien les femmes sont à plaindre !
» L'hymen, l'amour, l'opinion,
» Les lois même, il leur faut tout craindre.
» Trop heureux ce monde lointain,
» Fidèle encore à la nature,
» Où l'amour est sans imposture,
» Sans froideur, sans trouble, et sans fin ! »

Pendant cette plainte chagrine,
Du jour tombe le vêtement,
Et sur le duvet tristement
Se penche la jeune Céline.
Un propice habitant du ciel,
Connu de la Grèce païenne,
Une substance aérienne
Que là-haut on nomme Morphel,
Descend, l'emporte, et la dépose
Dans ce désert si bien chanté[1],
Sur ces joncs si fameux qu'arrose
Le Mississipi tant vanté.

1. Allusion au roman d'*Atala*.

Des vrais amours c'est le théâtre.
Heureuse Céline! En marchant,
La ronce et le caillou tranchant
Ensanglantent tes pieds d'albâtre ;
Mais ils sont vierges ces cailloux,
Vierges ces ronces ; quel délice!
Vierge encore est ce précipice :
Pourquoi fuir un danger si doux?
Dans ce moment vers notre belle
Un homme accourt, noir, sale et nu.
Debout il reste devant elle,
Et regarde : cet inconnu
Est un sauvage véritable,
Étranger aux grands sentiments,
Bien indigène, et peu semblable
Aux sauvages de nos romans.
« Je t'épouse ; mais rien ne presse.
» En attendant, prends sur ton dos
» Ces outils, ces pieux, et ces peaux.
» Double ta force et ton adresse :
» Au pied de ce coteau lointain
» Cours vite ; choisis bien la place,
» Et bâtis ma hutte. Demain
» Je te rejoins, et de ma chasse
» Pour moi tu feras un festin :
» Je pourrai t'en livrer les restes.

» Bonsoir; bannis cet air chagrin,
» Et relève ces yeux modestes :
» Tu le vois, ton maître est humain. »

Qu'en dites-vous, jeune Céline?
Rien : elle pleure, et de Morphel
Fort à propos l'aile divine
L'emporte sous un autre ciel.
La voilà planant sur les îles
De ce Pacifique Océan,
Qui ne l'est plus quand l'ouragan
Vient fondre sur les flots tranquilles;
Ce qu'il fait souvent, comme ailleurs.
De vingt pleuplades solitaires
Elle observe les lois, les mœurs,
Et surtout les galants mystères;
Mystères? non pas; leur amour
A la nuit préfère le jour.
Céline, en détournant la vue :
« L'innocence est aussi trop nue,
» Trop cynique : ces bonnes gens,
» Moins naturels, seraient plus sages.
» A l'amour quels tristes hommages!
» Les malheureux n'ont que des sens.
» Quoi! jamais de jalouses craintes?
» Jamais de refus ni de plaintes?

» Point d'obstacles? point d'importuns ?
» La rose est ici sans piqûre,
» Mais sans couleur et sans parfums.
» Un peu d'art sied à la nature ;
» Oui, sur l'étoffe de l'amour
» Elle permet la broderie.
» Adieu donc, adieu sans retour
» A toute la sauvagerie,
» Bonne dans les romans du jour. »

Hélas! elle n'en est pas quitte,
Et se trouve, non sans regrets,
Parmi les Nouveaux-Zélandais.
La peuplade qu'elle visite
D'une zagaie arme sa main,
Y joint une hache pesante,
Et marche fière et menaçante
Contre le repaire voisin.
Femmes, enfants, et leurs chiens même,
Tout combat : l'ardeur est extrême,
Chez Céline extrême la peur.
Les siens sont battus : le vainqueur
Saisit sa belle et douce proie;
Il touche, en grimaçant de joie,
La jambe, les mains, et les bras;
Il touche aussi la gorge nue,

Et dit : « Elle est jeune et docile ;
» Pour nous quel bonheur! quel repas! »
Elle frémit, et sur sa tête
Ses cheveux se dressent; Morphel
Dérange ce festin cruel;
En Chine elle fuit et s'arrête.

Près d'elle passe un mandarin,
Qui la voit, l'emmène, et l'épouse.
Il n'aimait pas; mais dans Pékin
L'indifférence est très-jalouse [1].
Céline d'un brillant palais
Devient la reine. Hélas! que faire,
Dans un grand palais solitaire,
D'une royauté sans sujets?
D'honneurs lointains on l'environne;
A ses beaux yeux à peine on donne
Du jour quelques faibles rayons,
Et dans le fer on emprisonne

1. Montesquieu, distinguant la jalousie de passion d'avec la jalousie de coutume, de mœurs, de lois, dit que celle-ci, froide, mais quelquefois terrible, peut s'allier avec l'indifférence et le mépris. Au reste, cette jalousie des Chinois est expliquée, et même justifiée par un autre passage de Montesquieu, qui s'appuie de l'autorité de Duhalde : « Un livre classique de la Chine regarde comme un prodige de vertu de se trouver seul dans un appartement reculé avec une femme sans lui faire violence. »

La blancheur de ses pieds mignons.
L'époux du moins est-il fidèle ?
Touche-t-il à ce doux trésor ?
Et sait-il que sa femme est belle ?
Point ; il achète au poids de l'or
Une guenon, et pis encor.

Bon Morphel, hâtez-vous : Céline
Jamais n'habitera la Chine.
Il est sans doute moins jaloux,
Et, plus brave, il sera plus doux,
Le fier et vagabond Tartare,
Vainqueur des Chinois si rusés,
Si nombreux, et nommé barbare
Par ces fripons civilisés.
D'une cabane solitaire
S'approche la belle étrangère ;
Elle entre : quoi ! point d'habitants !
Vient un jeune homme ; en trois instants
Elle est amante, épouse, mère :
En voyage on abrége tout.
Plaignons cette mère nouvelle.
« Du ménage le soin t'appelle, »
Dit son Tartare ; « allons, debout ! »
Elle se lève ; il prend sa place,
Hume le julep efficace,

Avale un bouillon succulent,
Puis un autre; craint la froidure,
Dans les replis d'une fourrure
S'enfonce; parle d'un ton lent,
Tient sur sa poitrine velue,
Et berce dans sa large main
L'enfant que sa mère éperdue
Abandonne et reprend soudain,
Reçoit la bruyante visite
De l'ami qui le félicite,
Des parents, et des alentours;
Et pendant tous ces longs discours,
La jeune épouse qu'on délaisse
S'occupe malgré sa faiblesse,
De l'accouché qui boit toujours[1].
« A ce sot usage, » dit-elle,
« Il faudra bien s'accoutumer.
» Mon époux du reste est fidèle,
» Point négligent : on peut l'aimer. »
Tout en aimant, dans leur chaumière,

1. Cet usage des Tartares est attesté par Marc-Paul. Quelques nations anciennes ont eu la même coutume; on l'a retrouvée chez plusieurs peuplades du Nouveau-Monde. Elle a aussi existé dans le Béarn : « C'était, » dit Colomiès dans ses *Mélanges historiques*, p. 25, « une assez plaisante coutume que celle qui s'observait autrefois dans le Béarn. Lorsqu'une femme était accouchée, elle se levait, et son mari se mettait au lit, faisant la commère... »

Leur bienveillance hospitalière
Admet un soir deux voyageurs,
L'un vieux, l'autre jeune. On devine
Qu'avec grâce et gaieté Céline
Du souper leur fait les honneurs.
Sa curiosité naïve
Les écoute et devient plus vive.
Mais pendant les récits divers,
Sur leurs yeux les pavots descendent,
Et séparément ils s'étendent
Sur des joncs de peaux recouverts.
La Tartarie est peu jalouse.
« Va, » dit-elle à la jeune épouse,
» — Offre tes appas au plus vieux.
» — Y pensez-vous? — Un rien t'étonne.
» Va, l'hospitalité l'ordonne.
» — Vous y consentez? — Je fais mieux,
» Je l'exige. — Mais il faut plaire
» Pour être aimé : sans le désir,
» Comment peut naître le plaisir?
» Je n'en ai point. — Tant pis, ma chère;
» Il en aura, lui, je l'espère.
» S'il n'en avait pas! sur mon front
» Quel injuste et cruel affront! »
Elle obéit, non sans scrupule,
Et revient un moment après.

« Déjà? dit l'époux ; tes attraits...
» — Votre coutume est ridicule,
» Et vous en êtes pour vos frais.
» — L'insolent ! — S'il paraît coupable,
» Son âge est une excuse. — Non.
» — La fatigue... — Belle raison !
» — Cependant le sommeil l'accable.
» — J'y mettrai bon ordre ; un bâton ! »
A grands coups il frappe, réveille,
Chasse, poursuit le voyageur,
Et venge son étrange honneur.
Puis il dit : « L'autre aussi sommeille :
» Mais avant tout il voudra bien
» Faire son devoir et le mien.
» Va. — Peux-tu...? — Point de remontrance.
» J'ai cru qu'on savait vivre en France. »
Tout s'apprend ; à vivre elle apprit.
L'étranger poursuit son voyage ;
A sa femme docile et sage
Le mari satisfait sourit,
Et dit d'une voix amicale :
« Écoute ; la foi conjugale
» A l'usage doit obéir :
» Mais à présent il faut, ma chère,
» Expier ta nuit, et subir
» Une pénitence légère. »

Le houx piquant arme sa main ;
Son épouse répand des larmes,
Et les larmes coulaient en vain ;
Aux fouets Morphel soustrait ses charmes.

Voici l'Inde ; spectacle affreux !
Que veulent ces coquins de Brames
D'un bûcher excitant les flammes,
Et ce peuple abruti par eux ?
« La victime est jeune et jolie, »
Répète Céline attendrie ;
« Je la plains, et l'usage a tort.
» On doit pleurer un mari mort,
» Et sans lui détester la vie ;
» Mais le suivre ! c'est par trop fort. »
Vers Ceylan l'orage la pousse.
La loi dans cette île est très-douce,
Et deux maris y sont permis [1].
Céline plaît à deux amis.
Entre eux ils disent : « Femme entière
» Pour chacun de nous est trop chère ;
» Partageons ; à son entretien

1. Cette permission existe aussi chez certains Iroquois, selon le témoignage de Lafiteau. D'autres peuples encore ont légitimé la pluralité des maris.

» Alors suffira notre bien.
» Si l'épouse est active et sage,
» Les soins, les comptes du ménage
» Par elle seront mieux réglés :
» Les garçons toujours sont volés. »
Que fait Céline ? Une folie.
Mais l'amour jamais en Asie
Ne se file : point de délais ;
Et voilà nos deux Chingulois[1]
Mariés par économie.
La beauté partout a des droits :
Pour Céline, le premier mois
Fut neuf et vraiment admirable ;
Le second seulement passable,
Le troisième assez misérable,
Le quatrième insupportable.
« J'aurais dû prévoir ces dégoûts, »
Dit-elle. « Quel sot mariage !
» L'homme qui consent au partage
» N'est point amant, pas même époux.
» Au public je parais heureuse ;
» J'ai de beaux schalls, un bel écrin,
» Et dans mon léger palanquin

1. Les naturels de Ceylan forment deux nations : les Bédas et les Chingulois.

» Je sors brillante et radieuse ;
» Je suis maîtresse à la maison,
» Mais toujours seule. Ma raison
» Sait juger les lois politiques
» Et les abus enracinés ;
» Dans les États bien gouvernés,
» Il n'est point de filles publiques[1]. »
Passons-lui cet arrêt léger,
Ne fût-ce que pour abréger.
Jeune femme que l'on offense
Trouve aisément à se venger ;
Mais, quoique juste, la vengeance
Pour elle n'est pas sans danger.
Chez leur épouse avec mystère
Les deux amis entrent un soir.
Que veulent-ils? Le froid devoir
A la beauté pourrait-il plaire?
Au devoir ils ne pensent guère.
A quoi donc ? Vous l'allez savoir :
L'un d'opium tient un plein verre,
L'autre un lacet : il faut choisir.
« Non, » répond-elle ; « il faut partir. »
Elle part, vole, voit l'Afrique,

1. Ne fallait-il pas dire « d'épouses publiques, d'épouses communes. »

Passe le brûlant équateur,
Et chez un peuple pacifique
Trouve l'amour et le bonheur.
Est-il de bonheur sans nuage?
Son amant l'observe de près;
Il craint; et fidèle à l'usage,
Il s'adresse à l'aréopage,
Composé de vieillards discrets.
En pompe on vient prendre Céline,
Et dans le temple on la conduit.
Blanche et triste y sera sa nuit :
De l'inconstance féminine
L'ange correcteur descendra,
Et Céline s'en souviendra.
En effet, il vient. Notre belle,
Tombant sous sa robuste main,
Frissonne, et la verge cruelle
Va punir un crime incertain :
Du pays c'est l'usage étrange.
Mais, par un miracle imprévu,
Un éclat soudain répandu
Remplit le temple : voilà l'ange
Qui s'échappe sans dire un mot,
Et Céline crie aussitôt :
« Quoi! c'est mon amant? Quel outrage!
» Quelle ruse! Quoique sauvage,

» Ma foi, ce peuple n'est point sot. »

Fuyez ; le danger peut renaître.
On parle d'un peuple voisin ;
Chez ce peuple la loi peut-être
Vous accorde un plus doux destin :
Il faut tout voir et tout connaître.
Elle arrive, et sourit d'abord.
Point de princes ; mais des princesses
Dont les refus ou les caresses
De leurs époux règlent le sort.
L'époux n'a qu'un mince partage.
De sa femme empruntant l'état,
Prince sans cour et sans éclat,
Il plaît : c'est son seul apanage ;
Amour éternel et soumis,
C'est sa dette. De par l'usage,
A l'épouse tout est permis,
A l'époux rien. Veillé par elle,
S'il s'avise d'être infidèle,
Le voilà déprincipisé,
Battu, proscrit, et méprisé.
Vous soupirez, belle Céline?
Qu'avez-vous donc? Je le devine,
Il faut un trône à la beauté ;
Qu'elle règne, c'est son partage ;

Mais ce principe clair et sage,
Par les poëtes adopté,
Et dans les chansons répété,
N'a point encor changé l'usage :
L'usage est un vieil entêté.
« Ce pays, si j'étais princesse, »
Dit Céline, « me plairait fort;
» Mais des autres femmes le sort,
» Comme ailleurs, m'afflige et me blesse.
» Que je hais la loi du plus fort ! »
Si la force, frondeuse aimable,
Est parfois injuste pour vous,
La loi du plus faible, entre nous,
Serait-elle bien équitable?
Sur ce point on disputera,
Et jamais on ne s'entendra.

Femme jolie est difficile.
Morphel, toujours preste et docile,
La transporte plus loin, plus près,
Je ne sais où. Dans cet asile
Ses vœux seront-ils satisfaits?
Un peuple immense l'environne;
D'or et de myrte on la couronne;
Avec pompe sur un autel
Un groupe amoureux la dépose:

A ses pieds qui foulent la rose
On brûle un encens solennel ;
Les hymnes montent jusqu'au ciel ·
« Jadis dans ses plus beaux ouvrages
» L'homme adora le Créateur ;
» Mais du jour l'astre bienfaiteur
» Avait-il droit à tant d'hommages ?
» Femme, nos vœux reconnaissants
» Réparent cette longue injure ;
» Doux chef-d'œuvre de la nature,
» Reçois notre éternel encens.
» — Messieurs, » dit-elle, « quel prodige !
» Chez les plus forts tant de raison,
» Tant de justice ! Mais où suis-je ?
» De ce pays quel est le nom ? »
Une voix lui répond : « Princesse,
» Reine, impératrice, déesse,
» Régnez sur un peuple d'amants.
» Pour les hommes sont la tristesse,
» L'espoir timide, les tourments,
» La folle et jalouse tendresse,
» Et l'esclavage des serments ;
» Pour vous toujours nouvelle ivresse,
» Toujours nouveaux enchantements,
» Mêmes attraits, même jeunesse ;
» Et les plaisirs pour votre altesse

» En jours changeront leurs moments :
» Elle est au pays des romans. »

Tout disparaît ; et c'est dommage.
Cet épisode du voyage
Coûte à Céline quelques pleurs.
Pour la distraire, au loin son guide
La promène d'un vol rapide.
Dans un bois d'orangers en fleurs,
Qu'un vent doux rafraîchit sans cesse,
Elle entre, et dit : « Lieux enchanteurs,
» Où sont vos heureux possesseurs? »
Passent un Cafre et sa maîtresse.
Quelle maîtresse ! Pour cheveux,
L'épaisseur d'une courte laine ;
Pour habit, des signes nombreux
Imprimés sur la peau d'ébène ;
Le front et le nez aplatis,
Des deux lèvres la boursouflure,
Bouche grande et les yeux petits,
Un sein flottant sur la ceinture,
Bref, le fumet de la nature,
Et ses gestes trop ingénus :
Chez les Cafres telle est Vénus.
L'orgueil est parfois raisonnable :
Céline donc de sa beauté

Prévoit l'effet inévitable,
Et craint un viol effronté.
Touchantes, mais vaines alarmes!
A l'aspect de ces nouveaux charmes,
L'Africain recule surpris,
De la surprise passe aux ris,
Et dit : « O l'étrange figure!
» D'où vient cette caricature?
» Ils sont plaisants ces cheveux blonds,
» Flottant presque jusqu'aux talons.
» Quelle bouche! on la voit à peine.
» Jamais sein, chez l'espèce humaine,
» D'une orange eut-il la rondeur?
» Vive une molle négligence!
» Des yeux bleus? quelle extravagance!
» Blanche et rose? quelle fadeur!
» Va, guenon; cache ta laideur [1]. »
Céline, étouffant de colère,
S'enfuit, et ne pouvait mieux faire.
« Ce pays, malgré son beau ciel,
» Malgré son printemps éternel,
» De tous est le moins habitable. »

1. « Des écrivains célèbres, » dit Bernardin, « ont avancé que les Nègres trouvaient leur couleur plus belle que celle des blancs; mais ils se sont trompés. » Puis il entre dans un détail assez long, et peu concluant.

Elle dit; l'ange secourable
De ces mots devine le sens;
Il l'enlève, et, tandis qu'il vole,
Par quelques grains d'un doux encens
Sa bienveillance la console [1].
Céline, moins timide alors,
Regarde son guide, soupire,
Et son trouble en vain semble dire :
« Pourquoi n'avez-vous pas un corps ? »

Dans les plaines de la Syrie,
Enfin la dépose Morphel.
Partout on rencontre Israël.
Israël la trouve jolie,
La mène au marché de Damas,
Et met en vente ses appas.
Auriez-vous donc un prix, Céline ?
Un gros Turc arrive en fumant,
De la tête aux pieds l'examine,

1. *Décade* :

Sa bienveillance la console.
Bien mieux que les sages discours,
L'encens consolera toujours.

Cette variante de la première édition nécessite quelque différence dans les vers qui suivent : mais, comme nous l'avons déjà dit, nous n'avons pu nous procurer cette édition.

Toujours fume et dit froidement :
« Est-elle vierge? — Non; Française.
» — Combien? — Mille piastres. — Ah, juif!
» — Grâce et gentillesse. — Fadaise!
» — Le regard doux et fin. — Trop vif.
» J'aimerais mieux une maîtresse
» D'esprit et de corps plus épaisse.
» Mais passons sur ce dernier point :
» Du repos, un mois d'épinettes,
» Et de baume force boulettes,
» Doubleront ce mince embonpoint.
» Trois cents piastres. — Par le Prophète,
» Je suis des juifs le plus honnête,
» Et je veux au fond des enfers
» Tomber vivant... — Point de blasphème !
» Adieu.—Cinq cents?—Trois cents, et même...
» — Allons, prenez-la; mais j'y perds. »
L'autre paie, à regret peut-être,
Et lentement s'éloigne. En maître
A sa porte il frappe trois coups :
Aussitôt se meuvent et crient
Serrures, barres, et verrous.
Pauvre Céline, où tombez-vous!
Trois rivales! Elles sourient
Mais de dépit; et le courroux
S'allume dans leurs yeux jaloux.

L'injure peut-être allait suivre :
Le Mustapha, sans s'émouvoir,
D'un mot les rend à leur devoir :
« Paix et concorde! ou je vous livre
» Aux fouets du vieil eunuque noir. »
En vain leur fierté mécontente
Fit valoir ses droits au mouchoir ;
Il fallut à la débutante
Céder le rôle et le boudoir.
Point de premier acte en Turquie ;
La Française y tenait un peu ;
Le Musulman siffle son jeu,
Et se fâche : la comédie
Devient drame, et puis tragédie.
Céline donc, pour dénouement,
Prend un stylet de diamant,
Le laisse échapper, le relève,
S'éveille avant le coup fatal,
Et s'écrie : « Ah ! c'est toi, Dorval !
» Après je te dirai mon rêve [1]. »

Malgré quelques légers dégoûts,
Mesdames, demeurez en France.

1. *Décade* :

Je veux te raconter mon rêve.

Le pays de la tolérance
Est-il sans agréments pour vous?
Trop souvent un épais nuage
Obscurcit le ciel des amours,
Et sur l'hymen gronde l'orage;
Mais, si vous donnez les beaux jours,
Convenez-en, presque toujours
Les tempêtes sont votre ouvrage.
Quelle imprévoyance, et parfois
Quelle erreur dans vos premiers choix!
L'ennui peut paraître incommode :
Le mot de mœurs est à la mode,
La moralité vous poursuit;
En prose, en vers, même en musique;
Sans goût, sans cause, on vous critique,
Sans fin, sans trêve, on vous instruit;
Maint vieux libertin émérite,
Maint petit rimeur hypocrite,
Maint abonné dans maint journal,
De vos plaisirs, de vos parures,
De vos talents, de vos lectures,
Se fait contrôleur général :
Eh bien! à tout cela quel mal?
De vous ces gens n'approchent guère,
Et vous ne lisez pas, j'espère,
Un sot qui croit être moral.

Cessez donc vos plaintes, Mesdames.
L'infaillible Église jadis
A vos corps si bien arrondis
Durement refusa des âmes;
De ce concile injurieux
Subsiste encor l'arrêt suprême :
Qu'importe? vous charmez les yeux,
Le cœur, les sens et l'esprit même :
Des âmes ne feraient pas mieux.

FIN DU VOYAGE DE CELINE

MÉLANGES

MÉLANGES

ROMANCE [1]

Vous, qui de l'amoureuse ivresse
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeunesse ;
Ecoutez-moi.
Votre cœur a beau se défendre
De s'enflammer,
Le moment vient ; il faut se rendre ;
Il faut aimer.

Hier au bois ma chère Annette
Prenait le frais ;
Elle chantait sur sa musette :
« N'aimons jamais. »

1. Voir, sur cette romance, la note de la page 5.

M'approchant alors par derrière,
Sans me nommer,
Je dis : « Vous vous trompez, ma chère,
» Il faut aimer. »

En rougissant, la pastourelle
Me répondit :
« D'amour la flèche est bien cruelle;
» On me l'a dit.
» A treize ans le cœur est trop tendre
» Pour s'enflammer;
» C'est à vingt ans qu'il faut attendre
» Pour mieux aimer. »

Lors je lui dis : « La beauté passe
» Comme une fleur;
» Un souffle bien souvent l'efface
» Dans sa fraîcheur;
» Rien ne peut, quand elle est flétrie,
» La ranimer :
» C'est quand on est jeune et jolie
» Qu'il faut aimer.

» Belle amie, à si douce atteinte
» Cédez un peu;
» Cet amour, dont vous avez crainte,

» N'est rien qu'un jeu. »
Annette soupire et commence
A s'alarmer ;
Mais ses yeux m'avaient dit d'avance :
« Il faut aimer. »

L'air était frais, l'instant propice,
Le bois touffu.
Annette fuit ; le pied lui glisse ;
Tout est perdu.
L'amour, la couvrant de son aile,
Sut l'animer.
« Hélas ! je vois trop, » me dit-elle,
» Qu'il faut aimer. »

Les oiseaux, témoins de l'affaire,
Se baisaient mieux ;
L'onde, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittait ces lieux.
Les roses s'empressaient d'éclore
Pour embaumer ;
Et l'Écho répétait encore :
« Il faut aimer. »

A ÉLÉONORE

« Aimer à treize ans ! » dites-vous ;
« C'est trop tôt. » Eh ! qu'importe l'âge !
Avez-vous besoin d'être sage,
Pour goûter le plaisir des fous ?
Ne prenez pas pour une affaire
Ce qui n'est qu'un amusement :
Lorsque vient la saison de plaire,
Le cœur n'est pas longtemps enfant.

Au bord d'une onde fugitive,
Reine des buissons d'alentour,
Une rose à demi captive
S'ouvrait aux rayons d'un beau jour.
Égaré par un goût volage,
Dans ces lieux passe le Zéphyr.
Il l'aperçoit, et du plaisir
Lui propose l'apprentissage ;
Mais en vain : son air ingénu
Ne touche point la fleur cruelle.

« De grâce, laissez-moi, » dit-elle ;
« A peine vous ai-je entrevu.
» Je ne fais encor que de naître.
» Revenez ce soir, et peut-être
» Serez-vous un peu mieux reçu. »
Zéphyr s'envole à tire d'ailes,
Et va se consoler ailleurs ;
Ailleurs : car il en est des fleurs
A peu près comme de nos belles.
Tandis qu'il fuit, s'élève un vent
Un peu plus fort que d'ordinaire,
Qui de la rose, en se jouant,
Détache une feuille légère.
La feuille tombe, et du courant
Elle suit la pente rapide :
Une autre feuille en fait autant,
Puis trois, puis quatre ! en un moment
L'effort de l'Aquilon perfide
Eut moissonné tous ces appas,
Faits pour des dieux plus délicats,
Si la rose eût été plus fine.
Le Zéphyr revint : mais, hélas !
Il ne restait plus que l'épine.

LA MALADIE D'ÉLÉONORE[1]

C'en est fait : la faux du trépas
Se lève sur ma jeune amie;
Le feu d'une fièvre ennemie
Brûle ses membres délicats.
Je l'ai vue au milieu des peines;
Sur son front j'ai posé la main :
O douleur ! j'ai senti soudain
Ce feu qui coule dans ses veines.
Ses yeux peignaient l'égarement
Et le désordre de son âme ;
Ses yeux, que je vis si souvent
Briller d'une plus douce flamme,
N'ont point reconnu son amant.
Abandonnez-vous ma maîtresse,
Dieux, qui veillez sur la jeunesse ;
Dieux qui protégez la beauté ?

1. Voyez page 111.

Par quel crime ai-je mérité
Le coup dont frémit ma tendresse?
Voyez ses maux, voyez mes pleurs,
Voyez son trouble et mon supplice;
Et, si l'aspect de nos douleurs
Ne fléchit point votre justice,
A mes cris si vous êtes sourds,
En vain votre bonté cruelle
Me prépare de nouveaux jours :
Je n'aurai vécu que pour elle.

PORTRAIT

Zélis est aimable et jolie;
On lui trouve de loin un air de volupté.
De près c'est bien Vénus, mais Vénus assoupie;
L'âme et l'expression manquent à sa beauté.
Le travail d'exister accable sa paresse.
Sa langueur quelquefois ressemble à la tendresse,
Et dans sa langueur elle plaît.
Un long sommeil fait son bonheur suprême.

En vous jurant qu'elle vous aime,
En vous disant l'heure qu'il est,
Son ton sera toujours le même.
Si je peignais Zélis, sous mes crayons nouveaux
S'élèverait une île solitaire,
Inaccessible au bruit, chère au dieu du repos.
Un fleuve avec lenteur y traînerait ses flots;
Jamais l'Aquilon téméraire
N'oserait y troubler la surface des eaux;
Zéphyre même y soufflerait à peine.
Sur le gazon, qui couvrirait la plaine,
Je sèmerais des lis et des pavots;
Les ruisseaux couleraient, mais sans aucun murmure;
De tranquilles amants, couchés sur la verdure,
Dans leurs molles chansons rediraient leurs plaisirs;
Les regrets ni les soins, l'espoir ni les désirs
Ne troubleraient le sommeil de leur âme;
Jamais l'amour n'y serait une flamme.
Sur un autel de marbre on y ferait des vœux
Au dieu du calme et du silence.
Zélis règnerait dans ces lieux,
Et son nom serait l'Indolence.

A MONSIEUR DE F.

Je croyais qu'avec l'infidèle
Tous mes liens étaient rompus :
Mon cœur ne m'en reparlait plus ;
De loin je la trouvais moins belle.
Doux espoir trop tôt dissipé !
Elle a souri, je l'aime encore,
L'inconstante ! elle m'a trompé,
Elle me trompe, et je l'adore.
Épargne-toi de vains discours.
Va, j'entrevois mieux que personne
Le mensonge de ses amours,
Et des plaisirs qu'elle me donne ;
Ma raison l'accuse toujours,
Et toujours mon cœur lui pardonne.
Ce cœur qu'elle a trop méconnu,
Ce cœur pour elle prévenu,
Doute encor de son inconstance.
Hier, après deux mois d'absence,
Elle reparut dans ces lieux :

J'ai mal évité sa présence,
Je l'ai vue : ô moment heureux!
Sur ses lèvres, et dans ses yeux,
J'ai cru lire son innocence.
Tu ris de ma crédulité.
Mais du soin de ma liberté
En vain ton amitié s'occupe :
Le dieu, qui la fit pour charmer,
M'avait fait pour toujours l'aimer,
Et pour être toujours sa dupe.

UN MIRACLE [1]

AN III (1795)

Riez, riez, mauvais plaisants,
Des coureurs de messes nouvelles,
Des gens à culte, des marchands
Au dimanche toujours fidèles!
Par un seul mot on vous répond;

1. Parny a inséré cet innocent badinage dans ses éditions de 1802 et 1803. Un scrupule exagéré l'avait fait supprimer dans celle de 1827.

Par un miracle on vous confond :
Miracle des plus authentiques,
Des mieux faits, tout frais advenu,
Et que cent témoins véridiques
En plein jour de leurs yeux ont vu.
Déjà dans Paris il circule;
De saints prêtres l'ont raconté;
Des amateurs l'ont colporté,
Et la vieille la moins crédule
A son voisin l'a répété.

Par ses cochons Troye [1] est fameuse.
Dans cette ville trop heureuse
Les apôtres, depuis les Goths,
Possesseurs de la cathédrale,
Taillés en pierre, grands et beaux,
Édifiaient l'œil des dévots.
Par leur stature colossale,
Ce digne ouvrage des chrétiens
Aux savants rappelait sans cesse
Le cheval de bois dont la Grèce
Fit présent à d'autres Troyens.
Un fou (notre France en est pleine)
De la république acheta

1. « Troyes en Champagne. » *Note de Parny.*

Cette apostolique douzaine,
Qu'il eût mieux fait de laisser là.
Il répétait : « Vous êtes Pierre,
» Et ce sera sur cette pierre
» Que je bâtirai ma maison. »
En effet, cet homme peu sage
Sur nos saints bâtit sans façon
Un édifice à triple étage.
Aucun revers il ne prévoit.
Dans une confiance entière
Sa main coupable, sur le toit
Attachait l'ardoise dernière :
Alors arrive le décret [1]
Qui des messes longtemps bannies,
Du Salut, et des Litanies,
Tolère le retour discret.
Cent bouches soudain le répandent,
Et nos saints enfouis l'entendent.
« Ma patience était à bout, »
Dit Pierre : « Allons, debout ! debout ! »
Sa voix leur donne du courage.
Du ciment chacun se dégage,
Cherche ses jambes et ses bras,
Son front carré, ses cheveux plats,

1. Le décret du 3 ventôse an III, sur la liberté des cultes.

Surtout sa mitre épiscopale;
Reprend ses membres et son bien :
Laisse la maison sans soutien,
Et retourne à la cathédrale.
L'édifice croule aussitôt.
Voilà notre acquéreur bien sot,
Bien ruiné; disant à d'autres,
Qui sur l'Église ont des projets :
« Hélas! croyez aux douze apôtres,
» Et ne les achetez jamais. »

ÉPITRE AUX INSURGENTS[1]

Parlez donc, Messieurs de Boston!
Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,
Du monde troublant l'unisson,

1. Cette épître parut en 1777. Il y a aussi de Dorat une *Épître aux Insurgents*. Elle est dans un ton et un ordre d'idées qui surprennent un peu sous la plume de ce fade poëte.

AUX INSURGENTS

Bravo, messieurs les Insurgents!
Vainqueurs dans une juste guerre,

Vous vous donniez les airs d'être hommes?
On prétend que plus d'une fois
Vous avez refusé de lire
Les billets doux que Georges Trois
Eut la bonté de vous écrire.

Fiers de ravir à vos tyrans
Les palmes de votre hémisphère,
Vous donnez par vos sentiments
Un peuple de plus à la terre.
Fermes, courageux, patients,
Doués d'une franchise altière,
Libres surtout... Voilà mes gens.
Gardez bien ces nobles élans
D'une valeur héréditaire.
Après des exploits éclatants,
Il faudrait un jour, pour bien faire,
Envoyer danser vos enfants
Sur les débris de l'Angleterre.
Je vois d'ici le bon Franklin
Mener le branle militaire,
Et dans ce bal républicain
Narguer sans haine et sans colère
Tous les oppresseurs que révère
Cet imbécile genre humain.
Craindre et fléchir, double sottise !...
Vous combattez avec constance
Pour les droits de la liberté;
A tous ceux de l'humanité
Vous voulez rendre leur puissance,
Rappeler l'homme à la fierté
De sa première indépendance,
Et maintenir sa dignité.....

On voit bien, mes pauvres amis,
Que vous n'avez jamais appris
La politesse européenne,
Et que jamais l'air de Paris
Ne fit couler dans vos esprits
Cette tolérance chrétienne
Dont vous ignorez tout le prix.
Pour moi, je vous vois avec peine
Afficher, malgré les plaisants,
Cette brutalité romaine
Qui vous vieillit de deux mille ans.

Raisonnons un peu, je vous prie :
Quel droit avez-vous plus que nous
A cette liberté chérie
Dont vous paraissez si jaloux?
L'inexorable Tyrannie
Parcourt le docile univers;
Ce monstre, sous des noms divers,
Écrase l'Europe asservie :
Et vous, peuple injuste et mutin,
Sans pape, sans rois, et sans reines,
Vous danseriez, au bruit des chaînes
Qui pèsent sur le genre humain!
Et vous, d'un si bel équilibre
Dérangeant le plan régulier,

Vous auriez le front d'être libre
A la barbe du monde entier!
L'Europe demande vengeance;
Armez-vous, héros d'Albion.
Rome ressuscite à Boston :
Étouffez-la dès son enfance.
De la naissante Liberté
Brisez le berceau redouté;
Qu'elle expire, et que son nom même,
Presque ignoré chez nos neveux,
Ne soit plus qu'un vain mot pour eux,
Et son existence un problème.

DIALOGUE

ENTRE UN POÈTE ET SA MUSE

LE POÈTE

Oui, le reproche est juste; et je sens qu'à mes vers
La rime vient toujours se coudre de travers.
Ma Muse vainement du nom de négligence
A voulu décorer sa honteuse indigence;

La critique a blâmé son mince accoutrement.
« Travaillez, » a-t-on dit, « et rimez autrement. »
Docile à ces leçons, corrigez-vous, ma Muse,
Et changez en travail ce talent qui m'amuse.

LA MUSE

De l'éclat des lauriers subitement épris,
Vous n'abaissez donc plus qu'un regard de mépris
Sur ces fleurs, que jadis votre goût solitaire
Cueillait obscurément dans les bois de Cythère?

LE POÈTE

Non; je reste à Cythère, et je ne prétends pas
Vers le sacré coteau tourner mes faibles pas.
Dans cet étroit passage, où la foule s'empresse,
Dois-je aller augmenter l'embarras et la presse!
Ma vanité n'a point ce projet insensé.
A l'autel de l'Amour, par moi trop encensé,
Je veux porter encor mes vers et mon hommage;
Des refus d'Apollon l'Amour me dédommage.

LA MUSE

Eh! faut-il tant de soins pour chanter ses plaisirs?
Déja je vous prêtais de plus sages désirs.
J'ai cru qu'abandonnant votre lyre amoureuse,
Vous preniez de Boileau la plume vigoureuse.
C'est alors que l'on doit, par un style précis,

Fixer l'attention du lecteur indécis,
Et par deux vers ornés d'une chute pareille,
Satisfaire à la fois et l'esprit et l'oreille.
Mais pour parler d'amour, il faut parler sans art;
Qu'importe que la rime alors tombe au hasard,
Pourvu que tous vos vers brûlent de votre flamme,
Et, de l'âme échappés, arrivent jusqu'à l'âme?

LE POÈTE

Quel fruit de vos conseils ai-je enfin recueilli?

LA MUSE

Je vois que dans Paris assez bien accueilli,
Vous avez du lecteur obtenu le sourire.

LE POÈTE

Le Pinde à cet arrêt n'a pas voulu souscrire;
Peut-être on a loué la douceur de mes sons,
Et d'un luth paresseux les faciles chansons;
L'indulgente beauté, dont l'heureuse ignorance
N'a pas du bel esprit la dure intolérance,
A dit, en me lisant : « Au moins il sait aimer. »
Le connaisseur a dit : « Il ne sait pas rimer. »

LA MUSE

Te fit-on ce reproche, aimable Deshoulière,
Quand un poëte obscur, d'une main familière,

Parcourait à la fois ta lyre et tes appas,
Et te faisait jouir du renom qu'il n'a pas [1]?
Chaulieu rimait-il bien, quand sa molle paresse
Prêchait à ses amis les dogmes de Lucrèce?
A-t-on vu du Marais le voyageur charmant [2]
De la précision se donner le tourment?
La Muse de Gresset, élégante et facile,
A ce joug importun fut parfois indocile;
Et Voltaire, en un mot, cygne mélodieux,
Qui varia si bien le langage des Dieux,
Ne mit point dans ses chants la froide exactitude
Dont la stérilité fait son unique étude.

LE POÈTE

Il est vrai; mais la mode a changé de nos jours :
On pense rarement, et l'on rime toujours.
En vain vous disputez : il faut être, vous dis-je,
Amant, quand on écrit, auteur, quand on corrige.

LA MUSE

Soit : je veux désormais, dans mes vers bien limés,
Que les Ris et les Jeux soient fortement rimés;
Je veux, en fredonnant la moindre chansonnette,

1. C'est Hesnault, poëte assez obscur, il le faut avouer.

2. Chapelle, l'auteur du joli voyage qui porte son nom et celui de Bachaumont.

Au bout de chaque ligne attacher ma sonnette.
Mais ne vous plaignez point si quelquefois le sens,
Oublié pour la rime...

LE POÈTE

Oubliez, j'y consens.
D'un scrupule si vain l'on vous ferait un crime.
Appauvrissez le sens pour enrichir la rime.
Trésorier si connu dans le sacré vallon,
Approche, Richelet, complaisant Apollon [1],
Et, des vers à venir magasin poétique,
Donne-moi de l'esprit par ordre alphabétique.
Quoi! vous riez!

LA MUSE

Je ris de vos transports nouveaux.
Courage! poursuivez ces aimables travaux.

LE POÈTE

Ce rire impertinent vient de glacer ma verve.

LA MUSE

Qu'importe? Richelet tiendra lieu de Minerve.

LE POÈTE

Rimez mieux.

1. On sait que Richelet a fait un *Dictionnaire des rimes*.

LA MUSE

Je ne puis.

LE POÈTE

Ne rimez donc jamais.

LA MUSE

Je le puis encor moins.

LE POÈTE

Taisez-vous.

LA MUSE

Je me tais.

ÉPITAPHE

Ici gît qui toujours douta.
Dieu par lui fut mis en problème ;
Il douta de son être même.
Mais de douter il s'ennuya ;
Et, las de cette nuit profonde,

Hier au soir il est parti
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

A CHLOÉ

Selon vous mon sexe est léger;
Le vôtre nous paraît volage.
Ce procès, qu'on ne peut juger,
Est renouvelé d'âge en âge.
Vous prononcez dans ce moment;
Mais j'appelle de la sentence.
Croyez-moi : c'est injustement
Que l'on s'accuse d'inconstance.

Il n'est point de longues amours,
J'en conviens; mais presque toujours
Votre âme s'abuse elle-même.
Dans sa douce crédulité,
Souvent de sa propre beauté
Elle embellit celui qu'elle aime.
Il a tout, du moment qu'il plaît.

Grâce au désir qu'il a fait naître,
Vous voyez ce qu'il devrait être.
Vous ne voyez plus ce qu'il est.
Oui, vous placez sur son visage
Un masque façonné par vous;
Et, séduite par cette image,
Vous divinisez votre ouvrage,
Et vous tombez à ses genoux.
Mais le temps et l'expérience,
Écartant ce masque emprunté,
De l'idole que l'on encense
Montrent bientôt la nudité.
On se relève avec surprise;
On doute encor de sa méprise;
On cherche d'un œil affligé
Ce qu'on aimait, ce que l'on aime;
L'illusion n'est plus la même,
Et l'on dit : « Vous avez changé. »
Du reproche, suivant l'usage,
On passe au refroidissement;
Et, tandis qu'on paraît volage,
On est détrompé seulement.

Des amantes voilà l'histoire,
Chloé; mais, vous pouvez m'en croire,
C'est aussi celle des amants.

En vain votre cœur en murmure;
C'est la bonne et vieille Nature
Qui fit tous ces arrangements.
Quant au remède, je l'ignore;
Sans doute il n'en existe aucun :
Car le vôtre n'en est pas un;
Ne point aimer, c'est pis encore.

LE TOMBEAU D'EUCHARIS [1]

Elle n'est déjà plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère :
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.

1. Eucharis était le nom poétique d'une femme aimée et chantée par Bertin. Dans son Élégie *Aux mânes d'Eucharis*, Bertin a fait allusion aux vers de Parny :

Déjà les yeux mouillés de pleurs,
Et brisant son beau luth qui résonnait encore,
Le doux chantre d'Éléonore
Sur tes restes chéris a répandu des fleurs;
Il t'élève un tombeau; c'est assez pour ta gloire.

Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid et trompeur
Choisissons à sa tombe un abri solitaire;
Entourons de cyprès son urne funéraire.
Que la Jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs
Des roses à demi fanées;
Que les Grâces plus loin, tristes et consternées,
S'enveloppent du voile emblème des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,
Appuyé sur le monument;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement;
Ses pleurs ne coulent pas; le désespoir l'accable.
L'instant du bonheur est passé;
Fuyez, plaisirs bruyants, importune allégresse.
Eucharis ne nous a laissé
Que la triste douceur de la pleurer sans cesse.

DIALOGUE

Quel est ton nom, bizarre enfant? — L'Amour.
— Toi l'Amour?—Oui, c'est ainsi qu'on m'appelle.
— Qui t'a donné cette forme nouvelle?
— Le temps, la mode, et la ville, et la cour.
— Quel front cynique! et quel air d'impudence!
— On les préfère aux grâces de l'enfance.
— Où sont tes traits, ton arc, et ton flambeau?
— Je n'en ai plus; je triomphe sans armes.
— Triste victoire! Et l'utile bandeau
Que tes beaux yeux mouillaient souvent de larmes?
— Il est tombé. — Pauvre Amour, je te plains.
Mais qu'aperçois-je? un masque dans tes mains,
Des pieds de chèvre, et le poil d'un satyre?
Quel changement! — Je lui dois mon empire.
— Tu règnes donc? — Je suis encore un dieu.
— Non pas pour moi. — Pour tout Paris. — Adieu.

PORTRAIT D'UNE RELIGIEUSE

Peintre qu'Hébé soit ton modèle.
Adoucis encor chaque trait;
Donne-leur ce charme secret
Qui souvent manque à la plus belle.
Ton pinceau doit emprisonner
Ces cheveux flottants, sous un voile;
Couvre aussi d'une simple toile
Ce front qu'il faudrait couronner.
Cache sous la noire étamine
Un sein parfait dans sa rondeur;
Et, si tu voiles sa blancheur,
Que l'œil aisément la devine.
Sur les lèvres mets la candeur,
Et, dans les yeux, qu'elle s'allie
A la douce mélancolie
Que donne le tourment du cœur.
Peins-nous la tristesse tranquille;

Peins les soupirs du sentiment.
Au bas de ce portrait charmant
J'écrirai le nom de...

A M. DE FONTANES[1]

Jeune favori d'Apollon,
Vous vous ressouvenez peut-être
Que dans l'harmonieux vallon
Le même jour nous vit paraître.
Vous preniez un chemin pénible et dangereux;
Je n'osai m'engager dans cet étroit passage;
Je vous souhaitai bon voyage,
Et le voyage fut heureux.
Pour moi, prêt à choisir une route nouvelle,
Sous des bosquets de fleurs j'aperçus Érato;
Je la trouvai jolie; elle fut peu cruelle;
Tandis que vous montiez sur le double coteau,
Je perdais mon temps avec elle.
Votre choix est meilleur; vos hommages naissants

1. Ces vers ont paru dans l'*Almanach des Muses* de 1782, avec la réponse de Fontanes.

Ont déjà pour objet la muse de la gloire,
Et dans le livre de mémoire
Sa main notera tous vos chants.
A de moindres succès mes vers doivent prétendre.
Les belles quelquefois les liront en secret;
Et l'amante sensible, à son amant distrait
Indiquera du doigt le morceau le plus tendre [1].

COMPLAINTE

Naissez, mes vers, soulagez es douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Voici d'Emma la tombe solitaire,
Voici l'asile où dorment les vertus.
Charmante Emma! tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille et qui n'est plus.

1. Bertin, *Amours*, I, 26 :

C'est assez que Vénus me couronne de fleurs ;
C'est assez que l'amant me lise à sa maîtresse,
Qu'ils m'accordent ensemble un sourire ou des pleurs.

J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours;
Et tes beaux yeux se fermant pour toujours
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'entraînait sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur,
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A rappelé les ris et l'enjouement;
D'Emma mourante elle a chassé l'image;
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux;

De ce tombeau l'on détourne les yeux;
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Malgré le temps, fidèle à sa tristesse,
Le seul Amour ne se console pas,
Et ses soupirs renouvelés sans cesse
Vont te chercher dans l'ombre du trépas.
Pour te pleurer je devance l'aurore;
L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, et je gémis encore.

Vous n'avez point soulagé mes douleurs;
Laissez, mes vers, laissez couler mes pleurs.

LÉDA

Vous ordonnez donc, jeune Hélène
Que ma muse enfin vous apprenne
Pourquoi ces cygnes orgueilleux,

Dont vous aimez le beau plumage,
Des simples hôtes du bocage
N'ont point le chant mélodieux?
Aux jeux frivoles de la fable
J'avais dit adieu sans retour,
Et ma lyre plus raisonnable
Était muette pour l'amour :
Obéir est une folie;
Mais le moyen de refuser
Une bouche fraîche et jolie
Qui demande par un baiser?

Dans la forêt silencieuse
Où l'Eurotas parmi les fleurs
Roule son onde paresseuse,
Léda, tranquille, mais rêveuse,
Du fleuve suivait les erreurs.
Bientôt une eau fraîche et limpide
Va recevoir tous ses appas,
Et déjà ses pieds délicats
Effleurent le cristal humide.
Imprudente! sous les roseaux
Un dieu se dérobe à ta vue:
Tremble, te voilà presque nue,
Et l'Amour a touché ces eaux.
Léda, dans cette solitude,

Ne craignait rien pour sa pudeur;
Qui peut donc causer sa rougeur?
Et d'où vient son inquiétude?
Mais de son dernier vêtement
Enfin elle se débarrasse,
Et sur le liquide élément
Ses bras étendus avec grace
La font glisser légèrement.
Un cygne aussitôt se présente;
Et sa blancheur éblouissante,
Et son cou dressé fièrement,
A l'imprudente qui l'admire
Causent un doux étonnement,
Qu'elle exprime par un sourire.
Les cygnes chantaient autrefois:
Virgile a daigné nous l'apprendre [1];
Le nôtre à Léda fit entendre
Les accents flûtés de sa voix.
Tantôt, nageant avec vitesse,
Il s'égare en un long circuit;
Tantôt sur le flot qui s'enfuit

1. VIRGILE, *Énéide*, VII, 699 :

Ceu quondam nivei liquida inter nubila cycni,
Quum sese e pastu referunt, et longa canoros
Dant per colla modos.

Il se balance avec mollesse.
Souvent il plonge comme un trait;
Caché sous l'onde il nage encore,
Et tout-à-coup il reparaît
Plus près de celle qu'il adore.
Léda, conduite par l'Amour,
S'assied sur les fleurs du rivage,
Et le cygne y vole à son tour.
Elle ose sur son beau plumage
Passer et repasser la main,
Et de ce fréquent badinage
Toujours un baiser est la fin.
Le chant devient alors plus tendre,
Chaque baiser devient plus doux;
De plus près on cherche à l'entendre,
Et le voilà sur les genoux.
Ce succès le rend téméraire;
Léda se penche sur son bras;
Un mouvement involontaire
Vient d'exposer tous ses appas;
Le dieu soudain change de place.
Elle murmure faiblement;
A son cou penché mollement
Le cou du cygne s'entrelace;
Sa bouche s'ouvre par degrés
Au bec amoureux qui la presse;

Ses doigts lentement égarés
Flattent l'oiseau qui la caresse;
L'aile qui cache ses attraits
Sous sa main aussitôt frissonne,
Et des charmes qu'elle abandonne
L'albâtre est touché de plus près.
Bientôt ses baisers moins timides
Sont échauffés par le désir;
Et précédé d'un long soupir,
Le gémissement du plaisir
Échappe à ses lèvres humides.

Si vous trouvez de ce tableau
La couleur quelquefois trop vive,
Songez que la fable est naïve,
Et qu'elle conduit mon pinceau;
Ce qu'elle a dit, je le répète.
Mais elle oublia d'ajouter
Que la médisance indiscrète
Se mit soudain à raconter
De Léda l'étrange défaite.
Vous pensez bien que ce récit
Enorgueillit le peuple cygne;
Du même honneur il se crut digne.
Et plus d'un succès l'enhardit.
Les femmes sont capricieuses;

Il n'était fleuve ni ruisseau
Où le chant du galant oiseau
N'attirât les jeunes baigneuses.
L'exemple était venu des cieux ;
A mal faire l'exemple invite :
Mais ces vauriens qu'on nomme dieux
Ne veulent pas qu'on les imite.
Jupiter prévit d'un tel goût
La dangereuse conséquence ;
Au cygne il ôta l'éloquence :
En la perdant, il perdit tout.

NOUVELLE EXTRAORDINAIRE

A BERTIN

Tu connais la jeune Constance
Dont l'orgueil et l'indifférence
Intimidaient l'Amour, les Grâces, et les Jeux :
Sa pudeur semblait trop farouche ;
Rarement le sourire embellissait sa bouche :

Rarement la douceur se peignait dans ses yeux.
Les uns admiraient sa sagesse :
« Tant de réserve à dix-neuf ans! »
D'autres disaient: « L'Amour est fait pour la jeunesse ;
» La nature à Constance a refusé des sens. »
Mais l'autre jour cette Lucrèce
D'un mal nouveau pour elle éprouva les douleurs.
On dit que malgré sa faiblesse
Elle sut retenir et ses cris et ses pleurs.
Ce dangereux effort épuisa son courage ;
De ses sens un moment elle perdit l'usage;
Puis, en ouvrant des yeux plus calmes et plus doux,
Elle trouva l'Amour couché sur ses genoux.
Pénétrer ce mystère est chose difficile.
Les uns, sur la foi de Virgile,
Disent que ce petit Amour
Au souffle du Zéphyr doit peut-être le jour [1].
Mais d'autres avec éloquence
Nous vantent le pouvoir de cette fleur sans nom
Qui servit autrefois à la chaste Junon,

1. Virgile, parlant des cavales, Georg. III, 272 :

. . . . . *Illæ,*
Ore omnes versæ in Zephyrum, stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras ; et sæpe sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ, mirabile dictu!...
Diffugiunt...

Lorsqu'au dieu des combats elle donna naissance [1].
Décide, si tu peux. Hier j'ai vu Constance ;
Constance a perdu sa fierté.
Le chagrin sur son front laisse un léger nuage,
Et la pâleur de son visage
Donne un charme à ses traits plus doux que la beauté.
Sa contenance est incertaine ;
Ses yeux se lèvent rarement ;
Elle rougit au mot d'amant,
Soupire quelquefois, et ne parle qu'à peine.

VERS

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Son âge échappait à l'enfance ;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,

1. Cette fable est racontée dans les *Fastes d'Ovide*, l. V, v. 231 et suivants.

Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

COUPLETS

POUR

LE MARIAGE DE MADAME MACDONALD[1]

An X (1802)

Aimez-vous les divers talents,
Une voix flexible et sonore,
Sur le clavier des doigts brillants,

1. Madame la maréchale Macdonald, duchesse de Tarente et fille de madame la présidente de Montholon.

Les pas légers de Terpsichore?
Aimez vous un esprit sans art
Où toujours la grace domine?
Aimez-vous la beauté sans fard?
Choisissez une Zéphyrine.

Cet ensemble est rare, dit-on.
Quand il se trouve, l'on assure
Que souvent l'affectation
Gâte ces dons de la nature.
Alors ils perdent tout leur prix;
Alors les fleurs ont des épines.
Croyez-moi, Messieurs, dans Paris
On voit bien peu de Zéphyrines.

Il est beau durant l'âpre hiver
D'aller conquérir un royaume[1],
De terrasser l'Anglais si fier[2],
De vaincre Mack, et Naple, et Rome[3],
D'arrêter le Russe trois fois[4],

1. Conquête de la Hollande sous les ordres du général Pichegru. (*Note de Parny.*)

2. Campagne en Flandre et dans la Belgique. (*N. de P.*)

3. Campagne d'Italie, reprise de Rome, et défaite de la nombreuse armée commandée par le roi de Naples et par le général Mack. (*N. de P.*)

4. Bataille de la Trebbia. (*N. de P.*

Et d'effrayer au loin Messine[1] :
Mais il manquait à ces exploits
La conquête de Zéphyrine[2].

INSCRIPTION

POUR UNE FONTAINE QUI REMPLAÇAIT LA STATUE DE SAINT DOMINIQUE

L'image du grand Dominique,
Brûleur de la gent hérétique,
Trop longtemps attrista ces lieux.
A ce terrible saint succède une onde pure.
C'est prévoyance ; il faut laisser à nos neveux
Des remèdes pour la brûlure.

1. Le roi de Naples s'était réfugié en Sicile. (*N. de P.*)

2. Voyez dans la Notice de Tissot sur Parny des détails intéressants sur la liaison de Parny et du maréchal Macdonald.

LE RÉVEIL D'UNE MÈRE[1]

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit, et nomme ses enfants :
Adèle accourt, de son frère suivie.
Tous deux du lit assiégent le chevet ;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs yeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors d'une main caressante
Contre son sein les presse tour à tour ;
Et de son cœur la voix reconnaissante
Bénit le ciel, et rend grâce à l'amour :
Non cet amour que le caprice allume,
Ce fol amour qui par un doux poison

1. Ce charmant tableau d'intérieur montre assez que Parny, dont le pinceau fut trop souvent licencieux, savait, à l'occasion, manier les tons les plus chastes. On regrette vraiment de ne pas rencontrer chez lui un plus grand nombre de ces pures inspirations.

Enivre l'âme et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume ;
Mais ce penchant par l'estime épuré,
Qui ne connaît ni transports ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.

Bientôt Adèle, au travail occupée,
Orne avec soin sa docile poupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite ; et, répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant : « Surtout ne mentez plus. »
Un bruit soudain la trouble et l'intimide.
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur
L'étonnement se mêle à la tendresse.
Du cavalier elle admire l'adresse ;
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau qui peut être funeste.
Vaine leçon ; il rit de sa frayeur ;

Des pieds, des mains, de la voix et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre :
D'un cri de joie il ne peut se défendre.
Il voit passer les poudreux escadrons[1] ;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime ; il veut descendre,
Il veut combattre ; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond surmonté d'un panache
Couvre à demi son front plus enflammé ;
A son côté fièrement il attache
Le buis paisible en sabre transformé ;
Il va partir : mais Adèle tremblante,
Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas
De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin ce courage rebelle ;
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,

1. Ces vers font songer aux belles strophes du *Vieux Sergent*, de Béranger :

Mais qu'entend-il? Le tambour qui résonne;
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne,
Le vieux coursier a senti l'aiguillon...

Et, pour lui plaire, il redevient enfant.

A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déjà dans leur âme naïve
Les passions, les goûts, et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

A BERTIN[1]

Crois-moi, la brillante couronne
Dont tu flattes ma vanité,
C'est l'amitié qui me la donne

1. C'est une réponse à ces vers de Bertin, dans le *Voyage de Bourgogne* :

Aimer, c'est tout son art; et tandis qu'à Paris
On voit tant d'auteurs secs, chargés de lourds écrits,
Gravir en haletant au temple de Mémoire,
Lui, fameux par ses seuls loisirs,
Brillant de son bonheur, plein d'heureux souvenirs,
Comme au sortir de table, il arrive à la gloire,
En chantant ses plaisirs.

Sans l'aveu de la vérité.
Fruits légers de ma faible veine,
Cet honneur n'est point fait pour vous;
Modestes et connus à peine,
Vous me ferez peu de jaloux.
Il est vrai qu'à la noble envie
D'être célèbre après ma mort
Je ne me sens pas assez fort
Pour sacrifier cette vie.
Dans les sentiers d'Anacréon
Égarant ma jeunesse obscure,
Je n'ai point la démangeaison
D'entremêler une chanson
Aux écrits pompeux du Mercure,
Et je renonce sans murmure
A la trompeuse ambition
D'une célébrité future.
J'irai tout entier aux enfers[1].
En vain ta voix douce et propice
Promet plus de gloire à mes vers;
Ma nullité se rend justice.
Nos neveux, moins polis que toi,
Flétriront bientôt ma couronne :

1. *Non omnis moriar,*

disait au contraire Horace, se promettant un long avenir.

Peu jaloux de vivre après moi,
Je les approuve et leur pardonne [1].

1. Nous retrouvons à peu près les mêmes sentiments, exprimés avec tout l'abandon d'une causerie intime, dans le récit qu'un jeune poëte contemporain de Parny, Dorange, nous a laissé d'une visite qu'il fit, vers 1807 ou 1808, au chantre d'Éléonore :

« Un autre homme plus célèbre encore, à qui j'ai rendu visite, est M. de Parny; j'ai eu deux conversations de trois heures avec lui. Ce poëte si délicat n'est, dans la société, qu'un misanthrope blessé jusqu'au fond du cœur, qui se déchaîne contre le faux goût du siecle et la carrière littéraire; il dit que *les fruits de la gloire sont trop amers pour être achetés par de longs travaux.* Je lui lus une ode anacréontique : il l'écouta attentivement, et, après deux ou trois critiques, il me dit : « Cela est beau, cela est très-bien fait pour le fonds et pour le style; cela est supérieur à ce qui a paru dans ce genre depuis longtemps; mais renfermez ce morceau dans votre portefeuille, et n'en parlez jamais. Plus vous aurez de mérite et plus vous serez malheureux. Ne vous livrez jamais à la poésie qu'avec une fortune indépendante : ne m'imitez pas, j'ai levé le masque; privé par la révolution de cinquante mille livres de rente qui assuraient mes loisirs, je me suis déclaré poëte. J'ai préféré la médiocrité et la gloire à tout ce qui m'eût été avantageux; un poëte reconnu pour tel est repoussé de tous les emplois; j'ai langui dans un état indigent, où je serais encore sans une place que M. Français, de Nantes, a créée pour moi. Que voulez-vous? Cette gloire enivrante m'a tenu lieu de tout; j'ai entendu dire : « M. de Parny est réduit à ne manger que des pommes de terre. » J'ai répondu : « Oui, mais il y a une sauce à ce plat plus piquante que celle des ragoûts les plus exquis. »

A M. FRANÇAIS

CONSEILLER D'ÉTAT

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES DROITS-RÉUNIS

1er Janvier 1806

Il rentre l'émigré Janus;
De-nouveau la France l'implore,
Et sa clef profane ouvre encore
Le calendrier de Jésus.
C'était lui dans Rome païenne
Qui semait les couplets flatteurs,
Les vœux sincères ou menteurs,
Les saluts et bonbons d'étrenne.
Autant il en fait dans Paris.
Tout passe, dit-on : faux système !
Nous rebrodons de vieux habits
Dont l'étoffe est toujours la même.
Rome avait ses Droits-Réunis :
Un homme intègre, franc, affable,

Bon citoyen, bon orateur,
De morgue et d'intrigue incapable,
De ces droits était directeur :
Il savait Horace par cœur,
Il lisait Térence et Catulle,
Et certain cadet de Tibulle
Dans ses bureaux fut rédacteur[1].
Trop souvent la reconnaissance
Parle et s'épanche en mauvais vers,
Et souvent aussi l'indulgence
Pardonne ce léger travers :
Tibullinus, faible de tête,
Au nouvel an devient poëte,
Enfle une ode, et joyeux la lit
A son directeur qui sourit,
Puis répond : « J'accepte un hommage
» Que votre cœur vous a dicté ;
» Mais le cœur veut la vérité.
» Chez Apollon, point de partage ;
» Les cadets au Parnasse ont tort.
» A cette injuste loi du sort
» De bonne grâce il faut souscrire.
» Laissez donc la flûte et la lyre ;

1. Parny eut effectivement un emploi, ou plutôt le titre d'un emploi dans les bureaux de M. Français, qui avait admis dans son administration une quantité considérable de gens de lettres.

» Et pour étrenne, une autre fois,
» A ma santé qui vous est chère
» De falerne buvez un verre,
» Pourvu qu'il ait payé les droits. »

VERS

POUR

LE BUSTE DE M. LE COMTE FRANÇAIS

Pompes, grandeurs, tout change et passe,
Et la fausse gloire est sans trace.
Enfant des arts, dont la fierté
Aux vertus, à leur noble audace,
Réserve un salut mérité,
Dans ce buste cher au Parnasse
Honore l'immortalité.

A M. FRANÇAIS

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES DROITS-REUNIS

ENVOI DES ROSE-CROIX

Bien loin du Pactole superbe,
Qui sous vos yeux roule son or,
Le Permesse égare sur l'herbe
Une onde claire et sans trésor.
Mais ses rives ont leur parure;
Mais ses flots sont harmonieux;
Et votre Pactole orgueilleux
N'eut jamais ni fleurs ni murmure.
Un moment laissez là les Droits,
Et souriez aux Rose-Croix,
Vous, orateur sans verbiage;
Vous dont l'esprit peut tout saisir;
Vous, l'homme intègre de notre âge,
A qui seul je dois mon loisir.
En lisant certain badinage[1]

1. Le poëme de la *Guerre des Dieux*.

Qui sur certain fleuve surnage,
Certaines gens ont cru rougir;
Leur pudeur à l'aigre langage
Va sans doute se radoucir.
Ils voulaient ma muse plus sage :
Pour eux et pour moi quel dommage
Si sagesse n'est pas plaisir !

AU JEUNE ALFRED REGNIER[1]

Un Alfred, brillant dans l'histoire,
Fut législateur et guerrier :
Dans quinze ans, à tes vœux la gloire
Ouvrira ce double sentier.
De tes aïeuls l'un à la France
Donne son sang et ses exploits[2];
L'autre, noble organe des lois,
Toujours veille pour l'innocence.

1. Petit-fils du grand-juge Regnier, duc de Massa.

2. Le maréchal Macdonald, duc de Tarente, dont la fille avait épousé le fils du grand-juge.

Heureux enfant, tu choisiras ;
Mais de Thémis, mais de Pallas,
Le front est quelquefois sévère :
Pour l'adoucir, tu leur diras :
« Mesdames, regardez ma mère. »

A UN HOMME BIENFAISANT

Cesse de chercher sur la terre
Des cœurs sensibles aux bienfaits ;
L'homme ne pardonne jamais
Le bien que l'on ose lui faire.
N'importe : ne te lasse pas ;
Ne suis la vertu que pour elle.
L'humanité serait moins belle,
Si l'on ne trouvait point d'ingrats.

AU COMTE DE SCHOWALOW[1]

Je l'avais juré, mais en vain,
De chercher Théocrite aux champs de la Sicile,
De mouiller de mes pleurs le tombeau de Virgile,
Et d'aller à Tibur, un Horace à la main,
Boire à la source fortunée
Qui coulait autrefois sous le nom d'Albunée.
J'ai relu cet écrit par la raison dicté,
Où des nouveaux Romains vous peignez la folie,
Et du voyage d'Italie
Vos vers heureux m'ont dégoûté.
Que verrais-je en effet sur ce Tibre vanté?
Les temples du sénat transformés en conclaves,
Des marbres dispersés l'antique majesté,
Monuments de la liberté
Au milieu d'un peuple d'esclaves.

1. La Harpe, qui cite ces vers dans sa *Correspondance*, nous apprend qu'ils furent faits à l'occasion d'une lettre de M. de Schowalow à Voltaire. Tout en louant les vers de Parny, La Harpe observe avec raison que la fin languit un peu, et ne répond pas au début.

De ce peuple avili détournons nos regards;
Fuyons aussi Paris, tributaire de Rome ;
Allons, volons plutôt vers ces nouveaux remparts,
Où déjà la raison rend tous les droits à l'homme.
Je les verrai ces lieux que font aimer vos vers.
Oui, je veux avec vous traverser les déserts
De la froide Scandinavie.
Par le sauvage aspect de ces sombres beautés
Mes regards longtemps attristés
Se fixeront enfin sur les champs de Russie.
De Catherine alors vous direz les travaux,
Les travaux créateurs, les bienfaits, le génie,
Et vous la placerez au-dessus des héros.
A ces discours de politique
Mêlant de plus joyeux propos,
Vous répandrez le sel attique,
Le sel de la raison, mortel pour les cagots.
Voltaire vous légua ce secret que j'ignore.
Nous rirons avec lui du pape et des enfers,
Sur les Romains bénis vous redirez vos vers,
Et je croirai l'entendre encore.

A M. TISSOT

SUR SA TRADUCTION

DES BAISERS DE JEAN SECOND

D'autres tentèrent sans succès
De donner au Pinde Français
Ces chants brillantés, mais aimables,
Que trois siècles ont applaudis,
Ces baisers brûlants et coupables,
Par Dorat si bien refroidis[1].
Les Dorats sont communs en France;
Et Jean Second, traduit par eux,
Faisait de ses péchés heureux
Une trop longue pénitence.
Elle cesse enfin, grâce à vous.

1. Dorat a traduit, ou plutôt imité les Baisers de Jean Second. Le Brun a dit, dans une Épigramme connue :

Prenez, prenez vers réfrigératifs
Qu'ami Dorat ses Baisers intitule.

Après cette œuvre méritoire
Qui pour nous rajeunit sa gloire,
Vous pêchez aussi. Vif et doux,
Orné sans fard, à la nature
Vous empruntez votre parure.
Le bon goût ainsi vous apprit
Qu'au Parnasse, comme à Cythère,
Une amante ne répond guère
Au baiser que donne l'esprit.

AU MÊME

C'en est fait : vous voilà lancé
Dans ce vallon où la jeunesse
M'avait imprudemment poussé ;
Dans cette arène, où le Permesse
Roule son limon courroucé.
Des conscrits ainsi le courage
Va remplacer les vieux soldats,
Qui, dans la paix de leur village,
Rêvent encore les combats.
Pour vous commence la mêlée :
Déjà les pandours en passant

De votre muse harcelée
Insultent le laurier naissant :
Un petit pédant ridicule,
Qui veut régenter Hélicon,
Sur vos vers a levé, dit-on,
Le poids de sa docte férule.
Bien! De la médiocrité
J'aime la plaisante colère;
J'aime ce poëte avorté,
Dont la sournoise vanité
Aux talents heureux fait la guerre;
Qui du nom de moralité
Colore sa triste impuissance,
Et de sa propre main encense
Son envieuse nullité.

ÉPHIMÉCIDE

IMITÉ DU GREC

« Combien l'homme est infortuné!
» Le sort maîtrise sa faiblesse,
» Et de l'enfance à la vieillesse

» D'écueils il marche environné;
» Le temps l'entraîne avec vitesse;
» Il est mécontent du passé;
» Le présent l'afflige et le presse;
» Dans l'avenir toujours placé,
» Son bonheur recule sans cesse;
» Il meurt en rêvant le repos.
» Si quelque douceur passagère
» Un moment console ses maux,
» C'est une rose solitaire
» Qui fleurit parmi des tombeaux.
» Toi, dont la puissance ennemie
» Sans choix nous condamne à la vie,
» Et proscrit l'homme en le créant,
» Jupiter, rends-moi le néant! »

Aux bords lointains de la Tauride,
Et seul sur des rochers déserts
Qui repoussent les flots amers,
Ainsi parlait Éphimécidè.
Absorbé dans ce noir penser,
Il contemple l'onde orageuse;
Puis, d'une course impétueuse,
Dans l'abîme il veut s'élancer.
Tout-à-coup une voix divine
Lui dit : « Quel transport te domine?

» L'homme est le favori des cieux;
» Mais du bonheur la source est pure.
» Va, par un injuste murmure,
» Ingrat, n'offense plus les dieux. »
Surpris et longtemps immobile,
Il baisse un œil respectueux.
Soumis enfin et plus tranquille,
A pas lents il quitte ces lieux.

Deux mois sont écoulés à peine;
Il retourne sur le rocher.
« Grands dieux! votre voix souveraine
» Au trépas daigna m'arracher;
» Bientôt votre main secourable
» A mon cœur offrit un ami.
» J'abjure un murmure coupable;
» Sur mon destin j'ai trop gémi.
» Vous ouvrez un port dans l'orage;
» Souvent votre bras protecteur
» S'étend sur l'homme; et le malheur
» N'est pas son unique héritage. »
Il se tait. Par les vents ployé,
Faible, sur son frère appuyé,
Un jeune pin frappe sa vue :
Auprès il place une statue,
Et la consacre à l'Amitié.

Il revient après une année.
Le plaisir brille dans ses yeux;
La guirlande de l'hyménée
Couronne son front radieux.
« J'osai dans ma sombre folie
» Blâmer les décrets éternels, »
Dit-il; « mais j'ai vu Glycérie,
» J'aime, et du bienfait de la vie
» Je rends grâce aux dieux immortels. »
Son âme doucement émue
Soupire; et dès le même jour
Sa main, non loin de la statue,
Élève un autel à l'Amour.

Deux ans après, la fraîche Aurore
Sur le rocher le voit encore.
Ses regards sont doux et sereins;
Vers le ciel il lève ses mains :
« Je t'adore, ô bonté suprême!
» L'amitié, l'amour enchanteur,
» Avaient commencé mon bonheur;
» Mais j'ai trouvé le bonheur même.
» Périssent les mots odieux
» Que prononça ma bouche impie!
» Oui, l'homme dans sa courte vie
» Peut encore égaler les dieux. »

Il dit; sa piété s'empresse
De construire un temple en ces lieux.
Il en bannit avec sagesse
L'or et le marbre ambitieux,
Et les arts enfants de la Grèce.
Le bois, le chaume, et le gazon
Remplacent leur vaine opulence:
Et sur le modeste fronton,
Il écrit : A LA BIENFAISANCE.

VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME LAMBERT

J'ai vu, j'ai suivi son enfance,
Chère encore à mon souvenir:
Dans sa brillante adolescence,
J'ai lu son heureux avenir.
La nature la fit pour plaire.
Au doux charme de la bonté,
Elle unit cette égalité
Et ces grâces que rien n'altère.

Son esprit, ainsi que ses traits,
Méconnaît l'art et l'imposture.
Les talents, voilà sa parure.
Les plus belles ont moins d'attraits.
Une autre, de ces dons trop vaine,
Voudrait tout, et n'obtiendrait rien :
Alexandrine sait à peine
Ce qu'une autre saurait trop bien.
Le portrait qu'ici je dessine
Est loin encor d'être flatté :
Il faut à cette Alexandrine,
Que l'encens étonne et chagrine,
Dire moins que la vérité.

CANTATE

POUR

LA LOGE DES NEUF SŒURS

Loin de nous dormaient les tempêtes :
Dans ce temple à d'heureuses fêtes
Les Muses invitaient leurs disciples épars.

Ici naissait entre eux une amitié touchante.
Ils s'unissaient pour plaire ; et la Beauté présente
Les animait de ses regards.

Qu'oses-tu, profane Ignorance ?
Que veut ton aveugle imprudence ?
Des Muses respecte l'autel :
Là fume un encens légitime.
Arrête ; tu serais victime
De ton triomphe criminel.

Mais sur la démence et l'ivresse
Que peut la voix de la sagesse?
Telles parfois, dans la saison
Qui rend l'abondance à nos plaines,
Du nord les subites haleines
Brûlent la naissante moisson.

Vous ne gronderez plus, tempêtes passagères.
Ainsi que le repos, les arts sont nécessaires.
Qu'ils renaissent toujours chéris.
La France à leurs bienfaits est encore sensible;
Et nos fidèles mains de leur temple paisible
Relèvent les nobles débris.

Amants des arts et de la lyre.

L'Orient reprend sa clarté;
Venez tous, et de la beauté
Méritons encor le sourire.

Ici se plaisent confondus
Les talents, la douce indulgence,
Les dignités et la puissance,
Et les grâces et les vertus.

Amants des arts et de la lyre,
L'Orient reprend sa clarté;
Venez tous, et de la beauté
Méritons encor le sourire.

A ISABEY

FAISANT MON PORTRAIT

Savant et pur, sage et brillant,
Sans recherche et non sans parure,
Isabey d'une esquisse obscure
Doit-il occuper son talent?

Je le vois, bravant la critique,
Dans un coin du sacré vallon,
Sur un vieux profil poétique
User les crayons d'Apollon.

RADOTAGE[1]

De notre Pinde le grand maître
A dit : *Rien n'est beau que le vrai*[2] ;
Mais sur notre Pinde peut-être
Le beau vieillit, et maint essai
Nous promet sa chute prochaine.
La sottise est féconde et vaine.
Vous le voyez : un vrai nouveau
Qui ne veut rien de la nature,
Un vrai, dont la raison murmure,
Menace le vrai de Boileau.

1. Cette pièce a paru en 1809 dans le *Mercure*.

2. Boileau, Épître IX :

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.

Les novateurs à la critique
Opposent la faveur publique,
Celle au moins de leurs feuilletons,
De leurs amis, de leurs patrons,
Et du commis à la boutique.

D'où vient que loin du droit chemin
Se disperse leur vague essaim?
Une femme élégante et belle
Avertit les yeux et le cœur :
« O quelle gloire et quel bonheur
» D'en faire une amante fidèle!
» Mais combien de fâcheux rivaux,
» De jours et de nuits sans repos!
» Que de soins peut-être inutiles!
» Non, non : abaissons nos désirs;
» Cherchons des conquêtes faciles,
» Et moins cher payons nos plaisirs. »
On prend quelque laide grisette;
Soudain sa laideur est beauté,
Et la crédule vanité
Y voit une Vénus complète.

Quand Despréaux voulait écrire,
Si riche de pensers divers,
Il avait quelque chose à dire,

Et le disait en quelques vers.
A genoux devant sa méthode,
On s'en fait une plus commode.
Nous écoutons peu les bavards,
Mais nous les lisons; et sans peine
Nous suivons tous les longs écarts,
Et les détours et les retards
De nos romans à la douzaine.
En trois volumes leurs auteurs
Étendent l'intrigue légère
De quelque amourette vulgaire,
Et leur goût enseigne aux lecteurs
Comme on file un enfant à faire.

Romanciers, favoris des cieux,
Vous seuls vraiment avez des yeux;
La nature est pour vous sans voiles.
O combien de pensers profonds,
Combien de sentiments féconds,
Dans un clair de lune ou d'étoiles!
Un précipice? avidement
J'écoute sa voix sympathique.
Un désert? quel tressaillement,
A cette voix si romantique!
Dans les ruines, dans les bois,
Sous les rochers, partout des voix.

Je hais la tienne, sotte histoire.
Chez toi jamais d'illusion;
Rien pour l'imagination;
Ta froideur glace ma mémoire.
Il faut refaire le passé;
Déjà l'ouvrage est commencé.
Oui, nous allons de notre France
Retoucher les siècles obscurs,
Siècles de sang et d'ignorance
Dont nous ferons des siècles purs.
Fiers barons, faciles baronnes,
Gros abbés d'abbesses mignonnes,
Princes et voleurs suzerains,
Maîtresses, royales catins,
Brigands avec ou sans couronnes,
Soyez vierges et presque saints.

Auteurs, on a dans cette lice
Profit et gloire; courez tous.
Certes, le moment est propice,
Et les paris s'ouvrent pour vous.
Le vrai toujours est inflexible;
Il désenchante : quels regrets!
Eh bien, combattez ses progrès;
Réenchantez, s'il est possible.
Les Sciences et la Raison

Gênent un peu notre Apollon.
Vous le savez : ces malheureuses,
Dont nous dédaignons le soutien,
Froides et quelquefois railleuses,
A la prose, aux rimes pompeuses,
Résistent et ne passent rien.
Mais ce sont personnes tranquilles ;
Quand elles sifflent, c'est tout bas.
Avec elles point de débats.
Chantez pour gens moins difficiles ;
Chantez haut ; du bruit, des éclats :
Il est des oreilles débiles
Que persuade le fracas.
Quittez la prosaïque plaine ;
Cherchez sur la cime lointaine
Du vieux Liban, du vieux Athos,
La nébuleuse rêverie,
La sublime niaiserie,
Et la vaste sensiblerie
Des grands romans à grand pathos.

A MADAME-ANTOINETTE GAMOT[1]

« Quelle est la femme dans Paris
» La plus digne d'un pur hommage,
» Et qui, toujours aimable et sage,
» Sur son sexe obtiendrait le prix,
» Si ce doux prix était d'usage? »

Ainsi le puissant Obéron,
Des Sylphes le premier, dit-on,
Parlait à ses quatre confrères,
Qui sur notre ingrate cité,
Où leur nom n'est plus répété,
Étendent leurs soins tutélaires.

« Celle que je couronnerais, »
Dit l'un d'eux, « sévère pour elle,
» Fuirait cette palme nouvelle.

1. Belle-sœur du maréchal Ney et femme du général de Laville. Voyez Tissot, *Notice sur Parny*.

» La douceur est dans tous ses traits.
» Elle a reçu de la nature
» Cette grâce, noble parure
» Que l'art jaloux n'imite pas.
» Son rire n'a jamais d'éclats.
» Des beaux-arts amante timide,
» Dans l'âge encore où de plaisirs
» Son sexe léger est avide,
» Loin d'un monde bruyant et vide,
» Elle se fait d'heureux loisirs.
» Ses discours au bon goût fidèles
» N'ont point de vaine ambition;
» Mais son imagination
» A la raison donne des ailes. »

Le second s'exprime en ces mots :
« Je pense qu'à votre suffrage
» Une autre a des titres égaux.
» A ses enfants elle partage
» Son amour, ses soins, son repos.
» Sur leurs penchants qu'elle redresse
» Veille incessamment sa tendresse.
» Son exemple éloquent instruit
» Leur cœur et leur raison novice :
» Mais, étrangère à l'artifice,
» Pour eux elle redoute et fuit

» Ces éclairs d'un esprit factice
» Qui souvent présagent la nuit. »

Obéron gardait le silence.
« Une autre encore à votre choix, »
Dit le troisième, « aurait des droits.
» De l'amitié sa bienveillance
» Exagère les douces lois.
» Par leur sort qui change et varie
» Ses amis tourmentent sa vie.
» Elle adopte tous leurs destins;
» Pour eux elle craint, elle espère,
» Et, quand se lève un jour prospère,
» Prévoit des orages lointains.
» O combien cet excès l'honore!
» Elle gémit sur leurs malheurs;
» Mais le temps a séché leurs pleurs,
» Lorsque les siens coulent encore. »

« Une autre, » disait le dernier,
« Présente un modèle aussi rare.
» Le destin pour elle est avare
» De la santé, ce bien premier
» Dont jamais rien ne dédommage,
» Surtout dans le printemps de l'âge
» Que seul il ferait envier.

» Sans soins pour elle et sans alarmes,
» Sa souffrance est calme toujours :
» C'est pour d'autres qu'elle a des larmes,
» Des plaintes, de touchants discours.
» Sa voix douce et pure console ;
» Son sourire est une leçon ;
» Ce monde si froid, si frivole,
» Sur sa bouche aime la raison.
» Ainsi la rose bienfaisante
» Que battent les vents importuns,
» Penchant sa tête languissante,
» Exhale encor ses doux parfums. »

« A ces femmes, » dit le Génie,
« Il faudrait un prix glorieux.
» Au moins que l'équité publie
» Leur exemple si précieux.
» Prenez ce soin ; et qu'un poëte
» Expiant de vaines chansons,
» Dans ses vers proclame leurs noms. »
Tous répondent : « C'est Antoinette. »

A ÉLÉONORE[1]

Je l'aimais du plus tendre amour.
Elle m'a trahi, l'infidèle!
Mais elle est trahie à son tour,
Et mon rival m'a vengé d'elle.
Que ses pleurs coulent vainement;
Qu'elle tombe aux pieds d'un amant,
Et qu'il soit sourd à sa prière;
Qu'elle éprouve enfin le tourment
D'aimer et de cesser de plaire.
Qu'ai-je dit? O vœux insensés,
Que le dépit a prononcés,
Et démentis par la tendresse!
Hélas! elle fut ma maîtresse;
Le souvenir de mon bonheur
Est encor présent à mon cœur;
N'insultons point à sa tristesse.

1. C'est une véritable élégie; on pourrait la placer entre la 9e et la 10e du livre IV.

J'avais trop compté sur sa foi ;
La beauté toujours est trompeuse.
Inconstante ! va, sois heureuse,
Quand tu devrais l'être sans moi.

FIN DES MELANGES

LETTRES

LETTRES[1]

LETTRE PREMIÈRE

A MON FRÈRE[2]

Rio-Janeiro, septembre 1773.

Tu seras sans doute étonné de recevoir une lettre de moi datée de Rio-Janeiro. Depuis notre départ de Lorient, les vents nous ont été absolument contraires; ils nous ont poussés d'abord sur la côte d'Afrique que nous devions éviter. Le 3 juillet, nous nous croyions encore à soixante-quinze lieues de cette côte. La nuit, par un bonheur des

1. Nous joignons aux poésies de Parny les trois lettres suivantes, qu'il écrivit pendant un voyage à l'île Bourbon. Elles aident à faire bien connaître le caractère de ce poëte, et renferment, sur le climat et les mœurs de son pays natal, quelques détails intéressants.

2. Le comte de Parny. « Il était, dit Tissot, l'un des hommes les plus remarqués d'une cour jeune et brillante. »

plus marqués, fut très-belle ; aucun nuage ne nous dérobait la clarté de la lune, et nous en avions grand besoin. A deux heures et demie du matin, un soldat qui fumait sur le pont découvre la terre à une petite demi-lieue devant nous. Il ventait beaucoup; et le navire, contre son ordinaire, s'avisait de faire deux lieues par heure. Cette terre est la côte de *Maniguette*, située sous le cinquième degré de latitude septentrionale ; c'est un pays plat, et qui ne peut être aperçu qu'à une très-petite distance : on distinguait sans peine des cabanes, des hameaux et des rivières. Tu penses bien que le premier soin fut de virer de bord; un moment après on jeta la sonde, et l'on ne trouva que sept brasses de fond. Reconnaissance éternelle à la pipe du soldat! Si le vaisseau avait encore parcouru quatre fois sa longueur, c'en était fait de nous, et j'aurais servi de déjeuner à quelque requin affamé. *Di meliora*[1] !

Nous avons traversé ensuite avec une rapidité singulière le canal de neuf cents lieues qui sépare les côtes d'Afrique de celles du Brésil, et nous sommes venus à pleines voiles mouiller sur le banc des *Abrolhos*. Nous avions tout auprès de nous des rochers fameux par plus d'un naufrage, sur lesquels les courants nous entraînaient. Cette position était critique, et nous commencions à perdre l'espérance, lorsque

1. Virgile, *Géorgiques*, III, 513 :

Dì meliora piis, erroremque hostibus illum.

des pêcheurs portugais, qui se trouvaient par hasard dans ces parages, nous indiquèrent la véritable route.

Nous manquions d'eau, et une grande partie de l'équipage était attaquée du scorbut : il fut décidé que nous relâcherions à Rio-Janeiro. Nous découvrîmes le soir même la petite île du *Repos*, qui n'est qu'à quatre lieues de la terre ferme. L'île du Repos! que ce nom flatte agréablement l'oreille et le cœur! bonheur, aimable tranquillité, s'il était vrai que vous fussiez renfermés dans ce point de notre globe, il serait le terme de ma course; j'irais y ensevelir pour jamais mon existence; inconnu à l'univers que j'aurais oublié, j'y coulerais des jours aussi sereins que le ciel qui les verrait naître; je vivrais sans désirs, et je mourrais sans regrets.

C'est ainsi que je m'abandonnais aux charmes de la rêverie, et mon âme se plaisait dans ces idées mélancoliques, lorsque, reprenant tout-à-coup leur cours naturel, mes pensées se tournèrent vers Paris. Adieu tous mes projets de retraite; l'île du Repos ne me parut plus que l'île de l'Ennui; mon cœur m'avertit que le bonheur n'est pas dans la solitude; et l'Espérance vint me dire à l'oreille : « Tu les reverras, ces Épicuriens aimables qui portent en écharpe le ruban gris de lin et la grappe de raisin couronnée de myrte; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des profanes ne pénètre jamais; tu la reverras,

Cette *caserne*[1], heureux séjour
Où l'Amitié, par prévoyance,
Ne reçoit le fripon d'Amour
Que sous serment d'obéissance;
Où la paisible Égalité,
Passant son niveau favorable
Sur les droits de la Vanité,
Ne permet de rivalité,
Que dans les combats de la table;
Où l'on ne connaît d'ennemis
Que la Raison toujours cruelle;
Où Jeux et Ris font sentinelle
Pour mettre en fuite les Ennuis;
Où l'on porte, au lieu de cocarde,
Un feston de myrte naissant,
Un thyrse au lieu de hallebarde,
Un verre au lieu de fourniment:
Où l'on ne fait jamais la guerre
Que par d'agréables bons mots
Lancés et rendus à propos;

1. Un passage du *Voyage de Bourgogne* servira ici de commentaire : « Figurez-vous, madame, une douzaine de jeunes militaires, dont le plus » âgé ne compte pas encore cinq lustres; transplantés la plupart d'un autre » hémisphère; unis entre eux par la plus tendre amitié; passionnés pour » tous les arts et pour tous les talents; faisant de la musique; griffonnant » quelquefois des vers; paresseux, délicats, et voluptueux par excellence; » passant l'hiver à Paris, et la belle saison dans leur délicieuse vallée de » Feuillancour. L'un et l'autre asile est par eux nommé *la caserne*. C'est » là qu'aimant et buvant tour à tour, ils mettent en pratique les leçons » d'Aristippe et d'Épicure. Enfin, madame, qu'on appelle cette société » charmante l'*Ordre de la caserne* ou *de Feuillancour*, le titre n'y fait rien; » la chose est tout, etc. » (Voyez la Préface et la note 2 de la page 127.)

Où le vaincu, dans sa colère,
Du nectar fait couler les flots,
Et vide insolemment son verre
A la barbe de ses rivaux.
Cette ordonnance salutaire
Est écrite en lettres de fleurs
Sur la porte du sanctuaire,
Et mieux encor dans tous les cœurs :
« De par nous, l'Amitié fidèle,
» Et plus bas, Bacchus et l'Amour :
» Ordonnons qu'ici chaque jour
» Amène une fête nouvelle;
» Que l'on y pense rarement,
» De peur de la Mélancolie;
» Qu'on y préfère sagement
» A la Sagesse la Folie,
» A la Raison le Sentiment;
» Et qu'on y donne à la Paresse,
» A l'art peu connu de jouir,
» Tous les moments de la jeunesse :
» Car tel est notre bon plaisir. »

Le lendemain le vent augmenta; le ciel était sombre; tout annonçait un gros temps. Pendant la nuit, le tonnerre se fit entendre de trois côtés différents, et les lames couvraient quelquefois le vaisseau dans toute sa longueur. Réveillé par le bruit de la tempête, je monte sur le pont. Nous n'avions pas une seule voile, et cependant le navire faisait trois lieues par heure. Peins-toi réunis le sifflement du vent

et de la pluie, les éclats du tonnerre, le mugissement des flots qui venaient se briser avec impétuosité contre le vaisseau, et un bourdonnement sourd et continuel dans les cordages ; ajoute à tout cela l'obscurité la plus profonde, et un brouillard presque solide que l'ouragan chassait avec violence ; et tu auras une légère idée de ce que j'observais alors tout à mon aise. Je t'avoue que dans ce moment je me suis dit tout bas : *Illi robur et æs triplex*[1]. Vers les trois heures, la tempête fut dans toute sa force ; de longs éclairs tombaient sur le gaillard, et y laissaient une odeur insupportable ; la mer paraissait de feu ; un silence effrayant régnait sur le pont ; on n'entendait que la voix de l'officier de quart qui criait par intervalle : *Stribord, babord*. Ce grain dura une demi-heure, et fut tout-à-coup terminé par un grand calme.

Nous gagnâmes enfin la rade de Rio-Janeiro, et nous envoyâmes demander au vice-roi la permission d'y entrer : cette précaution est nécessaire à tous les vaisseaux étrangers qui veulent y relâcher. Ces gens-ci se ressouviennent de Duguay-Trouin[2].

L'entrée de cette rade offre le spectacle le plus imposant et le plus agréable ; des forts, des retranchements, des batteries, des montagnes, et des collines couvertes de bana-

1. Horace, *Odes*, I, 3.

2. Duguay-Trouin s'empara en 1711 de Rio-Janeiro avec une audace incroyable et une habileté non moins grande.

niers et d'orangers, et de jolies maisons de campagne dispersées sur ces collines.

Nous eûmes dans la matinée une audience publique du vice-roi. Le palais est vaste; mais l'extérieur et ce que j'ai vu de l'intérieur ne répondent pas à la richesse de la colonie. On nous reçut d'abord avec cérémonie dans une grande avant-salle; puis un rideau se leva, et nous laissa voir le vice-roi environné de toute sa cour. Il nous reçut poliment, accorda au capitaine la relâche, et aux passagers la permission de se promener dans la ville. Après l'audience, nous fîmes des visites militaires, et nous revînmes dîner à bord. Il nous est défendu de manger à terre, et encore plus d'y coucher [1].

La ville est grande; les maisons sont basses et mal bâties; les rues bien alignées, mais fort étroites.

Après midi nous descendîmes à terre. Trois officiers vinrent nous recevoir sur le rivage; c'est l'usage ici : les étrangers sont toujours accompagnés. Nous allâmes à une foire qui se tient à une demi-lieue de la ville. Chemin faisant, j'eus le plaisir de voir plusieurs Portugaises qui soulevaient leurs jalousies pour nous examiner. Il y en avait très-peu

1. Édition de 1782 :

Grâce à de bonnes jalousies doubles, bien entretenues par les maris, nous n'avons vu aucune Portugaise. Elles ne sortent jamais qu'après l'*Angelus*, qui se dit à six heures du soir; et c'est précisément l'instant auquel nous sommes obligés de regagner notre prison.

de jolies; mais une navigation de trois mois, et la difficulté de les voir, les rendaient charmantes à mes yeux.

On ne trouvait à cette foire que des pierreries mal taillées, mal montées, et d'un prix excessif. Pendant que nous portions de tous côtés nos regards, un esclave vint prier nos conducteurs de nous faire entrer dans un jardin voisin. Nous y trouvâmes quatre tentes bien dressées. La première renfermait une chapelle dont tous les meubles étaient d'or et d'argent massif, et travaillés avec un goût exquis; la seconde contenait quatre lits : les rideaux étaient d'une étoffe précieuse de Chine peinte dans le pays, les couvertures de damas enrichi de franges et de glands d'or, et les draps d'une mousseline brodée garnie de dentelle. La troisième servait de cuisine, et tout y était d'argent. Quand j'entrai dans la quatrième, je me crus transporté dans un de ces palais de fée bâtis par les romanciers. Dans les quatre angles étaient quatre buffets chargés de vaisselle d'or, et de grands vases de cristal qui contenaient les vins les plus rares; la table était couverte d'un magnifique surtout, et des fruits d'Europe et d'Amérique. La gaieté qui régnait parmi nous ajoutait encore à l'illusion. Tout ce que je mangeai me parut délicieux et apprêté par la main des Génies; je croyais avaler le nectar; et, pour achever l'enchantement, il ne manquait plus qu'une Hébé. Nous sortîmes de ce lieu de délices en remerciant le dieu qui les faisait naître. Ce dieu est un seigneur âgé d'environ cinquante ans.

Il est puissamment riche; mais il doit plus qu'il ne possède. Sa seule passion est de manger son bien et celui des autres dans les plaisirs et la bonne chère. Il fait transporter ses tentes partout où il croit pouvoir s'amuser, et il décampe aussitôt qu'il s'ennuie. Cet homme-là est un charmant Épicurien; il est digne de porter le ruban gris de lin.

Même fête le lendemain; mais beaucoup plus brillante, parce qu'il avait eu le temps de la préparer; cependant pas un seul minois féminin.

Nous fîmes aussi plusieurs visites qui remplirent agréablement la soirée. Les femmes nous reçoivent on ne peut mieux, et comme des animaux curieux qu'on voit avec plaisir. Elles sont toutes très-brunes; elles ont de beaux cheveux relevés négligemment, un habillement qui plaît par sa simplicité, de grands yeux noirs et voluptueux; et leur caractère, naturellement enclin à l'amour, se peint dans leur regard.

Nous eûmes hier un joli concert suivi d'un bal : on ne connaît ici que le menuet. J'eus le plaisir d'en danser plusieurs avec une Portugaise charmante, de seize ans et demi : elle a une taille de nymphe, une physionomie piquante,

Et la grâce plus belle encor que la beauté[1].

On la nomme *Dona Theresa*.

1. La Fontaine, *Adonis*.

Je ne te dirai rien des églises, les Portugais sont partout les mêmes; elles sont d'une richesse étonnante; il n'y manque que des siéges.

J'aurais été charmé de connaître l'Opéra de Rio-Janeiro; mais le vice-roi n'a jamais voulu nous permettre d'y aller.

Ce pays-ci est un paradis terrestre; la terre y produit abondamment les fruits de tous les climats; l'air y est sain; les mines d'or et de pierreries y sont très-nombreuses : mais à tous ces avantages il en manque un, qui seul peut donner du prix aux autres; c'est la liberté : tout est ici dans l'esclavage; on y peut entrer, mais on n'en sort guère. En général les colons sont mécontents et fatigués de leur sort.

Nous quittons demain cette rade, et nous faisons voile pour l'île de Bourbon; nous relâcherons peut-être au cap de Bonne-Espérance.

Adieu, mon frère et mon ami : aime-moi toujours et ne voyage jamais par mer.

LETTRE DEUXIÈME[1]

A BERTIN

Du cap de Bonne-Espérance, octobre 1773.

C'est ici que l'on voit deux choses bien cruelles,
Des maris ennuyeux et des femmes fidèles;
Car l'Amour, tu le sais, n'est pas luthérien.
C'est ici qu'à l'entour d'une vaste théière,
Près d'un large fromage, et d'un grand pot à bière,
L'on digère, l'on fume, et l'on ne pense à rien.
C'est ici que l'on a santé toujours fleurie,
Visage de chanoine et panse rebondie.
C'est dans ces lieux enfin qu'on nous fait aujourd'hui
Avaler à longs traits le *constance* et l'ennui.

On a bien raison de dire, *chaque pays, chaque mode*. En France, les filles ne s'observent que dans l'extérieur; l'a-

1. On peut lire dans les Œuvres de Bertin la réponse à cette lettre; en voici le début :

Au cap de Bonne-Espérance,

mant est toujours celui que l'on reçoit avec le plus de froideur; c'est celui auquel on veut faire le moins d'attention; et de l'air le plus décent et le plus réservé, on lui donne un rendez-vous pour la nuit. Ici, tout au rebours : vous êtes accueilli avec un air d'intelligence et d'amitié qui parmi nous signifierait beaucoup; vos yeux peuvent s'expliquer en toute assurance, on leur répond sur le même ton; on vous passe le baiser sur la main, sur la joue, même celui

Est-ce bien toi qui m'écris,
Entre la bière et le riz,
Le fromage et le *constance*,
D'aussi jolis vers qu'en France
Et dans les murs de Paris?
Quel est donc ce bon génie
Qui t'accompagne en tous lieux?
Et qui sur l'onde en furie
Hélas! et loin de nos yeux,
Promenant sous divers cieux
Et ta fortune et ta vie,
Dans le plus triste séjour,
Près du peuple à face noire,
Maudit du beau dieu du jour
Et des filles de mémoire,
Te fait rencontrer la gloire
Et le plaisir et l'amour?

Je remarque, mon cher ami, que tu es le premier poëte, depuis le Camoëns, qui ait doublé ce fameux cap des Tempêtes, regardé si longtemps comme la dernière borne du monde vers le pôle austral. Mais le Camoëns ne dansa point de menuet à Rio-Janeiro, etc.

qui semble le plus expressif; enfin on vous accorde tout, excepté la seule chose qui s'accorde parmi nous.

Que faire donc? je ne fume jamais; la fidélité matrimoniale est bien ennuyeuse; dans une intrigue où le cœur n'est que chatouillé, on ne vise qu'au dénoûment : la promenade est mon unique plaisir. Triste plaisir à vingt ans! Je la trouve dans un jardin magnifique, qui n'est fréquenté que par les oiseaux, les dryades et les faunes : les divinités de ces lieux s'étonnent de me voir sans pipe et un livre à la main. C'est là que je jouis encore, par le souvenir de ces moments passés avec toi, des douceurs de notre amitié, de nos folies, et des charmes de la *caserne*; c'est là que je t'écris, tandis que tu m'oublies peut-être dans Paris;

Tandis qu'entouré de plaisirs,
Toujours aimé, toujours aimable,
Tu sais partager tes loisirs
Entre les Muses et la table.
Adieu, conserve tous ces goûts :
Vole toujours de belle en belle;
Au Parnasse fais des jaloux :
A l'Amitié reste fidèle.
Puisses-tu dans soixante hivers
Cueillir les fleurs de la jeunesse,
Caresser encor ta maîtresse,
Et la chanter en jolis vers!

LETTRE TROISIÈME

AU MÊME

De l'île de Bourbon, janvier 1775.

Tu veux donc, mon ami, que je te fasse connaître ta patrie? Tu veux que je te parle de ce pays ignoré, que tu chéris encore parce que tu n'y es plus? je vais tâcher de te satisfaire en peu de mots.

L'air est ici très-sain; la plupart des maladies y sont totalement inconnues; la vie est douce, uniforme, et par conséquent fort ennuyeuse; la nourriture est peu variée; nous n'avons qu'un petit nombre de fruits, mais ils sont excellents.

Ici ma main dérobe à l'oranger fleuri
Ces pommes dont l'éclat séduisit Atalante;
Ici l'ananas plus chéri
Élève avec orgueil sa couronne brillante;

De tous les fruits ensemble il réunit l'odeur.
Sur ce coteau l'atte pierreuse
Livre à mon appétit une crème flatteuse;
La grenade plus loin s'entr'ouvre avec lenteur;
La banane jaunit sous sa feuille élargie;
La mangue me prépare une chair adoucie;
Un miel solide et dur pend au haut du dattier;
La pêche croît aussi sur ce lointain rivage;
Et, plus propice encor, l'utile cocotier
Me prodigue à la fois le mets et le breuvage.

Voilà tous les présents que nous fait Pomone : pour l'amante de Zéphyre, elle ne visite qu'à regret ces climats brûlants.

Je ne sais pourquoi les poëtes ne manquent jamais d'introduire un printemps éternel dans les pays qu'ils veulent rendre agréables : rien de plus maladroit; la variété est la source de nos plaisirs, et le plaisir cesse de l'être quand il devient habitude. Vous ne voyez jamais ici la nature rajeunie; elle est toujours la même; un vert triste et sombre vous donne toujours la même sensation. Ces orangers, couverts en même temps de fruits et de fleurs, n'ont pour moi rien d'intéressant, parce que jamais leurs branches dépouillées ne furent blanchies par les frimas. J'aime à voir la feuille naissante briser son enveloppe légère, j'aime à la voir croître, se développer, jaunir et tomber. Le printemps plairait beaucoup moins, s'il ne venait après l'hiver.

O mon ami! lorsque mon exil sera fini, avec quel plaisir

je reverrai *Feuillancour*[1] au mois de mai ! avec quelle avidité je jouirai de la nature ! avec quelles délices je respirerai les parfums de la campagne ! avec quelle volupté je foulerai le gazon fleuri ! Les plaisirs perdus sont toujours les mieux sentis. Combien de fois n'ai-je pas regretté le chant du rossignol et de la fauvette ! Nous n'avons ici que des oiseaux braillards, dont le cri importun attriste à la fois l'oreille et le cœur. En comparant ta situation à la mienne, apprends, mon ami, à jouir de ce que tu possèdes.

Nous avons, il est vrai, un ciel toujours pur et serein ; mais nous payons trop cher cet avantage. L'esprit et le corps sont anéantis par la chaleur ; tous leurs ressorts se relâchent ; l'âme est dans un assoupissement continuel ; l'énergie et la vigueur intérieures se dissipent par les pores. Il faut attendre le soir pour respirer ; mais vous cherchez en vain des promenades.

D'un côté mes yeux affligés
N'ont pour se reposer qu'un vaste amphithéâtre
De rochers escarpés que le temps a rongés ;
De rares arbrisseaux, par les vents outragés,
Y croissent doucement sur la pierre rougeâtre,
Et des lataniers allongés
Y montrent loin à loin leur feuillage grisâtre.

1. Vallée entre Marly et Saint-Germain, où MM. de Parny et Bertin habitaient ensemble la même maison.

Trouvant leur sûreté dans leur peu de valeur,
Là d'étiques perdreaux de leurs ailes bruyantes
Rasent impunément les herbes jaunissantes,
Et s'exposent sans crainte au canon du chasseur.
Du sommet des remparts dans les airs élancée,
La cascade à grand bruit précipite ses flots,
Et, roulant chez Téthys son onde courroucée,
Du Nègre infortuné renverse les travaux.
Ici, sur les confins des États de Neptune,
Où jour et nuit son épouse importune
Afflige les échos de longs mugissements,
Du milieu des sables brûlants
Sortent quelques toits de feuillage.
Rarement le Zéphyr volage
Y rafraîchit l'air enflammé;
Sous les feux du soleil le corps inanimé
Reste sans force et sans courage.
Quelquefois l'Aquilon bruyant,
Sur ses ailes portant l'orage,
S'élance du sombre orient;
Dans ses antres l'onde profonde
S'émeut, s'enfle, mugit, et gronde;
Au loin sur la voûte des mers,
On voit des montagnes liquides
S'élever, s'approcher, s'élancer dans les airs,
Retomber et courir sur les sables humides;
Les flammes du volcan brillent dans le lointain
L'Océan franchit ses entraves,
Inonde nos jardins, et porte dans nos caves
Des poissons étonnés de nager dans le vin.

Le bonheur, il est vrai, ne dépend pas des lieux qu'on habite ; la société, pour peu qu'elle soit douce et amusante, dédommage bien des incommodités du climat. Je vais essayer de te faire connaître celle qu'on trouve ici.

Le caractère du Créole est généralement bon ; c'est dommage qu'il ne soit pas à même de le polir par l'éducation. Il est franc, généreux, brave et téméraire. Il ne sait pas couvrir ses véritables sentiments du masque de la bienséance ; si vous lui déplaisez, vous n'aurez pas de peine à vous en apercevoir ; il ouvre aisément sa bourse à ceux qu'il croit ses amis ; n'étant jamais instruit des détours de la chicane, ni de ce que l'on nomme *les affaires*, il se laisse souvent tromper. Le préjugé du point d'honneur est respecté chez lui plus que partout ailleurs. Il est ombrageux, inquiet et susceptible à l'excès ; il se prévient facilement, et ne pardonne guère. Il a une adresse peu commune pour les arts mécaniques ou d'agrément ; il ne lui manque que de s'éloigner de sa patrie et d'apprendre. Son génie indolent et léger n'est pas propre aux sciences ni aux études sérieuses ; il n'est pas capable d'application ; et ce qu'il sait, il le sait superficiellement et par routine.

On ne se doute pas dans notre île de ce que c'est que l'éducation. L'enfance est l'âge qui demande de la part des parents le plus de prudence et le plus de soin : ici l'on abandonne les enfants aux mains des esclaves ; ils prennent insensiblement les goûts et les mœurs de ceux avec qui ils

vivent : aussi, à la couleur près, très-souvent le maître ressemble parfaitement à l'esclave. A sept ans, quelque soldat ivrogne leur apprend à lire, à écrire, et leur enseigne les quatre premières règles d'arithmétique : alors l'éducation est complète.

Le Créole est bon ami, amant inquiet et mari jaloux ; ce qu'il y a d'impayable, c'est que les femmes partagent ce dernier ridicule avec leurs époux, et que la foi conjugale n'en est pas mieux gardée de part et d'autre ; il est vain et entêté ; il méprise ce qu'il ne connaît pas, et il connaît peu de chose ; il est plein de lui-même, et vide de tout le reste. Ici, dès qu'un homme peut avoir six pieds de maïs, deux cafiers et un négrillon, il se croit sorti de la côte de saint Louis : tel qui galope à cru dans la plaine, une pipe à la bouche, en grand caleçon et les pieds nus, s'imagine que le soleil ne se lève que pour lui. Ce fonds d'orgueil et de suffisance vient de l'ignorance et de la mauvaise éducation.

D'ailleurs, accoutumé comme on l'est ici depuis l'enfance à parler en maître à des esclaves, on n'apprend guère, ou l'on oublie aisément ce qu'exigent un égal et un supérieur. Il est difficile de ne pas rapporter de l'intérieur de son domestique un ton décisif, et cet esprit impérieux que révolte la plus légère contradiction. C'est aussi ce qui entretient cette paresse naturelle au Créole, qui prend sa source dans la chaleur du climat.

Le sexe dans ce pays n'a pas à se plaindre de la nature :

nous avons peu de belles femmes, mais presque toutes sont jolies; et l'extrême propreté, si rare en France, embellit jusqu'aux laides. Elles ont en général une taille avantageuse et de beaux yeux. La chaleur excessive empêche les lis et les roses d'éclore sur leur visage; cette chaleur flétrit encore avant le temps d'autres attraits plus précieux; ici une femme de vingt-cinq ans en a déjà quarante. Il existe un proverbe exclusif en faveur des petits pieds; pour l'honneur de nos dames, je m'inscris en faux contre ce proverbe. Il leur faut de la parure, et j'ose dire que le goût ne préside pas toujours à leur toilette : la nature, quelque négligée qu'elle puisse être, est plus agréable qu'un art maladroit. Ce principe devrait aussi les guider dans les manières étrangères qu'elles copient, et dans toutes ces grâces prétendues où l'on s'efforce de n'être plus soi-même.

Les jalousies secrètes et les tracasseries éternelles règnent ici plus que dans aucun village de province; aussi nos dames se voient peu entre elles : on ne sort que pour les visites indispensables; car l'étiquette est ici singulièrement respectée : nous commençons à avoir une cérémonie, une mode, un bon ton.

L'enfance de cette colonie a été semblable à l'âge d'or : d'excellentes tortues couvraient la surface de l'île; le gibier venait de lui-même s'offrir au fusil; la bonne foi tenait lieu de code. Le commerce des Européens a tout gâté : le Créole s'est dénaturé insensiblement; il a substitué à ses mœurs

simples et vertueuses, des mœurs polies et corrompues[1]; l'intérêt a désuni les familles; la chicane est devenue nécessaire; le chabouc[2] a déchiré le Nègre infortuné; l'avidité a produit la fourberie; et nous en sommes maintenant au siècle d'airain.

Je te sais bon gré, mon ami, de ne pas oublier les Nègres dans les instructions que tu me demandes : ils sont hommes, ils sont malheureux; c'est avoir bien des droits sur une âme sensible. Non, je ne saurais me plaire dans un pays où mes regards ne peuvent tomber que sur le spectacle de la servitude, où le bruit des fouets et des chaînes étourdit mon oreille et retentit dans mon cœur. Je ne vois que des tyrans et des esclaves, et je ne vois pas mon semblable. On troque tous les jours un homme contre un cheval : il est impossible que je m'accoutume à une bizarrerie si révoltante. Il faut avouer que les Nègres sont moins maltraités ici que dans nos autres colonies; ils sont vêtus; leur nour-

1. Raynal a peint les choses moins en noir. « C'étaient, il n'y a que peu d'années, » dit-il en parlant des créoles de Bourbon, « des hommes d'une candeur, d'une équité, d'une modération, dignes des premiers âges : la guerre de 1756 altéra un peu leur caractère, mais sans beaucoup changer leurs mœurs. »

2. Luilier, dans son *Voyage aux Indes*, a décrit le chabouc, qu'il appelle *chaboux*. « C'est, dit-il, une punition si rude que souvent on en meurt... On prend le patient, auquel on lie les mains, et entre lesquelles on passe une perche appelée *bauboux*. Deux hommes ensuite l'enlèvent, et le soutiennent en l'air; et, pendant qu'il est soutenu par les deux bras, un exécuteur frappe à grands coups de nerf de bœuf sur tout le corps... »

riture est saine et assez abondante : mais ils ont la pioche à la main depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil; mais leur maître, en revenant d'examiner leur ouvrage, répète tous les soirs : « Ces gueux-là ne travaillent point; » mais ils sont esclaves, mon ami : cette idée doit bien empoisonner le mais qu'ils dévorent et qu'ils détrempent de leur sueur. Leur patrie est à deux cents lieues d'ici; ils s'imaginent cependant entendre le chant des coqs, et reconnaître la fumée des pipes de leurs camarades. Ils s'échappent quelquefois au nombre de douze ou quinze, enlèvent une pirogue, et s'abandonnent sur les flots. Ils y laissent presque toujours la vie; et c'est peu de chose, lorsqu'on a perdu la liberté. Quelques-uns cependant sont arrivés à Madagascar; mais leurs compatriotes les ont tous massacrés, disant qu'ils revenaient d'avec les blancs, et qu'ils avaient trop d'esprit. Malheureux! ce sont plutôt ces mêmes blancs qu'il faut repousser de vos paisibles rivages. Mais il n'est plus temps; vous avez déjà pris nos vices avec nos piastres. Ces misérables vendent leurs enfants pour un fusil ou pour quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Dans les premiers temps de la colonie, les Nègres se retiraient dans les bois, et de là ils faisaient des incursions fréquentes dans les habitations éloignées. Aujourd'hui les colons sont en sûreté. On a détruit presque tous les *marons*; des gens payés par la commune en font leur métier, et ils vont à la chasse des hommes aussi gaiement qu'à celle des merles.

Ils reconnaissent[1] un Être suprême. On leur apprend le catéchisme ; on prétend leur expliquer l'Évangile ; Dieu sait s'ils en comprennent le premier mot ! On les baptise pourtant, bon gré, mal gré, après quelques jours d'instruction qui n'instruit point. J'en vis un dernièrement qu'on avait arraché de sa patrie depuis sept mois ; il se laissait mourir de faim. Comme il était sur le point d'expirer, et très-éloigné de la paroisse, on me pria de lui conférer le baptême. Il me regarda en souriant, et me demanda pourquoi je lui jetais de l'eau sur la tête : je lui expliquai de mon mieux la chose ; mais il se retourna d'un autre côté, disant en mauvais français : « Après la mort tout est fini, du moins pour » nous autres Nègres. Je ne veux point d'une autre vie ; » car peut-être y serais-je encore votre esclave. »

Mais sur cet affligeant tableau
Qu'à regret ma main continue,
Ami, n'arrêtons point la vue,
Et tirons un épais rideau.
Laissons le Nègre malheureux
Crier sous la verge docile,
Et son maître plus ennuyeux
Compter les coups d'un air tranquille :
C'est trop longtemps m'occuper d'eux.

1. Premières éditions : « Je crois qu'en géneral la religion des Nègres est le matérialisme. Ils reconnaissent... »

Dégageons mon âme oppressée
Sous le fardeau de ses ennuis :
Sur les ailes de la pensée
Dirigeons mon vol à Paris,
Et revenons à la *caserne*,
Aux gens aimables, au falerne,
A toi, le meilleur des amis,
A toi, qui du sein de la France
M'écris encor dans ces déserts,
Et que je vois bâiller d'avance
En lisant ma prose et mes vers.

Que fais-tu maintenant dans Paris? tandis que le soleil est à notre zénith, l'hiver vous porte à vous autres la neige et les frimas. Réalises-tu ces *projets d'orgie*, auxquels on répond par de jolis vers et par de bons vins[1]? Peut-être

1. Une des pièces de Bertin est intitulée *Projet d'orgie, à M. Dorat.* Dorat y répondit, je crois, par un morceau de ses *Nouveaux torts*, lequel a pour titre *l'Orgie*, et commence ainsi :

Vous qu'eût aimé Chaulieu,
Venez, mon jeune Horace,
A côté d'un grand feu
Nous boirons à la glace,
Et médirons un peu...
Apportez les tablettes
Où sont ces riens charmants,
Et ces congés plaisants
Que donnent les coquettes

qu'entouré de tes amis et des miens, amusé par eux, tu les amuses à ton tour par tes *congés*[1] charmants.

Peut-être, hélas! dans ce moment
Où ma plume trop paresseuse,
Te griffonne rapidement
Une rime souvent douteuse,
Assiégeant un large pâté,
D'Alsace arrivé tout-à-l'heure,
Vous buvez tous à ma santé,
Qui pourtant n'en est pas meilleure.

Dans ce pays, le temps ne vole pas; il se traîne, l'ennui lui a coupé les ailes. Le matin ressemble au soir, le soir ressemble au matin; et je me couche avec la triste certitude que le jour qui suit sera semblable en tout au précédent. Mais il n'est pas éloigné cet heureux moment, où le vaisseau

A leurs tendres amants...
Le champagne ruisselle;
Il mousse, il étincelle,
Et resssemble à vos vers...

1. Allusion aux vers précédents de Dorat, et peut-être aussi à une pièce de Bertin, intitulée *le Congé*. Garat, dans sa *Vie de Bonnard*, peignant l'esprit de la littérature à cette époque, explique parfaitement ce passage : « Les poëtes n'étaient plus que des petits-maîtres qui parlaient, en vers gais, des femmes qu'ils avaient désolées, des *congés* qu'ils avaient donnés, et quelquefois même, pour étonner par le merveilleux, de ceux qu'ils avaient reçus. »

qui me rapportera vers la France sillonnera légèrement la surface des flots. Soufflez alors, enfants impétueux de Borée; enflez la voile tendue. Et vous, aimables Néréides, poussez de vos mains bienfaisantes mon rapide gaillard. Vous rendîtes autrefois ce service aux galères d'Énée, qui le méritait moins que moi. Je ne suis pas tout à fait si pieux; mais je n'ai pas trahi ma Didon. Et vous, ô mes amis! lorsque l'Aurore, prenant une robe plus éclatante, vous annoncera l'heureux jour qui doit me ramener dans vos bras, qu'une sainte ivresse s'empare de vos âmes :

D'une guirlande nouvelle
Ombragez vos jeunes fronts,
Et qu'au milieu des flacons
Brille le myrte fidèle.
Qu'auprès d'un autel fleuri,
Chacun d'une voix légère,
Chante pour toute prière,
Regina potens Cypri[1];
Puis, venant à l'accolade
D'un ami ressuscité,
Par une triple rasade,
Vous saluerez ma santé.

1. Horace, I, ode 3.

FIN DES ŒUVRES DE PARNY

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

PAGES

Préface de M. Sainte-Beuve. . . . . V-XXVI

ÉLÉGIES

LIVRE I

Le Lendemain. 1
L'Heure du berger. 5
La Discrétion. 11
Billet 13
La Frayeur 15
Vers gravés sur un oranger. 18
Le Remède dangereux. 19
Demain. 21
Le Revenant. 23
Les Paradis. 26
Fragment d'Alcée. 30
Plan d'études 33

PAGES
Projet de solitude. 36
Billet. 38

LIVRE II

Le Refroidissement. 39
A la Nuit. 41
La Rechute. 43
Elégie. 46
Dépit. 48
A un Ami trahi par sa maîtresse. 50
Il est trop tard. 53
A mes Amis. 55
Aux Infidèles. 56
Retour à Eléonore. 58
Palinodie. 61
Le Racommodement. 63

LIVRE III

Les Serments. 65
Souvenir. 67
Le Songe. 69
Ma Retraite. 71
Au gazon foulé par Eléonore 75
Le Voyage manqué. 76
Le Cabinet de toilette. 78
L'Absence. 80
Ma Mort. 82
L'Impatience. 85
Réflexion amoureuse. 87
Le Bouquet de l'amour. 88

PAGES

Délire. 89
Les Adieux. 93

LIVRE IV

Élégie I.. 95
Élégie II. 97
Elégie III. 99
Élégie IV. 100
Élégie V. 102
Élégie VI. 104
Élégie VII.. 108
Élégie VIII. 110
Élégie IX. 111
Élégie X. 114
Élégie XI. 116
Élégie XII 118
Élégie XIII. 120
Élégie XIV. 122

POÉSIES DIVERSES

La Journée champêtre. 127
Les Fleurs. 171
Isnel et Asléga.. 185
Chant I. 185
Chant II.. 200
Chant III. 212
Chant IV. 227
Jamsel. 237

LES TABLEAUX

I. La Rose 245
II. La Main. 246
III. Le Songe. 247

PAGES
IV. Le Sein. 249
V. Le Baiser. 251
VI. Les Rideaux. 252
VII. Le Lendemain 253
VIII. L'Infidélité 254
IX. Les Regrets. 255
X Le Retour. 256

LES DÉGUISEMENTS DE VÉNUS

I. 259
II 260
III. 262
IV. 263
V 265
VI. 267
VII. 268
VIII 269
IX 271
X 273
XI. 274
XII. 276
XIII. 278
XIV. 279
XV. 280
XVI. 282
XVII. 283
XVIII. 285
XIX. 286
XX. 288
XXI 289
XXII. 291
XXIII 292

PAGES
XXIV. 293
XXV. 294
XXVI. 295
XXVII. 296
XXVIII. 298
XXIX. 299
XXX. 301
Le Voyage de Céline 305

MÉLANGES

Romance. 331
A Éléonore. 334
La Maladie d'Éléonore. 336
Portrait 337
A Monsieur de F. 339
Un Miracle. 340
Épître aux Insurgents. 343
Dialogue entre un Poëte et sa Muse. 346
Épitaphe. 351
A Chloé. 352
Le Tombeau d'Eucharis. 354
Dialogue. 356
Portrait d'une Religieuse. 357
A M. de Fontanes. 358
Complainte. 359
Léda 361
Nouvelle extraordinaire. 366
Sur la Mort d'une Jeune fille. 368
Couplets pour le Mariage de madame Macdonald. . 369
Inscription 371
Le Réveil d'une mère. 372
A Bertin 375

PAGES
A M. Français. 378
Vers pour le buste de M. le comte Français. . . 380
A M. Français, envoi des Rose-Croix. 381
Au jeune Alfred Regnier. 382
A un homme bienfaisant 383
Au comte de Schowalow. 384
A M. Tissot. 386
Au même. 387
Ephimécide, imité du grec. 388
Vers écrits sur l'album de madame Lambert. . . 392
Cantate pour la Loge des neuf sœurs. 393
A Isabey. 395
Radotage. 396
A madame Antoinette Gamot. 401
A Éléonore. 405

LETTRES

Lettre I, à son Frère. 409
Lettre II, à Bertin. 419
Lettre III, au même. 422

FIN DE LA TABLE

PARIS — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46

Universitas BIBLIOTHECA

9

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

OCT 20 1970

JAN 27 '85

a39003 002190675b

CE PQ 2019
.P33 1862
COO PARNY, EVARI CEUVRES.
ACC# 1217636